This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

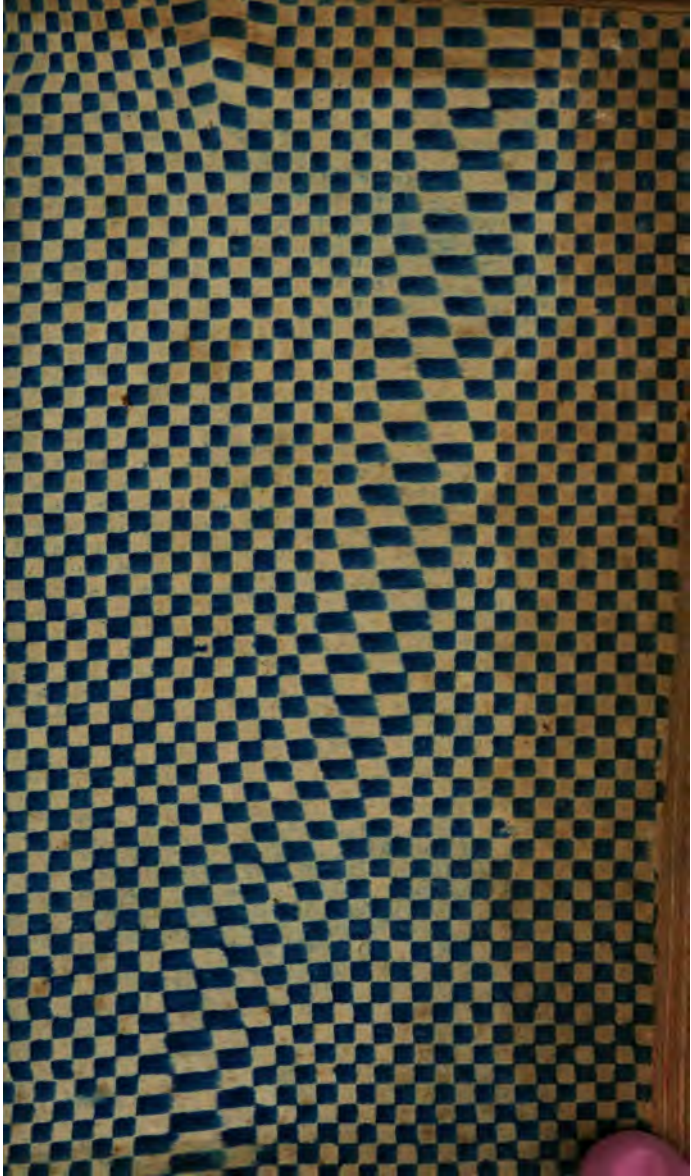
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr II A. 587



Vet. Fr II A. 587

1657

R.P. Isaac Berruyer, inv. R.P. Ignace de Loyola Sculp.

LES

PHILOSOPHES LAPONS,

EPITRE DÉDICATOIRE A MONSIEUR DE VOLTAIRE, COMTE DE FERNEY.

MONSIEUR,

J'ÉTOIS à Constantinople quand j'eus l'honneur de vous dédier mon premier Poëme. Quelque temps après je quittai cette Ville, je passai par la petite Tartarie, à Novogrod, à Moscou, à Kargapol, de-là j'entrai dans la Laponie Moscovite. Les Lapons couraient alors sur la neige, avec autant de mauvais goût & de fureur, que tout Paris courut à la soi-disante Tragédie du Siége de Ca-

lais *, que les sots ont trouvé si belle.

Je tombai dans une Horde qui parlait Français. J'y vis jouer votre Piéce de l'Ecossaise, elle plut infiniment à ces Peuples à cause des mouches qui les incommodent. Ils virent dans le caractère de votre Frélon, la méchanceté de leurs mouches. Qu'ils s'amuserent délicieusement, Monsieur, en voyant écraser le Waspe de l'Ecossaise!

Je passai les nuits perpétuelles de ces climats dans des conversations à peu près philosophiques; elles n'étaient pas, à vous dire vrai, aussi parées que celles de notre Frere Jean-Jacques; mais, aux sophismes près, les Lapons étaient aussi Philosophes: cependant le croirez-vous? ils n'avaient point lu les Anciens, éduqué les belles filles du Vallais, ni servi la Messe des Prêtres Savoyards.

Dans mes conversations avec les Lapons, je leur demandais: Ne mettez-vous point en prison ceux qui font des vers? Ne les bannissez-vous point de vos Hordes? Ne faites-vous point des divertissemens d'Autodafé de ceux qui raisonnent? Nous ne tuons personne, me dirent ces bonnes gens, nous ne connaissons pas encore l'assassinat, nous n'avons point de loix qui défendent d'assassiner, ni de point d'honneur qui nous oblige à nous assassiner. Etonné du mauvais ton de ces Peuples, je m'écriai: comment, malheureux! vous n'avez point de Maréchauf-

* Par Debelloy.

ſée, vous ne connaiſſez point Emery, qui eſt un grand homme ; le Bourreau de Paris, qui eſt un grand homme ; M. le Lieutenant de Police, qui eſt un grand homme ; & les Tuteurs de nos Rois, qui ſont de grands hommes. Ces gens ne m'entendaient point. Vous êtes bien barbares, leur dis-je : comment barbares ? Eſt-ce à cauſe que l'aſſaſſinat & l'injuſtice nous ſont inconnus, que tu nous traites ainſi ? Frere, nous valons mieux que toi. Nous ne portons pas à trente ans les marques de notre incontinence ou de notre caducité, nos cheveux ne blanchiſſent point, le ruban d'or ne ſe retire point, & nous pouſſons notre carriere par-delà les cent ans. L'avantage d'exiſter cent ans, vaut bien celui de tes aſſaſſinats & d'être les Tuteurs de tes Rois ; tu vis rapidement, nous autres lentement ; & ſi l'inſecte qui n'exiſte qu'un moment eſt heureux, par le plaiſir qui anime ſa pouſſiére, combien le ſommes-nous davantage, puiſque notre pouſſiere dure plus long-temps que la tienne.

Je viſitai pluſieurs Hordes de ces Peuples. La premiere était inſtruite de la ſainte Religion Romaine, & l'obſervait comme les honnêtes gens de Paris & de nos grandes Villes. Je paſſai dans une autre, dont la croyance ſtupide me parut fort ancienne : ils me préſenterent la légiſlation d'un certain Merlin, dont ils racontaient des choſes merveilleuſes, ils me montrerent même les affiches pour la Province, dont Merlin avait compoſé une partie après ſa mort. Je ne puis

concevoir comment des hommes ſenſés ſe rapaiſſaient depuis ſi long-temps de pareilles chimères, & pourquoi ils ſe battaient les uns contre les autres pour ſe perſuader ce qu'ils ne pouvaient concevoir.

Les loix de Merlin n'ont point un caractère de divinité, ni rien qui puiſſe ſatisfaire la Vérité ou un Philoſophe.

La femme, dit-il, qui aura ſes..... ſera impure : pourquoi le Dieu de la Nature trouverait-il impur ce qu'il a fait ? Eſt-on impur pour avoir de la barbe au menton ? Pourquoi ajouter à cette impureté ridicule ; que ſi dans ce temps critique, Madame s'aſſied à la Cour ſur un tabouret, le tabouret ſera impur ; ſi ſon Excellence Madame la Ducheſſe, touche un ſervice de porcelaine de Saxe, la porcelaine de Saxe ſera impure, il faut caſſer la porcelaine.

Vous ne médirez point des Dieux étrangers. Cette rubrique était bien politique ; ſi elle venait de l'Etre ſuprême, elle prouverait que tous les cultes lui ſont indifférens juſqu'à l'idolâtrie ; ſi cette loi ne vient que de la politique de Merlin, elle décéle la prudence du Légiſlateur & l'intérêt de conſerver ſon culte en reſpectant celui d'autrui.

Quand vous ferez vos ordures, vous les cacherez comme les chats. J'ai toujours admiré cette propreté & cette rubrique dans les chats, & ſur-tout dans le barbouillage de Merlin.

Vous n'ordonnerez point de Prêtres qui aient le nez court, ou le nez tors ; je veux

des nez droits comme la rue de Richelieu. Un grand nez sur une face Sacerdotale fait plaisir. Le Dieu que j'adore *est le Dieu au long nez*. Vous n'admettrez pas les châtrés à la Prêtrise, je n'aime point les châtrés, parce que les femmes ne les aiment pas ; il faut toujours être du goût des Dames.

Vous ne mettrez pas un bœuf avec un âne pour labourer la terre, quoique ce couple mal assorti fasse votre besogne. Cet arrangement me déplaît ; en revanche, vous pourrez marier un homme de soixante & dix ans avec une fille de quinze, cela me paraît assorti, & moins conséquent que d'unir le bœuf & l'âne pour cultiver vos terres.

Si une Vierge violée n'a pas crié vous la lapiderez, si elle a crié elle ne sera pas lapidée ; que les filles fassent attention quand on voudra les violer dans les bois ou à l'écart, de dire à leur amoureux : finissez s'il vous plaît..... j'appellerai ma mere..... je vous cracherai au nez. Cette loi n'était point difficile à remplir : il n'y avait qu'à crier tout bas.

Un homme qui aura épousé une méchante femme, une diablesse, une Madame Honesta, pourra la renvoyer, & bien fait à lui. Si cette femme passe dans les bras d'un autre, le second mari la gardera ; s'il la répudie ou la renvoie, il sera pendu. Merlin ne raisonne pas. Le second mari a les mêmes sujets de plaintes que le premier : Pourquoi n'a-t-il point le même droit ?

Les pendus ne resteront point accrochés

au gibet, on les ôtera le même jour, parce que tout ce qui *eſt pendu à l'arbre eſt maudit.* Merlin avait des attentions pour les pendus; que cette loi eſt petite !

Si la fille d'un Prêtre fait un enfant, elle ſera brûlée. Cette loi eſt violente. La fille d'un Prêtre a autant de faibleſſe que celle d'un Laïque. Cette loi eſt contre la Nature.

Vous ne porterez point d'habit de deux couleurs, je n'aime pas la bigarure. Vous ne couperez point vos cheveux en rond, vous ne vous raſerez point la barbe. Que tout cela eſt mince pour un Etre auſſi grand que Dieu !

Un jeune marié n'ira point à la guerre, ne ſera aucune fonction dans l'Etat la premiere année de ſon mariage, pour lui laiſſer le loiſir de ſe *gaudir* avec ſa Margoton. Cette loi eſt un bon conſeil qu'un Poëte célébre a donné un peu trop tard à un Saint Roi.

Celui qui compoſera du Galbanum pour en ſavourer l'odeur ſera mis à mort : le Galbanum eſt pour mon nez ſeul, je ſuis jaloux du Galbanum.

Si une chauve-ſouris, un rat tombent ſur votre four, vous ferez démolir le four, parce que ce four eſt impur. Que cela eſt beau !

Si votre pot au feu n'a point de couvercle, *ipſo facto* il ſera impur, il faudra rompre le pot au feu : celui qui ne couvrira pas ſon pot au feu ſera impur. Ce commandement eſt bon pour la ſoupe.

Ces loix ne disent rien au cœur ni à l'esprit, & n'apprennent point aux hommes à être meilleurs : l'Etre suprême pouvait-il faire de pareilles niaiseries.

Une troisiéme Horde me sembla plus extraordinaire, elle était opposée à tous les Chefs de Religion, qu'elle traitait de fourbes, d'imposteurs, selon la coutume ancienne & charitable des Religions, de s'insulter les unes & les autres. Un Lapon de cette Horde éclairée, me dit, je ne sais pourquoi l'on brûle tant de livres en France ? Pourquoi les Hollandais, qui veulent aussi faire les grands garçons, brûlent aussi les livres ? Pourquoi les petits Prédicans de Genéve, qui sont aussi les entendus, brûlent aussi les livres ? Pourquoi l'Archevêque de Paris, qui n'est point du tout entendu, brûle aussi les livres ? On ne voit qu'incendie & malheur dans ton Europe éclairée. On nous assure ici qu'on fait tous ces feux d'artifice pour ta Religion, il faut donc que ta Religion soit bien méchante ou bien craintive.

Je voudrais savoir, continua le vieux Lapon, quelle est cette Religion pour laquelle les sots ont brûlé tant d'hommes autrefois, & pour laquelle on brûle encore tant de livres aujourd'hui. Nous raisonnons quelquefois en Laponie, parce que la raison est comme l'Etre qui nous a créé, une & point trois. Le premier homme qu'on devait brûler a été incontestablement le premier qui a eu l'audace de dire aux autres hommes, qu'il avait parlé à Dieu, qu'il avait vu le derriere

de Dieu, qu'il était le bien aimé de Dieu & l'envoyé de l'Eternel. Assurément Mahomet méritait un Sanbénito, si les Jacobins avaient pu l'attraper ; mais Mahomet était trop sage pour se mettre de la Confrairie du saint Rosaire.

Tous les inventeurs des Religions, pour n'être crus de personne, ont pris la sage précaution de heurter le sens commun & la raison, car tous leurs systêmes dégradent la Vérité & le Créateur. En regardant la lumiere, il est aisé de voir qu'un Etre supérieur s'est peint dans ce grand univers, qu'il a donné à tous les êtres qui l'habitent un instinct propre à les conduire.

L'instinct ou la raison, est une lumiere que Dieu nous a donné pour nous mener à nos fins & remplir le miracle de notre création. Cet instinct est comme une chandelle dans une lanterne, qui donne plus ou moins de clarté à mesure que la corne, le verre ou la toile sont plus nets. Les animaux ont la même chandelle que les hommes, mais elle donne moins de clarté à cause que leurs organes sont moins déliés & moins nets que les nôtres : cependant cette clarté est proportionnée au besoin qu'ils ont de remplir comme nous les desseins de la création.

Les animaux n'ont point d'autre Religion que celle de l'instinct ou de la chandelle qui les conduit sûrement à leur fin. Dieu n'a parlé aux hommes & aux bêtes que lorsque la Toute-puissance leur donna l'être. Voilà la révélation que la Nature & l'homme ont dû écouter.

Tous les êtres ſont les enfans de Dieu, & dès qu'il les a créés, ils doivent tous également intéreſſer ſa tendreſſe. Un chat, un chien, un rinoceros, un âne, un Archevêque de Paris, un Capucin du Fauxbourg S. Jacques, une huître ſont ſes créatures, ſes enfans, il les aime tous d'un amour d'égalité; s'il aimait davantage un chat qu'un chien, un homme qu'un ciron, il m'ôterait l'idée que j'ai de ſa juſtice. L'amour de préférence eſt un vice dans la créature. Je crois que tu n'es pas aſſez bête pour le recevoir dans le Créateur; autrement il faudrait te lier.

Effrayé des mauvais raiſonnemens du Lapon, je lui dis : je vois bien que vous ne connoiſſez pas les bons ni les mauvais livres. Comment, ne ſavez-vous pas que l'homme eſt fait à l'image de Dieu, & que les animaux ſont faits à l'image de rien? Que l'homme s'éleve juſqu'à Dieu & ſe rend quelquefois ſemblable à lui. Qu'appelles-tu fait à l'image de Dieu & ſemblable à lui? Tu es plus bête que les Rennes qui nous traînent ſur la neige. Le ciron, le cloporte n'ont-ils pas le même droit en leur qualité d'enfans de Dieu, & comme tes freres, de ſe dire auſſi faits à ſon image? Conviens avec moi que la diſtance de Dieu à toi, ou de Dieu au cloporte eſt la même. Vois ſi ton frere aîné le cloporte, car les animaux, à ce que tu dis, ont été fait avant toi, ne peut point également ſe flatter d'être l'image de ſon Créateur auſſi-bien que toi : tu lis

avec le flambeau de l'amour-propre dans tes livres, laisses tes livres, ne consulte que celui de la Nature ; il est ouvert à ton intelligence, c'est le seul que tu dois lire, & tu ne les lis point.

Dis-moi, continua le Lapon, comment peux-tu avoir tant d'orgueil, croire à tes idées, quand au milieu de mille & mille espèces de créatures sorties du sein du même pere, une seule veut avoir une Religion à sa mode, contraire ou tout au moins étrangere à la Nature dont toutes les especes observent si inviolablement les loix. N'es-tu point insensé de croire des singes présomptueux & pétulans, qui semblables aux Titans de la fable veulent rejetter la loi éternelle que Dieu leur a donné pour suivre l'Ecriture des hommes & les songes de Merlin.

Toujours étonné de la mauvaise logique du Lapon, je lui dis : cette vie est un passage à une vie meilleure, le monde une anti-chambre où il faut nous ennuyer, nous manger, nous dévorer souvent avant que d'entrer dans la gloire. Bon, répondit le Lapon en souriant, je vois d'ici l'Isle de Robinson ; c'est pour les parfaits, dis-tu, qu'on a bâti ton séjour éternel de gloire ? Crois-tu que l'homme soit la plus parfaite de toutes les créatures, voilà une de ces croyances impertinentes qui gâte ton monde policé. De tout ce qui existe je ne vois rien de moins parfait que l'homme. Si l'Ange Gabriel aida Mahomet à composer son Roman du Paradis, il devait au moins destiner ce lieu de délices aux chiens plus dignes

de récompenſe que toi. Quel caractere de bonté dans cet animal ! Quel oubli des offenſes ! on le frappe, on l'appelle, au moment il vient avec tranſport baiſer la main qui l'a frappé. Tes Dervis ſont-ils capables de cette charité ? Le Mouphti voudrait-il ſuivre cet exemple ? Il le prêche & fait le contraire.

Mahomet remplit ſon Paradis de belles Ouris aux yeux bleus, de brûlans Séraphins ; il faut bien des ingrédiens, comme tu vois, pour te rendre heureux, il ne faut point tout ce tintamarre aux chiens ; des os, du pain, de l'eau, une ſemelle, les voilà contens. Si ta récompenſe eſt le fruit du mérite, oſerois-tu militer avec le chien ? il vaut mieux que l'homme. La bonté de ſon cœur doit effrayer la méchanceté du tien.

Las d'écouter cet homme qui déraiſonnait ſi profondément, je paſſai dans une Horde où tout le monde ſe déchirait à belles dents, ſe perſifflait, *s'épigrammatiſait* : c'était des Auteurs Lapons. En entrant un Poëte me demanda, ſi j'aimais la Poëſie ? Non, lui dis-je, je n'ai point de goût pour les vers, lorſque j'en rencontre dans un livre de proſe, je les ſaute à pieds joints pour recourir plutôt à la proſe, tout le monde fait comme moi : c'eſt que tout le monde eſt auſſi ſot que toi, me répondit bruſquement le Poëte, & s'en alla fort mécontent compoſer une Epigramme contre le Siége de Calais.

Malgré le dégoût naturel que j'ai pour les vers, j'en fais quelquefois de déteſta-

bles, & j'ai la cruauté de les montrer aux gens. Je pourrais peut-être en faire de meilleurs si j'avais du pain, mais mon Libraire ne me paye que trois livres pour chaque feuille in-12, vous qui connoissez la marchandise, jugez si je puis en conscience lui fournir du bon à ce prix *. Au reste, Monsieur, agréez-les tels que je vous le présente, je serai flatté s'ils peuvent vous servir dans ce petit endroit de votre Comté de Ferney, où les Romains auraient adoré la Déesse Cloacine. Vivez long-temps, éclairez l'humanité, soyez le triomphe des Lettres. Je serai toujours votre admirateur.

MODESTE-TRANQUILLE XAN-XUNG.

---

* Ce Poëme est le désordre de l'art & la preuve du mauvais goût qui commence à régner en France. J'ai commencé cet Ouvrage le 2 Décembre 1765. Le 17 du même mois il était sous presse. En fait de Poëme je vais vîte, parce qu'un Poëme n'est autre chose qu'une saillie, comme celle d'une Chanson. Je compte donner encore au Public soixante & quelques Poëmes sur des objets à peu près pareils.

HISTOIRE
DE LA
SAINTE CHANDELLE
D'ARRAS,

Extraite de l'Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas, par Gazet.

AU temps de Lambert, Evêque d'Arras, environ l'an onze cent & cinq, le peuple étant fort débordé & abdonné à tous vices & péchés, la saison devint intempérée, & l'air si infecté & corrompu, que les Habitans d'Arras & du pays circonvoisin, furent punis & affligés d'une étrange maladie, procédant comme d'un feu ardent qui bruslait la partie du corps atteinte de ce mal.

Or, comme en ce temps il y eut deux Joueurs d'instrumens musicaux, lesquels estoient grands amis & plus devinrent grands ennemis, & s'entrehayssaient. Ce nonobstant la Sainte Vierge Marie en atour magnifique leur apparut en la nuit, & leur dit: levez-vous, allez trouver l'Evêque Lambert, l'advertirez qu'il veille. La nuit Samedi prochain, au premier chant du coq on verra une femme revêtue de pareils atours que moi, descendre du chœur de ladite Eglise, tenant en ses mains

un Cierge de cire qu'elle vous baillera & en ferez dégoutter quelque peu de cire dedans des vaisseaux remplis d'eau, que donnerez à boire à tous les malades. Ceux qui se serviront de ce remède avec une vive foi, recevront guérison, & ceux qui le mépriseront perdront la vie.

Outre ce discours commun elle ordonna aux deux Joueurs de musicaux de se reconcilier... Ils allerent trouver l'Evêque. L'Evêque fort étonné leur demanda leur nom, & de quel style & pays ils estoient, mais quand ils répondirent qu'ils estoient Joueurs d'instrumens de leur style : Hà ! mes amis (dit l'Evêque) ne vous jouez point de moi... Lambert leur lava la tête. Un des Joueurs eut si peur qu'il lâcha dans ses brayes.....

L'Evêque fit attention après, les envoya chercher, ils entrerent avec lui dans l'Eglise, se mirent en oraison, jusqu'environ le temps qui leur avait été spécifié par la vision ; que lors leur apparut la Vierge Marie en mesmes atours, laquelle semblait descendre du haut du chœur de l'Eglise, avec un Cierge ardent de feu divin, qu'elle leur délivra, leur tenant la même proposition de la premiere apparition. Après que quelques vaisseaux furent remplis d'eau, l'Evêque formant le signe de la Croix dessus, les malades qui burent de l'eau furent guéris. On fit des Processions, & tous les environs vinrent en pélérinage pour prier le précieux joiau de la sainte Chandelle. *Gazet, Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas.* J'ai conservé le vieux style de l'Auteur.

LA CHANDELLE D'ARRAS.

CHANT PREMIER.

Querelle de JEAN *&* JERÔME, *leur combat.*

BELLE Zéphire ! ô toi que mes disgraces
Voudraient envain arracher de mes bras ;
Toi que l'Amour amena sur mes traces,
Pour m'inspirer sous ces nouveaux climats :
Viens m'éclairer des feux de ton génie ;
Je vais chanter la CHANDELLE D'ARRAS ;
Ce phénoméne apporté par Marie,
Qui toujours luit, brûle & ne s'éteint pas.
Au bon vieux tems, le vrai tems des sottises ;
Quand nos Docteurs, porteurs de barbes grises,
Prêchaient les Saints, le Pape, le Démon,
Le feu d'enfer brûlant dans un sermon ;
Tous les cerveaux travaillés de vertiges
Aimaient la fable & croyaient aux prodiges ;

Les Châtelains, chargés d'un gros bon sens,
Dans leurs Châteaux voyaient des Revenans,
Fillette enceinte accusait du dommage
Quelque Sorcier. Hélas ! un pucelage
A beau tenir, quelque charme à la fin
Le fait sauter : un Sorcier est bien fin ;
Et dans ce temps pour l'honneur des familles,
On croyait fort les Sorciers & les filles.
Tel on était dans le pays d'Artois,
Pays semblable aux côteaux Champenois ;
Où l'on naît sot, non pas pour le paraître,
Le devenir ; mais seulement pour l'être,
Comme l'on dit, toute une éternité.
Dans Arras donc, c'était dans la Cité,
Vivaient jadis deux hommes très-illustres :
Tous deux avaient un peu plus de huit lustres,
Force raison au bout de leurs cheveux,
Et de l'esprit où la poule a ses œufs.
L'un se nommait JÉRÔME NULSIFROTE :
Quand le grivois vous tirait une botte
A jeune fille, il allait droit au cœur.
Son compagnon s'appellait LA TERREUR.
Ce fier vivant, de vaste corpulence,
Fort comme un Turc, vous menait d'importance
Une grivoise, & tout sur le bon ton.
Des reins épais, un nez d'un pied de long
Lui captivaient les hommages des femmes ;

Le phénoméne allumait dans leurs ames
Un feu divin qui glaçait leurs maris.
Mainte disait : jarni ! dans quel pays
Le Ciel fait-il croître des nez si rares ?
Pour nos besoins ses mains sont bien avares ;
Près de ce nez, d'un si noble maintien,
De nos époux les nez ne feraient rien.
Ces bonnes gens, l'honneur de la patrie,
De la Cité soutenaient l'harmonie.
Jérôme & Jean, de leur profession,
Etaient tous deux joueurs de violon ;
A livre ouvert, sur le champ, en cadence,
Ils vous raclaient la fine contre-danse,
Un cotillon sur l'air de l'Angola,
Ou du *Stabat Mater doloroſa* ;
Ce dernier air enchantait la province,
Où de tout temps le goût fut aussi mince
Que la boisson que l'on boit dans Arras.
Chéris des Grands, goûtés des Magistrats(1)
Nos Batistains (2) par un talent unique
Gagnaient l'argent & l'estime publique ;
Nôces, festins ne se passaient sans eux ;
Qui les avait s'estimait trop heureux.
L'ame des Dieux, l'amitié secourable,
Dès le berceau, d'un nœud toujours durable,

(1) *Les Magistrats d'Arras aiment beaucoup la danse.*

(2) Allusion au fameux Musicien de ce nom.

A Nulsifrote unissait la Terreur ;
Ces deux amis ne faisaient qu'un seul cœur.
Jamais mortel ne vit chaîne pareille,
Le brandevin, la bierre & la bouteille
Trois fois le jour ranimaient leurs beaux feux ;
Trois fois le jour resserraient leurs doux nœuds.
Le vieux Platon, le jeune Alcibiade,
Le fier Oreste & le tendre Pilade,
Des romanciers si vantés autrefois
Vis-à-vis d'eux n'étaient que des cœurs froids.
Qui l'aurait dit ! que la voix d'un profane,
Qu'un vil oiseau, que son maudit organe
Désunirait des nœuds si précieux ?
Rien n'est constant sous la voûte des Cieux.
Certain bon jour, le jour de Pentecôte,
Jean la-Terreur, Jérôme Nulsifrote,
L'esprit, le cœur remplis de brandevin,
Vers Saint-Laurent (3) cheminaient au matin.
Sortant d'Arras, à vingt pas de la Ville,
Un animal, une bête incivile ;
(Que le Démon, ah ! sinistre Coucou,
Aurait bien fait de te tordre le cou !)
L'animal donc entonna son ramage ;
Jérôme en rit, & pour le badinage,
En se tournant il dit à l'ami Jean :
L'entends tu bien ? connais-tu ce plain-chant ?

(3) Village à une lieue d'Arras.

Pour un mari le bel épithalame !
Dis-moi, l'oiseau connaîtrait-il ta femme?
L'aurait-il vue avec notre Curé,
Sous le Vicaire, ou près d'un Tonsuré ?
Je crois ma foi qu'il t'en dit des nouvelles.
La chienne au moins n'est point de ces cruelles
Qu'il faut toujours tirer par le jupon.
Souvent chez toi j'ai vu le Frere Oignon.....
Comment, coquin, répond Jean en colere,
Sais-tu, morbleu, que notre ménagere
N'a giboyée avec d'autre que nous ?
Ah ! vive Dieu ! je sommes son époux ;
A la nourrir chaque nuit je m'occupe,
Même le jour, malgré sa longue jupe...,
Va, le Coucou n'a chanté que pour toi.
Serait-il vrai ? ... Quoi ! des cornes à moi ?
Je bouche trop l'endroit où ça se plante ;
Et puis Nannon ... Tient le diable me tente ;
S'il ne m'arrête ... à l'instant tu verras....
Ah ! dit Jérôme, ah ! ne te fâches pas.
Tranquillement accommodons l'affaire ;
Tiens, pour nous deux il a chanté, Compere.
En conviens-tu ? Non diantre, par ma foi ;
Je n'en suis point ; il a chanté pour toi.
J'ons de l'honneur aussi grand que je sommes ;
Et sur ce point je ne craignons quatre hommes.
Tiens, vois mon front, vois s'il est raboteux ?
Ton front ! ton front ! tu l'as drôle, parbleux !

Il eſt plaiſant ? Hé ! mais, il s'imagine
Que ça ſe voit... On aurait belle mine
Si l'on montrait cette coëffure aux gens ?
Cela paraît, mais ce n'eſt qu'en dedans ;
Conſole-toi, tu n'es pas ſans confrere.
Jean était bon, & non pas débonnaire.
Quoique dévot à la ſainte amitié,
Il n'était homme à ſe moucher du pié ;
Toujours ſes doigts ſervaient à cet uſage,
Pour épargner les frais du blanchiſſage
Et les mouchoirs ; le ſecret était bon.
Jean plein d'honneur n'avait d'aucun affront
Jamais ſouffert le flétriſſant outrage.
Son poing nerveux, ſur le large viſage
De ſon ami, vous applique ſoudain
Cinq à ſix coups, mais de la bonne main.
L'œil irrité, le vaillant Nulfifrote
Siffle des dents, frappe du pied & ſaute
Sur la Terreur, le ſaiſit aux cheveux,
L'attire à lui, veut l'abattre ; tous deux
Luttent long-tems, ſe coignent, ſe meurtriſſent :
Dans leur fureur ces malheureux vomiſſent
Contre le Ciel mille affreux juremens.
O Dieu vengeur ! où ſont tes châtimens ?
Pour tes clochers réſerves-tu la foudre ?
Ne réduis-tu que tes Autels en poudre ?
Fais-la tomber ſur ces monſtres affreux :
Leurs juremens font dreſſer les cheveux.

Mort...tête...sang...je tremble! ils osent prendre
Dieu par le nez... le Diable par le ventre!
A ces horreurs l'écho reste sans voix,
Flore, Zéphir se cachent dans les bois;
Sur un ciel noir le Démon des orages
Vient en grondant du fond des marécages;
Sa main terrible a déchaîné les vents;
Les champs des airs à ses regards brûlans
Sont enflammés, les flêches du tonnerre
Ouvrent le Ciel & déchirent la Terre;
Envain la foudre éclate à leurs côtés,
Jérôme & Jean n'en font épouvantés;
Leur fier courroux s'accroît avec l'orage;
L'air en tonnant anime leur courage:
Tel autrefois ce Cynique effronté
Que le Portique a si long-temps vanté;
De son tonneau, l'orgueilleux Diogenes,
La pique en main, à la face d'Athenes,
Rit de la foudre & se moque des Dieux.
Couverts de sang, ces monstres furieux,
Las, épuisés, étendus sur l'arene,
D'un œil éteint, dont la paupiere à peine
Pouvait s'ouvrir, se défiaient encor;
Tel expirant l'infatigable Hector
Bravait Calcas & menaçait Achille.
De leur combat le bruit vint à la Ville;
Arras se trouble & s'attendrit pour eux;
On court, on vole, on les trouve tous deux

Sans mouvement & prêts à rendre l'ame.
Dans ce moment, ô Jean ! tu vis ta femme ;
La froide horreur avait glacé son teint,
L'amour ému s'agitait sur son sein ;
De cent baisers elle mouille ta bouche ;
O belle Annette ! ô l'orgueil de sa couche !
Ton cœur soupire.... Annette par trois fois
Tu veux parler ; ta douleur est sans voix.
Perfide Amour, tu ris de sa tristesse !
Tu flattes Jean ! cette feinte caresse
Est l'art discret de tromper un mari.
Vive un cocu, grand Dieu ! qu'il est chéri !
Plus mitonné qu'un directeur de Nonne,
Au moindre mal on se pâme, on s'étonne,
On crie, on presse, on le lêche, il faut voir,
Femme à lui plaire épuise son savoir.
Ah ! si le Ciel d'une chaîne amoureuse
Unit un jour ma destinée heureuse
A jeune objet je veux être cocu,
L'air trop mal-sain de l'austere vertu
M'incommoderait, j'aime un peu la faiblesse ;
L'humanité fut toujours ma sagesse.
Sur un brancard couvert de deux manteaux,
A l'hôpital on porte nos Héros.
Anne les suit en répandant des larmes,
Son air touchant embellissait ses charmes,
Sa gorge émue attendrissait les cœurs.
Plus d'un Abbé fut sensible à ses pleurs.

CHANT II.

Le Diable habillé en Hermite descend à l'Hôpital, excite Nulsifrote à la vengeance.

Dans la Cité quarante-deux Sœurs Grises,
Vierges jadis; mais femmes bien apprises,
De l'Hôpital ont la direction.
Là chaque Nonne avec distraction
Pense un malade & met à son derriere
Du vitriol pour l'onguent de la Mere (1);
En quiproquo ces Sœurs en savent long.
Or dans ce temps, on dit que le Démon
Rodait souvent au tour du Monastere.
Cet ennemi du Ciel & de la Terre
A Nulsifrote apparut dans la nuit;
Le Diable est fin, c'est un terrible esprit.
Nos beaux prêcheurs l'ont affublé d'injures;
Dans leurs sermons surchargés de figures
Le Diable est peint, Dieu même en aurait peur,
A les entendre, il ment comme un rimeur.
Aux sots, dit-on, cette bête est à craindre;

(1) *Onguent de la Mere*, ainsi nommé à cause d'une Religieuse de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui en fit la découverte.

Je nâquis noble, & ma ſource eſt divine;
Jadis au Ciel je pris mon origine;
Mes compagnons, eſprits forts, gens hardis,
De leur éclat follement éblouis,
A l'Eternel déclarerent la guerre:
Tels les Titans, nous dit le grand Homere,
En Theſſalie inſulterent les Dieux,
La même fable arriva dans les Cieux.

Avant ce temps nous goûtions ſans partage
La froide gloire & le mince avantage
De dire en proſe, en beaux vers, en plain-chant:
Triomphe, honneur au Seigneur tout-puiſſant!
Toujours brailler, toujours la même note,
Cela, ma foi, mon ami Nulſifrote,
Nous ennuyait; un beau ſoir Lucifer,
Garçon divin, ſémillant comme l'air,
Voulut de Dieu ſurpaſſer l'élégance,
Ceindre la gloire, uſurper la puiſſance:
Meſſieurs, dit-il aux jeunes Chérubins,
Notre Seigneur nous prend pour des gredins;
Sommes-nous faits pour ramper ſous un maître?
En ſe tâtant chacun peut ſe connaître,
S'en faire accroire eſt le talent d'un ſot:
Contre le Ciel formons un ſaint complot;
Attaquons Dieu, chaſſons-le de ſon trône,
Briſons ſon ſceptre, arrachons ſa couronne,
Ou tout au moins égalons-nous à lui:
L'honneur le veut, ſoyons Dieux aujourd'hui.

Ce beau projet fut applaudi des Anges,
A l'orateur on donna cent louanges.
Je ne fus point de l'avis d'Aſtaroth.
Le Diable était d'attacher le grelot
A Dieu le Pere ; il n'était point maniable ;
Comment le prendre ? Un Prélat reſpectable
Aux doux plaiſirs, le Cardinal Dubois (4),
Bien mieux que nous le prenait mille fois
De cent côtés : auſſi ſon Eminence
Etait l'ami (5) d'un grand Seigneur en France.
Sur ſon palier nous inſultâmes Dieu.
Comment, dit-il, vous oſez en ce lieu
Braver ma foudre & m'outrager en face ?
Quoi ! des coquins, nés du ſein de ma grace,
Voudront du Ciel me chaſſer aujourd'hui,
Le Charbonnier eſt le maître chez lui.
Hola, Michel ! ſoudain que l'on s'eſcrime,
A coups de ſabre (6) il faut punir le crime,

(4) Le Cardinal Dubois reçut la Confirmation, la Tonſure, les quatre Moindres, le ſous-Diaconat, le Diaconat, la Prêtriſe & fit ſa premiere Communion le même jour. Ce fut le P. Maſſillon, Evêque de Clermont, célébre Prédicateur, qui lui adminiſtra tous ces Sacremens à la fois. *Monſtrelet*, *Froiſſard* & l'Académie aſſurent que ces deux Prélats avaient la conſcience très-délicate & beaucoup de Religion.

(5) M. de Voltaire nous a donné le vrai ſens de ce mot dans la Pucelle. Voyez l'article Bonneau.

(6) L'Auteur s'eſt perſuadé que S. Michel s'eſt

Dans le chaos engloutir ces mutins,
De fers brûlans charger leurs viles mains.
On se battit, Dieu du haut de sa gloire
Vit le combat, fit pencher la victoire
De son côté, c'était très-naturel.
Mais entre nous, sans le vaillant Michel,
Le Paradis appartenait au Diable:
Oh! le bon coup, Lucifer plus traitable,
Assurément n'eût point damné les gens;
Pas n'était sot pour faire à ses dépens
Ce noir Ténare où l'on brûle les ames,
Sans pitié, de très-aimables femmes
Pour avoir fait un sot mari cocu.
Ah! si l'Archange, ami, nous a vaincu,
Il doit sa gloire à notre extravagance;
Tout neufs encore & sans expérience,
Nous n'avions brin connaissance de Dieu,
Pour nous encor il était de l'hébreu;
Car Lucifer n'était point assez bête,
S'il l'eût connu, de tenter sa conquête.
Que la jeunesse est un temps mal aisé!
Et qu'à cet âge on est mal avisé!
Le cœur léger s'incline vers le vice,
Il faut souvent que la barbe blanchisse

---

ervi de l'épée ou du fabre en Paradis, puiſque 'Egliſe qui ne peut ſe tromper le repréſente toujours avec une épée.

Avant d'uſer un peu de ſa raiſon,
Mais pour le mal, on l'apprend ſans leçon:
Quand on eſt bon, c'eſt ſouvent par faibleſſe;
C'eſt le hazard qui donne la ſageſſe.
Le hazard donc toucha mon tendre cœur;
Le vif remord, ce tyran du pécheur,
Me poignarda. Brûlé de repentance,
Deſſein me prit de faire pénitence:
Sur ſes vieux jours l'homme ſe convertit;
D'un pas dévot j'allai, le cœur contrit,
Près d'Achicourt (7) prendre l'habit d'hermite.
Que le Roſaire entre mes mains profite!
Qu'un capuchon eſt un meuble divin!
Embaumez-vous, flairez l'odeur de Saint
Que çà répand: c'eſt l'encens de la grace;
Non le boiteux, non l'ignorant Ignace
Dans ſon vivant ne ſentait pas ſi bon....
Dans les vapeurs de ma dévotion,
J'ai vu Marie: ô ciel! qu'elle était belle!
La fraiche aurore eſt un chiffon près d'elle,
Son œil brillait des feux du chaſte amour,
Un jupon ſimple, uni comme un bon jour
N'ajoutait rien à l'éclat de ſes charmes,
A ſon aſpect je répandis des larmes;
Quoi! vous pleurez! dit-elle en ſouriant;
Un grand garçon fait-il ainſi l'enfant?

(7) Village auprès d'Arras.

Etes-vous donc de ces petites ames ?
Laiſſez les pleurs, ils engraiſſent les femmes ;
Quittez la haire, & marchez vers Arras ;
Vers l'hôpital vous porterez vos pas.
Un ſot mortel inſenſible à l'outrage,
Entre deux draps amollit ſon courage ;
L'honneur honteux ſur ſon mauſſade front
Rougit encor de l'éternel affront
Dont l'a flétri la main de ſon compere,
Dans ſon cœur lâche allumez la colere,
Qui ſait ſe battre eſt digne de mes yeux,
Qui ne ſe venge eſt indigne des Cieux.
Tel que l'éclair ouvre, enflamme la nue,
Diſant ces mots, Marie eſt diſparue.
O Nulſifrote ! ô cœur trois fois heureux !
La ſainte Vierge eſt ſenſible à vos vœux,
Vous êtes sûr, ſous ſa main immortelle,
De vaincre Jean ; que pourrait-il contre elle ?
Ah ! vengez-vous comme doit un Chrétien ;
Suivez le Ciel, le Ciel ſe venge bien.
C'eſt un plaiſir de punir l'inſolence ;
Dieu pour lui ſeul garde la vengeance,
Il connoiſſait les morceaux délicats.
Sur la terreur déployez votre bras ;
Que cette nuit le ſcélérat périſſe ;
Proſternez-vous, que ma main vous béniſſe.
Le Diable alors élevant deux grands doigts,
Sur le héros fait un ſigne de croix,

Puis

Puis d'une voix agréable, mais fiere;
Les yeux au ciel, il fit cette priere :
Dieu des vivants, des morts & des saisons;
A qui Clément (8) chante tant d'oraisons
Pour obtenir le mépris des richesses,
Sur Nulsifrote épanche tes largesses,
Donne à son bras la force de Samson,
A sa valeur le feu de Gédéon;
Devant ses pas faits marcher le tonnerre;
Mets dans son cœur l'homicide colere
Dont tu frappais les faibles Héthéens,
Le fils d'Amon & les Amoréens :
Qu'il soit vainqueur! Derechef, à ces mots;
De la main gauche il bénit le héros.

(8) Clément XIII. Roi de Rome.

CHANT III.

Nouveau combat de Jean & de Jérôme : le panſement du bleſſé ; ſon trépan.

MOnſieur Buffon, dont l'éloquente plume
Créa pour nous dans un profond volume,
Avec des mots artiſtement tournés,
Un nouveau monde & des cieux mieux peignés
Parle du Chien, mais il en parle en maître,
Qui connaît tout, qui répand ſur chaque être
Le jour naiſſant de la création.
Le Chien, dit-il, eſt plein d'attention,
Tendre, poli, complaiſant, doux, affable,
Pour les humains d'un inſtinct favorable,
A les aimer il conſume ſes jours,
Paphos n'a point de plus fermes amours.
Dieu de mon cœur ! trop volage Liſette,
Te ſouvient-il quand ta flamme coquette
Me captivait ſous ta trompeuſe loi,
Ton chien, ton chien, moins inconſtant que toi,
Couvrait tes feux d'une honte éternelle,
Ainſi que lui que n'étais tu fidelle ?
A l'hôpital trois déteſtables chiens,
Pendant la nuit ſervaient de gardiens.
Ces trois mâtins ne valaient pas la chatte ;

Oncque n'avaient bien su donner la patte,
Toujours jappant, sautant, courant, mordant
Les malheureux qu'ils trouvaient en passant.
Pif, pouf & paf étaient leurs noms terribles(1),
Jamais l'enfer dans ses gouffres horribles
N'avait produit des dogues si hargneux;
Cerbere était un mouton auprès d'eux.
Vivent les chiens chantés dans l'Ecriture;
Ils sont chommés de la race future;
Roch & Tobie étaient d'assez bons chiens;
Très-bien pourvus; mais nos trois vauriens
L'emportaient presque en malice sur l'homme.
Laissons ces chiens, revenons à Jérôme.
Ce Fier-à-bras par le Diable éveillé,
Saute du lit, & sans être habillé
Va droit à Jean, & d'un regard sévére
Lui dit ces mots qu'anime la colére:
Visage affreux, face de réprouvé,
Qu'à mon courroux le Ciel a réservé;
Voici le jour marqué pour la vengeance;
Ton front épais où l'altière insolence
A peint d'un gueux la maussade fierté;

(1) Il est probable que ces chiens n'étaient point de ces jolis gredins qui guériffent les inquiétudes des filles. L'Auteur croit qu'une grosse Sœur converse avait à l'un d'eux des obligations secrettes. La Religion l'a empêché de nous donner le nom de cette fille.

Retrace encor à mon œil irrité
Ce jour ſiniſtre, où le chant déteſtable
D'un vil oiſeau briſa le nœud durable
Qui dès l'enfance avait uni nos cœurs,
De ma colere éprouve les fureurs :
Terrible Dieu des noires Euménides !
Qui fit ſonner ces Vêpres homicides,
Où la Sicile & la fiere Atropos,
Du ſang Français firent couler les flots,
Viens éclairer ma colere implacable,
Conduis mon bras, immole le coupable ;
Sa lâche main a fait rougir mon front,
Que ſon vil ſang efface cet affront !
Diſant ces mots, d'un poing ferme & robuſte
Adroitement Jérôme vous ajuſte,
A coup portant ſur la face de Jean
Vingt horions, & lui caſſe à l'inſtant
Le nez, le front, la gueule & la mâchoire ;
Trente-deux dents ſur le champ de victoire,
De ſes ſuccès ſont les ſanglans témoins.
Jean ſe réveille ; on ſe réveille à moins.
Avec fureur de ſon lit il s'élance,
Armé d'un pot ſur Jérôme il avance,
L'atteint, le frappe & lui briſe les os ;
L'autre réſiſte, & ſaiſit à propos
Un Saint Michel enchaſſé ſur un Diable ;
Le couple épais dans ſa main redoutable
Fait du fracas, Jean en eſt abattu,

Un Diable, un Saint ont bien de la vertu,
Quand ils ſont gros ils terraſſent leur homme.
Le fier combat de Jean & de Jérôme
Subitement éveille la maiſon,
Tout l'hôpital eſt en confuſion.
Sur leurs grabats les malades frémiſſent,
De cris plaintifs les voûtes retentiſſent;
L'un croit avoir entendu dans les airs
Le bruit roulant qu'annoncent les éclairs;
L'autre étourdi dans ſon ſaiſiſſement
Croit reſſentir cet affreux tremblement,
Qui de nos jours a renverſé Lisbonne;
Mainte femelle invoque ſa Patronne,
Le vieux Saint Roch & le grand Saint Venant:
Par cent *Salve* l'une invoque Marie,
La Sainte-Face & Sainte Epiphanie,
Qui dans ſon temps accoucha de trois Rois.
Au bruit affreux de ces lugubres voix,
Les trois mâtins plus méchans que Cerbere,
Dans l'hôpital entrent avec colere,
Pouf abboyait, mais Pif plus courageux
Sur nos Héros s'élance furieux,
Paf à Jérôme entâme le derriere.
Pouf enragé d'une dent meurtriere
Le mord, lui prend certain objet bénin
Idolâtré du ſexe féminin.
Si je pouvais ſans bleſſer la décence
Peindre l'objet aux yeux de l'innocence;

Ciel ! que ſur lui l'on verſeroit de pleurs !
Son triſte ſort ferait fendre les cœurs.
Frêle pudeur ! faut-il qu'à tes maximes
Faille enchaîner ma penſée & mes rimes :
Tes faux appas n'enchantent que les ſots,
L'homme innocent rougit-il pour des mots ?
Femme le doit, attentive à l'uſage,
On voit ſoudain briller ſur ſon viſage
Ces faux vernis, maſque de la pudeur,
Que de ſes mains prépara l'art trompeur.
Aux cris des chiens les Nonnes accoururent.
Leurs yeux bénis en entrant apperçurent
Le fier Jérôme étendu ſur le dos,
Sur lui le ſang ruiſſelait à grands flots.
Divin Sauveur, quelle étonnante affaire !
Dit en tremblant la Mere Apothicaire,
Ce malheureux va périr dans nos mains ;
O chiens maudits ! ô dogues inhumains
Qu'avez-vous faits ?... Attendez que je voie....
O ciel ! mes Sœurs, les ſources de la joie
N'exiſtent plus ! Jéſus ! il n'a plus rien !
Ce châtiment ſans doute eſt pour ſon bien :
Il baiſait trop ; mais que dira ſa femme ?
Ce coup fatal doit confondre ſon ame.
Ah ! juſte Dieu ! quelle ſévérité !
Tes jugemens font trembler l'équité !
Pourquoi ta main, cette main large & ſûre
Où les oiſeaux vont chercher leur pâture,

Arrache-t-elle ainſi cruellement,
A ſa moitié le pain du Sacrement?
Sans le plaiſir le plus riche ménage
N'eſt qu'un ciel noir couvert d'un froid nuage;
Comment ſervir, nourrir, fêter un cœur?
Une nuit ſéche eſt ſemblable au malheur?
De ce fléau, Ciel, préſerves nos grilles!
Que ferions-nous? hélas! quarante filles
Ont des beſoins; & comme dit Greſſet,
C'eſt bien le moins d'un pauvre Perroquet?
Par pitié l'on ſoulage Jérôme;
Sur ſa bleſſure on applique du baume.
En le panſant la Mere Cornichon
Adreſſe au ciel cette ſainte Oraiſon:
Le faible honneur, Seigneur, eſt ton ouvrage,
Son point d'appui, c'eſt le point du naufrage;
Y touche-t-on, ſoudain il eſt briſé.
Hélas! pourquoi dans un vaſe percé
Ton bras puiſſant place-t-il la ſageſſe?
De tes rayons viens couvrir ma foibleſſe,
Donne à ma main l'adreſſe & la pudeur,
Que mon œil pur ſur cet objet trompeur
Ne ſouille point.... ah! fais que je ne tombe;
C'eſt un endroit où la vertu ſuccombe.
Dans ce moment la Mere Saint-Martin
Vint triſtement apporter un cliſtere:
Ami, dit-elle, ici j'ai votre affaire,
Ce lavement eſt fait de Tamarin.

D'Agnus caſtus chauffés au bain-marie.
Prenez, prenez, il eſt doux & benin :
Feu Pourceaugnac n'a reçu de la vie
Un lavement fait d'auſſi bonne main :
Tournez le dos & levez le derriere....
Un peu plus haut... votre jambe en arriere.
Bravo, j'y ſuis, j'ai le nez ſur le trou ;
Non, attendez, hauſſez un peu le cou !
Bon, le cul ferme, allons, partez muſcade.
La Mere pouſſe, & croit de ſon malade
Avoir ſaiſi le pertuis ténébreux.
Pas n'eſt au trou ; ſous ſon poignet nerveux
Le piſton part, la canule ſe briſe,
Le long du dos entre chair & chemiſe
La liqueur monte, & vous frappe en paſſant,
Vers l'occiput, le pauvre patient,
Et fait ſauter ſon bonnet en arriere.
Le malheureux, dans ce moment contraire,
Leve la tête & veut voir l'accident ;
En retombant les ondes du cliſtere
Vont pommader, de leur ſuc anodin,
De mon héros la face & la criniere.
Béniſſant Dieu, maudiſſant le deſtin,
Dans ce malheur la Mere Apothicaire,
L'œil humecté du fatal lavement,
Reclame encor Saint Vaaſt & Saint Venant.
Un aſſaſſin, Docteur en Médecine,
De Lachefis, ancien Tambour-Major,

Paraît

Paraît ſoudain ; il portait ſur ſa mine ;
(Qu'ombrage au loin un énorme caſtor,)
L'air élégant d'un conſolant cliſtere.
En ſtyle épais il fit un commentaire
Sur le nombril de notre pere Adam,
Sur l'opium, la ſauge & le chiendent.
Mes Sœurs, dit-il, la matiere louable
Fut de tout temps chere à la faculté,
Et de notre art, par les ſots ſi vanté,
Le pot de chambre eſt l'objet reſpectable ;
De nos chapeaux c'eſt la plus belle fleur ;
La tubéreuſe a pour nous moins d'odeur.
Le vieux Docteur examine Jérôme,
Tâte & s'écrie : eh ! comment donc ? cet homme
Eſt ainſi ? Que peut-on ordonner ?
Je vois deux cas ; là je ſens de l'enflure,
A l'occiput ſans doute il a fracture ?
Vîte un Frater, il faut le trépaner.
Du grand Saint Côme arrive un vieux confrere,
Qui raſait bien, mais c'était autrefois,
Dans quinze jours il ſerait un cautere
Habilement au bras d'un Saint de bois.
Le Chevalier de la triſte Lancette
Tire ſa trouſſe, auſſi-tôt vous apprête
Raſoirs, ciſeaux, plumaceaux & trépan ;
Long-tems en main il tient le patient,
Lorgne l'objet, opére en tâtonnant,
Ouvre le crâne ; ô merveille nouvelle !

De cette plaie il sort une Chandelle,
Qui dans les airs s'élance avec fracas.
Le vieux Barbier étonné de ce cas,
Contre le mur recule épouvanté;
Le Médecin dit que la Faculté
N'a jamais vu semblable phénoméne;
Vite, opérons, je crains que la gangrene
Ne cause ici le transport au cerveau,
Parons le coup, trente grains d'Ellébore,
Cinq à six gros d'extrait de Mandragore
Lui feront bons, ce traitement nouveau
Est merveilleux; ce crâne est sans jointure....
Si l'on pouvait pour achever la cure
Y faire entrer deux onces de bon sens,
Ce n'est pas trop.... Comment à cinquante ans
Aller à neuf habiller une tête?
Comment.... encor.... Si le poil de la bête
Pouvait servir? Quand le timbre est fêlé
Il faut... oui... non... un peu de foin pilé,
Contre son mal ferait un grand béchique,
Ma foi, ce cas met à bout ma pratique!
Guérit qui veut.... j'y perdrai mon latin.
Le Médecin d'un air mélancolique
Alla vêtir sa robe académique,
Et fut apprendre aux Magistrats d'Arras
De leur ami le triste & piteux cas.

CHANT IV.

Héloïse vient consoler Jeanne : Jeanne court à l'Hôpital. Combat de Jeanne & d'Annette.

LE jour perçait le voile des ténébres,
Aux cris aigus de mille oiseaux funébres,
La nuit fuyait vers le noir Phlégéton,
Sur un char d'or l'épouse de Titon
Versait déjà dans son urne embrasée,
Sur nos côteaux la fertile rosée,
Dans nos jardins les innocentes fleurs
Baignaient déjà leur beauté dans ses pleurs;
Quand sur Arras le Démon des orages,
Le front couvert de grêle & de nuages,
Vint tout-à-coup fondre comme un vautour:
En nuit obscure il change ce beau jour:
Son char de feu roule avec le tonnerre:
Leur choc affreux épouvante la terre;
Transi de froid le vieux Septentrion
Vient en tremblant embrasser l'Aquilon;
Leurs vents unis ont renversé les chênes,
Troublé les eaux, débordé les fontaines,
De nos vergers détruit le riche espoir,
Et de Jéfette emporté le mouchoir.
Tendre Colin, que ton amie est émue!

Quel ſein brillant vient enchanter ta vue !
Son mouvement eſt celui de ton cœur :
Deviens hardi : que pourrait la pudeur ?
Un rouge heureux couvre envain ton amante ;
Doit-on rougir quand l'ame eſt innocente ?
En vain Liſon honteuſe dans tes bras
A tes regards veut cacher ſes appas ;
A tes baiſers je la vois moins farouche ;
Son ſein palpite, & preſſé par ta bouche,
Il croît, il s'enfle au gré de tes deſirs ;
L'occaſion eſt le cri des plaiſirs.
Mais, quoi ! tandis que ma Muſe légere
Chante Colin, célébre ſa Bergere,
Leurs tendres feux & leurs charmans ébats ;
Un globe errant s'avance vers Arras.
Du centre obſcur de ce globe terrible
J'entends ſonner une trompette horrible,
Ses tons perçans font trembler mes pinceaux,
Et dans les bois ont glacé les oiſeaux.
Jalouſe Mort ! ô déluge ! ô tonnerre !
L'ancien chaos revient-il ſur la terre,
Rendre au deſtin le ſceptre du néant ?
La foudre frappe, ô prodige puiſſant !
Le globe s'ouvre & l'horiſon s'éclaire ;
La ſombre nuit fait place à la lumiere.
Le front brûlé par le feu des éclairs
La Renommée apparaît dans les airs.
Un char la ſuit : c'eſt le char d'Héloïſe ;

Il eſt orné des larmes d'Arthémiſe ;
Le triſte ennui, le déſeſpoir touchant
D'un faible vol le ſuivaient en pleurant.
Chez Nulſifrote Héloïſe eſt entrée ;
Dans une couche à l'Hymen conſacrée ;
Où l'œil des Dieux liſait ſur la blancheur
La foi, l'amour & la douce candeur :
Sa jeune épouſe en ce moment épriſe
Du feu ſecret qui conſume Héloïſe,
D'un vain bonheur amuſait ſes appas :
Un ſonge heureux repoſait dans ſes bras ;
Les vents de Gnide apportaient autour d'elle
L'encens des fleurs ; & l'Amour ſous ſon aile
Cachait aux yeux des volages zéphirs,
Son chaſte ſein le trône des plaiſirs.
Aimable Jeanne, ah ! que vient-on t'apprendre ?
Quel trait cuiſant va percer ton cœur tendre !
Un chien cruel a moiſſonné ton bien :
Pour te choyer Jérôme n'a plus rien.
Jeanne s'éveille, Héloïſe l'embraſſe,
De mille pleurs elle inonde ſa face :
Tendre moitié dont le cœur immortel
A pour amis l'innocence & le Ciel.
Que ton époux va te couter de larmes ?
Il vit encor ; mais quel deuil pour tes charmes !
Le froid Hiver, répandu ſur ton lit,
Entre tes bras glacera chaque nuit
Le chaſte objet qu'idolâtre ton ame ;

En vain ton sein, pour animer sa flamme,
S'agitera sous ses yeux amoureux :
Desirs perdus ! Jérôme de tes feux
Ne pourra plus calmer la douce ivresse.
Ton cœur brûlant au fort de ta tristesse
Invoquera les Dieux & les plaisirs ;
Ils seront sourds, Jeannette, à tes desirs :
Tels des oiseaux encore sans plumages
Abandonnés par des parens volages,
Désespérés, agités dans leur nid,
Tendent le bec sans cesse au moindre bruit :
Ainsi ton cœur.... A ce discours surprise,
D'un œil mouillé regardant Héloïse,
Jeanne long-temps resta sans mouvement ;
Le désespoir dans ce cruel moment
De cent douleurs déchirait son cœur tendre.
Belle Héloïse, en vain tu veux la rendre
Moins insensible à ses tristes malheurs,
Tes vains discours tariront-ils ses pleurs ?
Sans le plaisir l'Hymen n'est qu'une chaîne
Qu'un faible cœur ne soutient qu'avec peine ;
Sans le plaisir est-il des agrémens ?
Sans le plaisir est-il d'heureux momens ?
Il n'en est point, dit Jeannette allarmée,
A ses douceurs mon ame est donc fermée ?
Va, tes chagrins sont-ils égaux aux miens ?
Le crime seul a tissu tes liens ;
Tes cris plaintifs dont a pâli la terre

Etaient la voix d'une flamme adultere :
Un vil pédant avait trompé ton cœur :
Ton Abailard était un impoſteur.
Sans Colardeau (1), ſans ſon talent magique ;
On aurait vu la ſévére critique,
Te reprocher tes coupables excès :
Ah ! laiſſe-moi me répandre en regrets :
Ton ſort cruel conſole-t-il mon ame ?
Sur ce malheur calme-t-on une femme ?
Jeanne à l'inſtant, court, vole à l'hôpital,
Le cœur, hélas ! percé d'un trait fatal.
Ses cris aigus font retentir les voûtes.
O Dieu puiſſant ! Amour, ſi tu l'écoutes,
Deſcends des Cieux, répares ſon malheur,
Ou viens ôter ta flamme de ſon cœur.
Entre les bras de l'époux qu'elle adore,
Jeanne ſoupire, & c'eſt toi qu'elle implore ?
Viens... mais que vois-je... inſenſible à ſes cris,
Tu fais le mal, *jeune enfant & tu ris* ?
Tandis qu'ainſi Jeannette ſe déſole,
Que ſon époux la flatte & la conſole,

(1) M. Colardeau, contemporain de M. Ramponeau, des tableaux à la Silhouette, des coëffures à la grecque A du grand Trublet, n'était pas aſſurément du temps de la Chandelle d'Arras ; il y a ici un anacroniſme conſidérable. Il paraît que l'Auteur de ce Poëme ſe ſert de tout, même du menſonge : cela n'eſt pas bien.

Dans l'hôpital Annette entre à l'instant ;
Jeanne la voit, & d'un air menaçant
Quitte Jérôme & vient fondre sur elle :
Femme hautaine, insolente femelle,
Viens-tu, dit-elle, insulter à mes pleurs ?
Ton cœur heureux rit-il de mes malheurs ?
Crains mon courroux, mon désespoir funeste ;
Dans mes chagrins ce bras nerveux me reste ;
Tiens, le sens-tu : Jeanne en disant ce mot
Avec fureur lui décharge aussi-tôt
Un coup terrible, & la jette par terre.
Chantre des Dieux ! ô toi rapide Homere !
De tes accords viens seconder ma voix.
Achille en vain triompha de vingt Rois,
Ce demi-Dieu, bruyant foudre de guerre,
Dont Troie en flamme éprouva la colere,
Méritait-il l'immortel laurier
Dont ta main fiere orna son front altier ?
Oserais-tu le mettre à côté d'Anne ?
Pourrais-tu bien la comparer à Jeanne ?
S'il triompha des Troyens malheureux,
Il avait Mars, le tonnerre & tes Dieux.
Au centre obscur d'un amas de nuages,
Armés d'éclairs qu'enfantent les orages,
Un char de feu tiré par deux Hullans (2)

(2) Soldats inutiles, protégés du Maréchal de Saxe. Ils ont servi à la France, comme ces Suis-

Porte dans l'air l'implacable Beſſonne :
Telle autrefois, aux champs de la Sorbonne,
Contre Ramus animant des pédans,
Ses froids regards faiſaient trembler les bancs.
Ainſi, dit-on, elle excitait Jeannette ;
Déjà vingt coups ſur la face d'Annette
De ſa colere ont ſignalé l'ardeur,
Et de ſon bras illuſtré la valeur ;
Quatre fichus dans leurs mains vengereſſes
Sont à l'inſtant déchirés en cent piéces ;
Quatre tettons, arrondis par l'Amour,
En palpitant s'offrent aux yeux du jour.
A ces appas le tendre Amour ſoupire,
Objets divins, qui pourrait vous décrire ?
Vous ajoutez à la douceur des fleurs,
Et votre éclat efface leurs couleurs.
Du Créateur ce fut la main féconde
Qui vous donna cette figure ronde,
Ce boutonnet, cette aimable blancheur ;
Qui tente l'homme & ſur-tout le pécheur.
Pere du jour ! Dieu des temps ! Dieu des âges !
A ces beautés je connaîs tes ouvrages.
A ce combat, à ce terrible bruit,
De mille cris l'hôpital retentit ;
Dans le couvent on ſonne la crecelle :

ſes peints ſur du papier qu'on voit à la porte de certain Bouchon.

Peu s'en fallut que dans chaque chapelle
On n'étendît un lugubre drap noir.
On court, on vole, on descend du dortoir;
Déjà les Sœurs pour calmer nos rivales
Ont déployé de leurs voix monacales
Les tons usés, les antiques ressorts;
Vaine éloquence! inutiles efforts!
La fiere Annette & l'invincible Jeanne,
Le cœur brûlant d'une rage profane,
A leur sermon, à leurs saintes douceurs
Ont répondu; mais c'est par des horreurs;
Les mots roulans de putains, de ribaudes,
Ornent cent fois leurs courtes périodes;
Jamais Vair-Vert, éduqué sur les flots,
Ne prononça de si terribles mots.
Aux juremens de nos deux combattantes,
Aux cris affreux des Nonettes tremblantes,
Pâle, craintif & le cœur agité,
Le Directeur accourt épouvanté:
Muse, peins-nous le bonheur de ce Pere;
Pour ce tableau reprends ta gravité.
Depuis trente ans dans ce saint Monastere
Le Moine avait recueilli mainte fois,
Et confessé les plus jolis minois.
La volupté, trente chastes Amantes,
Offraient la nuit, à ses mains caressantes,
Bouche vermeille, & gorge que l'Amour
Aurait succé de ses lévres charmantes;

Cuisse divine, un genou fait au tour,
Un teint fumé de fleurs éblouissantes,
D'une blancheur qui faisait tort au jour.
Là, sans danger, loin du fracas du monde,
L'homme de Dieu dans une paix profonde,
Ornait son cœur, cultivait son talent;
Des revenans il connaissait l'histoire,
Correctement lisait dans le grimoire,
Comme un Sorcier du sénat de Rouen (3).
Aux coups hardis de l'intrépide Annette,
Aux cris perçans des Sœurs & de Jeannette,
Le Moine vint au secours du couvent.
Un goupillon armait son bras sévère,
Comme autrefois dans la main du saint Père;
Le fier outil n'était plus si grenu,
Par-tout de poil il était dépourvu:
Dans ce lieu tout croule, tout s'ébranle;
Le Révérend ne sonnait plus en branle,
Tintait encor, mais c'était rarement.
En le voyant, Jeanne dit à l'instant,
Vieux Penaillon, parle, que viens-tu faire?
Va-t-en ailleurs asperger ton eau claire,
Crois-tu pourvoir à mon affliction,
En m'étalant ton chien de goupillon?

(3) Pour conserver le précieux souvenir des bêtises de nos Peres, le Parlement de Rouen connaît encore volontiers des Sorciers.

Va, ton outil n'eſt que la faible image
Du Dieu fécond qui charmait mon ménage ;
L'hiver peut-il careſſer le printemps ?
Sans les Zéphirs Vertumne eſt ſans Amans ?
Il te ſied bien d'inſulter à mes larmes,
Court à tes Sœurs porter tes vieilles armes ;
A leur diſette offre ton oiſelet
Lâche, courbé, ſans jeu, ſans contenance,
Il n'offre plus dans ſa magnificence
Que l'air crochu du bec d'un perroquet à...
Pour l'amander, la Mere Sacriſtine
Dix fois le jour dans ſa main le patine.
A ce diſcours, indécent s'il en fut,
Fort ſagement le Directeur ſe tut :
Très-bien lui prit, il fit ceſſer la guerre.
S'il eût parlé, Jeannette aſſurément
Juſqu'au déluge, avec emportement,
Eût ripoſté ; car dans ſon caractere
Pour démontrer ſon homme & ſon prochain ;
Jeannette avait un furieux inſtinct.

CHANT V.

Description du Ciel. Marie envoie S. Dunstan chez la Terreur.

QUand Albion croyait aux Dieux Romains,
Aux sept Dormans, au Pape, aux deux Grêpins,
Certain Dunstan, Monarque Britannique,
Etait fêté. L'Eglise Catholique
En son honneur disait mainte oraison,
Prose traînante, & Messe où le Démon,
Avec le Saint, décorait l'offertoire,
Le memento; car dans ce temps, l'histoire
Dit que l'Eglise avait force crédit,
Beaucoup de zèle & point encor d'esprit.
A ses lecteurs la légende imbécille (1)
Contait alors, toujours en mauvais style,
Que par le nez, le bienheureux Dunstan,
Comme un oison, menait Monsieur Satan.

(1) S. Dunstan menait le Diable par le nez avec des pincettes ou des tenailles. Les pincettes ont été long-temps honorées à Londres du culte de *Dulie*. Le jour de la Fête du Saint, les Prêtres Bretons évangélisaient en serrant le nez des fidèles Chrétiens entre les saintes pincettes, en mémoire du Diable & de S. Dunstan.

Un Pape, un Saint, un dévot sont à craindre ;
Un pauvre diable en leur main est à plaindre.
Vive un mondain, un Poëte, un Auteur,
Ces gens sont bons, ils ont de la douceur,
Et pour le diable ils sont remplis d'entrailles ;
Mais Saint Dunstan avec ses deux tenailles
A Béelzébut ne faisait point quartier ;
Et le Démon eut beau de son métier,
Avec esprit déployer les finesses ;
Talens perdus ! toutes ses gentillesses
N'attendrissaient l'ame du Bienheureux.
Siécle des Saints, vous fûtes dangereux !
Jérôme & Jean avaient à leur querelle,
De tous les Saints intéressé le zèle ;
Vierges, Martyrs, Veuves & Confesseurs,
Sur leur colère avaient versé des pleurs.
La Sainte Vierge indulgente & sensible
Etait émue, & le combat terrible
Où l'affreux Jean avait été vainqueur,
D'un trait aigu perçait son tendre cœur.
Muse, peins-nous cette Reine immortelle,
Plus grande au Ciel que Diane & Cybelle,
Que les oignons chez les Egyptiens,
Et les marmots adorés des Payens.
Au beau milieu de la Sainte patrie
Sur l'arc-en-ciel gît la Reine Marie (2) ;

(2) Nous n'avons point de Reine au Ciel ; nous

Un sceptre d'or éclate dans ses mains ;
Un long serpent est sous ses pieds divins,
Cet animal dans sa gueule a la pomme
Qui dans Eden tenta le premier homme.
Heureuse fable ! ô fruit délicieux !
Du juste Adam tu décillas les yeux.
Sans le Démon, sans ton suc, sans Madame ;
(Ah ! que de biens nous a fait une femme !)
L'homme était bête à perpétuité :
Femme d'Adam, ta curiosité
Mieux nous valut que ta sotte innocence,
Qu'aurais-tu fait, sans la concupiscence ?
Cracher dans l'eau, bâiller avec un sot :
Sans le péché l'homme était un nigaud !
Que le Démon nous a rendu service !
Près de Marie est la chaste milice
Des beaux esprits, des brûlans Séraphins ;
A ses côtés deux tendres Chérubins
D'un air galant soutiennent ses deux voiles ;

---

n'avons qu'un seul Maître, un seul Dieu, un seul Roi. Marie n'est qu'une créature du Seigneur, & son humble servante, comme elle le dit elle-même. Son titre de Reine & sa puissance ne se trouvent point dans l'Evangile, l'unique monument de la foi des Chrétiens. Ces idées de Reine & de souveraineté, sont venues des Moines, des Nonnes, des Jésuites & de Sœur Marie à la Coque, qui faisait de si beaux rêves sur le Sacré Cœur.

Son vaſte chef, orné de deux étoiles,
Jette un éclat qui fait pâlir le jour.
A ſes genoux eſt ſa brillante cour :
Tournant un peu ſon derriere à la grace ;
D'un air coquet, ſon greluchon Ignace,
Fait l'agréable & le joli garçon.
Tout vis-à-vis le vieux Carme Simon (3) ;
D'un air benêt coupe des Scapulaires ;
Saint Dominique enfile des Roſaires (4),
Frere Bernard en méditation,
La plume en main, arrange une oraiſon.
Quelles beautés ! la lanterne magique
N'eſt rien auprès : le ſpectacle lyrique,
Où vingt tendrons dans un chœur diſcordant
Font chevroter les notes du plain-chant,
N'égale pas cette pompe immortelle,
Ni les beautés de la gloire éternelle.
Le gros Caillou, Saint-Cloud, les Porcherons,
Midi-Montant & tous leurs environs,

(3) S. Simon Stoc.

(4) La Sainte Vierge donnait autrefois en Paradis des Scapulaires aux Carmes, des Roſaires à Dominique. Cela eſt parfaitement prouvé par les tableaux qu'on trouve dans les Egliſes des Carmes & des Jacobins. Les Peintres & les Théologiens, dit le ſavant livre de la Nature, ont été les Apôtres de la ſuperſtition.

Du

Du Paradis n'approchent de cent piques :
Mais, par malheur, ce ſéjour eſt bien loin!
Près d'un tréteau, retiré dans un coin,
Le Roi David compoſait des cantiques
Sur Jonathas, Bethzabée, Abſalon,
La Ch.... P.... & la barbe d'Aron.
Là, le cochon du vénérable Antoine,
Beau comme un cœur, élégant comme un Moine,
Donnait la patte auſſi bien qu'un gredin,
Faiſait des tours; jamais maître Gonin,
N'eut ſes talens, ſon eſprit, ſa ſoupleſſe;
Qu'en Paradis un cochon a d'adreſſe!
Le vieux Saint Roch riait avec ſon chien,
Monſieur Tobie en embraſſant le ſien,
Montrait ſa queue à mainte jeune Vierge :
Le fier mâtin l'avait ainſi qu'un cierge,
Longue à plaiſir; le bras d'un Saint de bois
Etait moins dur; la Frétillon, je crois,
Aurait ſouri; la queue était honnête;
Pareil objet dans un doux tête-à-tête,
Attendrit bien la converſation;
Fille aime un peu ſa récréation.
Un Bienheureux célébre dans ſon âge,
Dont la légende (5) a vanté le corſage,

(5) La légende eſt un gros livre rempli de contes de ma Mere l'Oie : ceux qui aiment encore le

(C'était Christophe, ô Ciel qu'il était gros!)
D'un air content disait : j'ai sur mon dos
Jadis porté le Maître du tonnerre,
Sous ce fardeau je fis trembler la terre,
Notre Seigneur pesait autant que deux ;
Pourtant alors Dieu n'était qu'un morveux(6),
Et sans mon dos en passant la riviere,
L'enfant Jésus eût mouillé son derriere.
Certain voleur, c'était le bon larron,
Lui répondit : pour moi j'eus le nez bon,
Et bien me prit, en bonne compagnie
D'être pendu ; grace à mon industrie,
Le *peccavi* me vint fort à propos ;
Pour avoir dit à Jésus deux bons mots,
Il m'a conduit à souper chez son pere,
Où sans argent nous fîmes longue chere
D'encens divin & de *Gloria Patris*.
Un peu plus bas le courageux Denis

---

vieux temps & les vieilles sottises, trouveront une pâture abondante dans cette production, la honte & le monument éternel des bêtises de nos Peres.

(6) L'Enfant *Jésus*, ou, selon certains Auteurs, le fils aîné de l'Etre suprême a passé par toutes les misères de l'enfance & de l'humanité ; il ne faut savoir que très-peu d'histoire naturelle, pour être assuré qu'il était morveux comme nous. L'épithète ne peut donc choquer que les fous ; la vérité ne s'embarrasse point de ces gens-là.

Des vieux Gaulois étalait l'oriflamme,
Jean Goule (7) orné des cornes dont sa femme
Dans son automne chargea ses cheveux gris,
Par ses malheurs consolait les maris.
Certain Rhéteur autrefois Janséniste,
Manichéen, Quaker & Rieniste,
Disait à Dieu : dès l'âge de quinze ans,
J'allai, Seigneur, avec d'autres enfans
Me signaler aux combats des Jésuites (8);
Je surpassai dans ces jeux illicites
Les siécles d'or de l'ordre de Jésus;
Mes compagnons sous ma gloire abattus,
Chantaient par-tout mes prouesses brillantes;
Abandonnaient à mes mains triomphantes
Les myrtes verds de l'ami d'Antéros.
Le jeune enfant qu'on adore à Samos
Au carnaval, amena dans Carthage
Une beauté dont le galant corsage

(7) S. Jean Goule fut cocufié par sa femme. Le bruit de ses miracles étant venu aux oreilles de Madame, elle plaisanta son époux miraculeux, en disant : bon, il fait des miracles comme mon cul pete. A l'instant le Ciel signala sa vengeance sur le derriere de Madame Jean Goule. Cette femme peta jusqu'au dernier moment de sa vie. Voyez la légende.

(8) S. Augustin fait bien voir dans ses Confessions qu'il a connu dans sa jeunesse le livre du Marquis Caracciolí ; *la jouissance de soi-même.*

Enchantait l'ame, éblouiſſait les yeux ;
Jamais, Seigneur, on ne vit ſous les cieux
Un teint plus blanc, une gorge plus belle.
Des douces fleurs qui naiſſaient autour d'elle,
Le Dieu des cœurs avait tiſſu nos nœuds.
J'aimais Eglé, dans ſes bras amoureux
Ton ſerviteur devint tendre & fidéle ;
Tu fus témoin de l'ardeur de mes feux,
Enfin, Seigneur, dans un moment heureux
Adroitement je fis à ma bergere
Un gros garçon auſſi beau que ſa mere.
Daignes, mon Dieu, donner à mon poupon
Ces nobles ſoins qui conſervent l'enfance,
Garde ſon cœur de la concupiſcence,
Ne l'induis point dans la tentation (9).
Aux pieds d'Eglé je devins incrédule ;
La foi des Saints me parut ridicule,
Et plus encor leur ſuperſtition.
Des ſots Hébreux la puérile hiſtoire
Cent fois le jour étonnait ma raiſon ;
Plus je liſais, & moins je pouvais croire
Au merveilleux de la Religion.
L'homme, dit-elle, eſt fait à ton image :
Quoi donc, Seigneur, à ce vieux barbouillage,

(9) L'Auteur avance ici une impiété, Dieu ne peut induire l'homme en tentation. L'Auteur a pris probablement ce blaſphême dans l'Oraiſon Dominicale.

A ce limon échappé de tes mains,
Reconnaît on ces traits grands & divins
Que peint la gloire aux yeux profonds du ſage.
Près d'Auguſtin le ſtupide Alexis
Se lamentait d'avoir quitté ſa femme :
Que j'étais ſot ! la plus douce des nuits
De cent plaiſirs allait ravir mon ame,
Mon cœur flatté d'une orgueilleuſe erreur
De la vertu crut adorer l'image ;
Comme Ixion careſſant un nuage,
Je n'embraſſai qu'un fantôme trompeur.
O femme aimable ! ô charmante Sophie !
Ton chaſte amour eût enivré mon cœur ;
Ce Dieu faiſait le charme de ta vie,
Et dans tes bras il eût fait mon bonheur.
Du haut des cieux l'immortelle Marie
Branlant le bout de ſon ſceptre éternel,
D'un air riant appelle Gabriel :
Eſprit léger, conducteur des familles,
Vous qui portez des nouvelles aux filles,
Qui dans Sion fûtes l'Ange gardien
De ſaint Tobie & de monſieur ſon chien,
Connaiſſez-vous un Saint un peu capable ?
J'en ai beſoin, je veux qu'on mene au Diable,
Au Purgatoire, un certain Fier-à-bras,
Meneſtrier célébre dans Arras.
Reine, dit l'Ange, un Prince d'Angleterre,
Roi fainéant, s'il en fut ſur la terre,

Etait jadis redoutable à Satan ;
Ce Souverain se nommait Saint Dunstan.
Quand le Démon voulait livrer bataille
A sa pudeur, armé d'une tenaille,
Le nez soudain le saint Roi lui pinçait ;
En vain Satan jurait & grimaçait,
Le fier Monarque à ses cris insensible,
Allait son train : ah ! qu'un Saint est terrible !
Pour plaire au Ciel, servir le Créateur,
Il détruirait le prochain & son cœur.
Pour obéir aux ordres de Marie,
L'Ange appella le Monarque Breton :
Grand Saint, dit-il, qui pendant votre vie
Fûtes toujours redoutable au Démon,
Vite, au plutôt, habillez-vous en Moine,
Sur le cochon du vieil hermite Antoine
Grimpez soudain, & volez vers Arras ;
Dans l'Hôpital entre deux sales draps,
Le cœur serré d'une rage indomptable,
Vous trouverez un mortel implacable,
Plus franc cent fois que feu Richard sans peur :
Son nom est Jean, son surnom la Terreur.
Le Roi Dunstan couvert d'un capuchon
Fut lestement monté sur le cochon,
Du haut des Cieux s'élance sur la terre.
Déjà de loin il a vu l'Angleterre ;
Covent-garden, la Taverne à Rian,
Le Lord Grantby la terreur du Rialto ;

Le vaillant George environné de gloire,
Qui dans Munden en fixant la victoire
A mérité la croix de Saint Louis ;
Wilke entouré des Dieux de sa patrie
Brave en riant ses faibles ennemis,
La liberté ceint sa tête chérie
De lauriers verds dignes d'un front Romain.
Binck malheureux, victime de l'envie,
Est condamné par un peuple inhumain.
Milords Paulet, Esnon & compagnie,
Au Dieu d'Amour offrent un culte impie ;
Le front couvert des lauriers de Phalus
Ils détruisaient les myrthes de Vénus.

Le Bienheureux d'un nouveau feu respire,
Ses yeux ont vu l'éclatante Hamilthon (10).
Chantre élégant ! divin Anacréon !
Descends des Cieux, viens chanter son empire,
Et de tes fleurs orner son noble front.
Dunstan n'a point ces roses immortelles,
Dont tu parais l'amante de Phaon.

Déjà Dunstan voit ces Tours infidelles,
Où des Nassau le sang audacieux
Ose braver l'Espagnol & les Cieux,
Il voit Anvers & la riche Hollande,
Un gros fromage, une pipe à la main,

(10) La Duchesse d'Hamilthon, la plus belle Dame d'Angleterre.

Un pied dans l'eau, l'autre sur la légende;
D'un air épais présenter son offrande
A Jésus-Christ, au Veau d'Or, à Calvin.
Arras bientôt découvre aux yeux du Saint
Ces larges murs, cette superbe place,
Qui des Français voulut braver l'audace (11).
A l'hôpital le Bienheureux descend,
Du bout du nez il saisit le fier Jean,
Et dans les airs l'emporte avec viteſſe:
Tel le Démon, dans les murs de Lutéce,
Vient enlever le vieux Docteur Faustus (12),

---

(11) Les Artésiens croyant leur Ville imprenable, dit Vosgien, avaient mis sur une des portes de leur Capitale cette inscription: *Quand les Français prendront Arras les souris mangeront les chats.* Après la prise de cette Ville, en 1640, un Français dit, qu'il n'y avait qu'à ôter le P.

(12) Faustus fut le premier qui apporta en France l'Art de l'Imprimerie. Il vendit d'abord quelques exemplaires de la Bible à des Docteurs de Sorbonne qui n'étaient guéres plus sorciers que ceux d'aujourd'hui. Les sages Maîtres, étonnés de voir dans ces livres, qu'ils prenaient pour des manuscrits, plusieurs fautes d'impression répétées dans les mêmes endroits de chaque exemplaire, ne concevant point ce phénoméne, l'attribuerent religieusement au Diable, que l'ignorance chargeait alors de toutes les connoissances physiques qui paraissaient. Faustus fut appréhendé, conduit en prison & condamné à être brûlé vif. Au moment d'être la victime innocente d'une si belle invention, il déclara son secret. Le bruit de cette dé-

Dans

Dans le déſert l'Eſſenien Jéſus.

couverte rendit Fauſtus merveilleux, le peuple lui donna gratuitément le titre de Docteur, & l'on a cru long-temps que le Diable l'avait emporté, pour avoir imaginé l'Art de l'Imprimerie, dont les Hollandais ſe ſont ſtupidement attribués l'invention : c'eſt aux Allemands à qui nous devons cette heureuſe trouvaille. L'aventure de Fauſtus prouve qu'il n'eſt point ſalutaire de faire des découvertes en France, excepté les convulſions, qui ſont à nous, comme dit Guillaume Vadé.

CHANT VI.

Jean passe du Purgatoire dans l'Enfer. Adam lui conte son Histoire.

NOn loin du Grosne (1) est un Palais antique ;
Vers l'an neuf cens l'intérêt monastique
Le fit bâtir des offrandes des sots.
Le vieux Caron, par l'ordre de Minos,
De sa main dure en traça l'édifice ;
Le fanatisme orna le frontispice
D'un long cordon de crânes, d'ossemens ;
Un crêpe noir gaze ces ornemens ;
L'obscure entrée est sous d'antiques bierres ;
De grands tableaux d'indulgences plénieres
Parent les murs délabrés par Calvin.
Hors de la porte est un vaste chemin
Où de tout temps l'on voit courir les Prêtres
Après les biens que nos faibles ancêtres
Ont en mourant jetté sur leurs tombeaux.
Contens, heureux, dans le sein du repos,
Les Eglisiers voient fumer leurs marmites,

(1) Le Grosne, Riviere de Bourgogne où est située l'Abbaye de Cluny, dont les Moines ont imaginé le Purgatoire.

Sur leurs foyers ces rimes sont écrites :
» Le Purgatoire est du siécle d'argent,
» Qui l'inventa n'était point ignorant. «
O feu trompeur, allumé par l'Eglise !
Vous éclairez cette terre promise
Où croissent l'or, l'orgueil & le bonheur ;
Le Prêtre seul en connaît la valeur.
O mes ayeux ! ô Visigoths célébres !
Vos gros esprits, remplis d'objets funébres,
Voyaient-ils Dieu dans ces feux dévorans ?
Un tendre pere a-t il pour ses enfans
Tant de rigueur, & pour blanchir notre ame,
Tel qu'un cochon, faudra-t-il dans la flamme
Brûler tout vif un homme à petit feu ?
Un cul grillé peut-il plaire au bon Dieu ?
Le cul couvert d'indulgences plénieres,
Là l'on voyait les douces chambrieres
De nos Pasteurs, savourer sans éclat
Mille plaisirs volés au célibat :
Leurs fronts étaient couronnés de sabine ;
Sur leur jupon de légere étamine
Etait brodé le nom flétri d'Onam ;
Sous leur menton, gazés d'un voile blanc,
Sont des appas arrondis par l'Eglise ;
Leur embonpoint d'une large chemise
Bien remplissait le contour & l'ampleur ;
Le Purgatoire entretient leur chaleur.
Au bas d'un mont où coule une onde noire,

Jean apperçoit le séjour des damnés.
Champs éternels ! Vallons infortunés !
Serait-il vrai ? l'Eglise nous fait croire
Que vos tourmens éternisent la gloire
D'un Dieu clément qui n'a d'autre intérêt,
Que le bonheur des êtres qu'il a fait ?
De tant d'horreur, Seigneur, es-tu capable ?
Parles, grand Dieu ! si le mortel coupable
A transgressé ta redoutable loi,
Te connaît-il ? & comment, dis-le-moi ?
Son œil obscur verrait-il la distance
De son néant à ton pouvoir immense !
Le pot de terre est fait pour s'ébrécher.
Dans ses douleurs si l'homme va chercher
Ce charme heureux, cette divine flamme,
Qu'en le formant tu soufflas dans son ame,
Pour son bonheur & non pour son tourment,
De qui tient-il ce céleste présent ?
C'est toi qui fis le Ciel, la terre & l'onde,
Et les beautés qui parent ce grand monde :
Tu fais fleurir les roses au printemps,
Dans ces beaux jours tu rends nos cœurs contens ;
Bon en ce monde, es-tu méchant dans l'autre ?
Fille du Ciel, nature, ô mon apôtre !
Le Créateur est-il ainsi que nous,
Vindicatif, colérique & jaloux ?
Dieu serait-il moins tendre qu'une mere ?

Eſt-il, dis-moi, d'autre qu'une Mégere
Qui d'un œil ſec pourrait voir ſes enfans
Ainſi que toi dans des feux dévorans ?
Mérope, hélas ! craint bien plus pour Egiſte :
Un mot d'Arbas, un regard, tout l'attriſte ;
Rachel en pleurs expire ſur les ſiens,
Et toi, grand Dieu, tu dévores les tiens !
Le vieux Saturne était-il ton image ?
Mais, je blaſphême : ô Ciel ! un être ſage
Peut-il penſer comme un ſot Capucin ?
L'enfer n'eſt pas ce que l'erreur nous peint.
Du Créateur adorons la ſageſſe ;
L'homme en ce monde annonce ſa faibleſſe ;
Mais dans l'enfer il prouve ſa grandeur.
Si dans ce lieu Dieu pourſuit le pécheur,
Sur ſa faibleſſe il regle ſa vengeance ;
Si le coupable ouvre à la repentance
Un cœur contrit, il pardonne à l'inſtant.
Dieu fit l'enfer pour les célibataires,
Oui, c'eſt pour vous, eunuques volontaires,
Qu'il alluma ce braſier menaçant.
Il faut punir votre race parjure ;
Vos ſens oiſifs outragent la Nature ;
Le Créateur abhorre le néant.
Jean étonné contemple cet Empire ;
Dans un boſquet, où ſa raiſon reſpire,
Il voit les Saints fêtés chez les Hébreux ;
Que Rome encor n'a point mis dans les Cieux.

Là, Mons Adam, le premier des Monarques,
Le salua d'un air fort gracieux :
C'est moi, l'ami, qui d'un fruit dangereux
Ai fait éclorre & la fièvre & les Parques.
Certain Seigneur qui fait tout avec rien,
Voulant unir le mal avec le bien,
Fit le chiendent, les choux & la lumiere,
Entre ses mains pétrissant la matiere,
Il fit un sot, & ce sot ce fut moi.
Dans un jardin où je vivais à l'aise,
Sans embarras, sans chagrin & sans loi,
Avec un os, un peu de terre glaise,
Beaucoup d'humeur, il fit je ne sais quoi :
Pour décorer le nouvel automate,
Monseigneur prit la douceur de la chatte,
L'esprit du singe, un peu du perroquet,
L'orgueil du paon, & de ces caracteres
Il fit ma femme, ô le divin sujet !
Jamais Tempé qui vanta ses bergeres,
N'a sur ses bords vu de si bel objet.
Pour décorer le monde & mon ménage,
Dieu m'amena ce minois séduisant :
» Vois-tu, dit-il, ce magnifique ouvrage ?
» Quand sur la boue imprimant mon image,
» Je façonnai ton corps lourd & pésant,
» Pas n'ai faisi ce teint blanc, ce corsage,
» Cet air frippon, ce bel œil agaçant ;
» De mon portrait tu n'étais qu'une ébauche,

» Ce joli rien ſorti du côté gauche
» Etait un os qui te chargeait le flanc ;
» Ma main l'ôta pour t'en faire une femme. »
Ce beau diſcours ne plut point à Madame :
Pas n'aimait trop les propos ennuyeux :
La vanité reſpirait dans ſon ame,
Et l'amour propre éclatait dans ſes yeux.
Notre Seigneur, d'un ton triſte & pieux,
Dans un ſermon peignit la gourmandiſe :
» Enfants, dit-il, craignez la friandiſe ;
» Dans ce beau lieu j'ai planté de ma main
» Pruniers, pommiers, excellent ſaint germain,
» Des cas pendus, de la reinette griſe,
» Cuiſſes-madame, au milieu tout exprès
» Un certain fruit (2), ſi vous touchez jamais
» A ce fruit-là, c'eſt fait de votre race ;
» Du bien, du mal la ſcience efficace,
» En éclairant votre poſtérité,
» M'irritera : car je ſuis irrité
» Quand dans ma main un automate pêche,
» Souvenez-vous que c'eſt Dieu qui vous
» prêche ;
» Et quand il parle, il veut être écouté. »

(2) Moyſe inſtruit dans la philoſophie des Egyptiens, a imité dans la Fable de la Pomme, la maniere d'enſeigner de ces peuples, qui ſous des emblêmes ingénieux propoſaient les vérités les plus ſimples.

Tel Brioché, d'une rage ſecrette
Se ſent épris, quand une marionette
Caſſe ſon fil ou briſe ſon reſſort,
Dans ſon courroux, il donnerait la mort.
Or, Virago (3), c'eſt le nom de ma femme,
Etait coquette; à chaque inſtant Madame
Allait, venait du côté du pommier:
Certain Démon, animal familier,
Très-beau diſeur, il parlait comme un Ange,
D'un long ſerpent prit la figure étrange,
Plaça ſa queue entre ſes deux groſſes pommes,
Et la faiſait frétiller joliment.
Que le Démon ſait bien tenter les hommes,
Frapper au but, ſaiſir adroitement
Le côté chauve & le cœur d'une femme!
Dans les enfers pour culbuter une ame,
Que lui faut-il? un deſir ſeulement.
Ce jeu badin amuſait ma compagne;
Les deux gros fruits que la queue accompagne
La raviſſaient & châtouillaient ſon cœur:
Nous étions nuds, ſans honte & ſans pudeur,
Dévergondés, ainſi que la nature,
Rien ne troublait notre innocent bonheur.

(3) Virago, nom de la première femme. Ce ſobriquet donné par le S. Eſprit, ſerait aujourd'hui ridicule, nos belles Dames de Paris ne voudraient point paſſer pour des Virago. Virago ſignifie ſorti de l'homme.

Ma Virago depuis cette aventure,
Me parcourait plus attentivement ;
Sous mon menton elle vit un ſerpent ;
Si-tôt la belle empauma le reptile,
Le careſſa : l'animal fort docile,
D'un naturel vraiment fait à ravir,
Prit dans ſa main un ton, une élégance :
Son maintien grave appellait le plaiſir,
Et provoquait notre concupiſcence.
A quoi, l'ami, cela peut-il ſervir ?
Mais dans ma main ton ſerpent eſt bien drôle ?
Comme il grandit ? S'il avait la parole,
Cela dirait les choſes joliment.
Dis-moi : pourquoi n'en ai-je point autant ?
Entre nous deux partageons comme frere ;
Tiens, la moitié, mon cher, me ſuffira.
Mais rêves-tu.... comment ôter cela ?
Ça ferait mal.... Voilà bien du myſtere ?
S'il nous fait mal, grand benêt, on crira.
Allons, voyons.... Tirant Eve de peine,
Du vrai bonheur je rencontrai la veine.
Le tendre Amour applaudit à ce jeu,
Et le ſecret courrouça le bon Dieu.
Un ſoir il vint, c'était un jour de fête,
D'un ton plaiſant il nous lava la tête,
Nous chanta pouille, & me dit : » Voyez-vous
» Le grand Docteur, il en ſait plus que nous ?
» Il vient d'enter ſon ſavoir ſur Madame,

» Dieu fit la fille & l'homme fit la femme ;
» Etres formés de boue & de crachats,
» Faible limon, dont j'ai fait deux ingrats,
» La bienséance était mon diadême,
» Et la vengeance aujourd'hui ceint mon front:
» Sortez d'ici, ma juſtice ſuprême
» Sur vos enfants vengera cet affront. »
De ſon jardin il nous chaſſa ſur l'heure :
Eve voyant mes yeux mouillés de pleurs,
Me dit: mon cher, oublions nos malheurs,
Va, le jardin ne vaut pas qu'on le pleure :
A mes appas attache ta conſtance,
Ton cœur me reſte eſt-il d'autre bonheur !
Le Paradis, le pommier, Monſeigneur,
Ne valent point notre concupiſcence.

CHANT VII.

Jean s'entretient avec Jacob & Moïse.

JEan vit plus loin un certain Juif fripon,
C'était Jacob ; il a volé ſon frere :
Ami, dit-il, un oncle de ma mere,
Fourbe, menteur, (Laban était ſon nom)
Avait pour bien à pourvoir deux fillettes.
Deſir me vint de faire ces amplettes :
L'une était belle & faite par l'amour ;
Un ſein naiſſant, mais un ſein fait au tour,
Croupe, Dieu fait ! une taille légére,
Deux yeux fendus comme l'on ne fend guére [1]
Çanſaient à l'ame un doux raviſſement :
L'autre, au contraire, eût pu dévotement
Prier le Ciel de l'embellir encore.
Pour obtenir le tendron que j'adore ;
Sept ans entiers je ſervis chez Laban.
Le temps fini, mon parjure beau-pere
Pendant la nuit m'amena doucement
Sa fille aînée, & loin de la lumiere

(1) Si l'expreſſion choque les petits, petits, petits Auteurs délicats de Paris. Ils pourront lire : *comme l'on en voit guére.*

Je la chommai, la nuit tout chat eſt gris.
Je la trouvai belle comme Cythere,
Dans le plaiſir douce comme Laïs.
Le jour parut, je reconnais l'ainée.
O ſort cruel! ô fatal hymenée!
Tout furieux je deſcends chez Laban:
Oncle barbare, aurais-tu le talent
De te jouer de ma crédule flamme!
J'aime Rachel, tu la dois à mon ame,
Je l'attendais, qu'ai-je vu dans mon lit?
Fille du Ciel, ô redoutable nuit!
Pourquoi prêter tes ombres au menſonge?
Dieu des pavots! que n'as-tu dans un ſonge
Enveloppé ſa rivale & mon cœur.
Tout beau Jacaut, calmez votre fureur,
Bon Dieu! faut-il que le chagrin vous ronge?
Comment pour rien vous jettez les hauts cris?
D'un mal plus grand que le Seigneur vous garde?
Vous avez cru manger une poularde
A cuiſſe blanche, elle était aux pieds gris.
Ah! rougiſſez de votre gourmandiſe,
Oſez-vous bien ſortir de votre état?
Comment, chaſſer dans les champs de l'Egliſe (2)

(2) Les Prêtres dans ce temps-là étaient déjà friands, & ces Prêtres étaient ſans doute de la race de Melchiſedech.

Un payſan eſt-il ſi délicat.
Ça voulez-vous ſervir mon écurie
Sept ans encor, & puis ſans tricherie....
Sur mon honneur, dès ce ſoir ou demain
Je conduirai Rachel dans votre couche.
A ce marché l'eau me vint à la bouche,
Je vis la belle unie à mon deſtin.
Fruits précieux d'un double mariage,
Quinze marmots affamaient mon ménage;
Je gagnais peu, je n'avais point de pain?
Au triſte aſpect de ma vaſte miſere
Je vis pleurer mon terrible beau-pere:
Faiſons, dit-il, un accord entre nous,
Pour vos enfans l'humanité m'excite,
Les agneaux blancs qui naîtront dans la ſuite
Dès ce moment, mon neveu, ſont pour vous?
J'étais ſorcier, comme on l'eſt au village,
Du grand Albert j'avais lu les écrits (3);

---

(3) Le Lecteur ne voudra peut-être pas croire que Jacob ait lu le Grand Albert, pour le convaincre voici un raiſonnement vraiment théologique: il eſt aſſuré qu'un Crucifix Néapolitain a parlé à S. Thomas; s'il eſt démontré que le Crucifix ait parlé à ce Docteur, il eſt probable que ce dernier a parlé à Jacob; parce que la diſtance du Crucifix à Saint Thomas eſt plus grande que celle de Saint Thomas à Jacob, & qu'il eſt enfin plus naturel qu'un homme ait eu une converſation avec un autre homme, qu'un Crucifix avec un homme. Thomas, en parlant à Jacob, lui a aſ-

TAYLOR INST.

Je me ſervis de certain bois blanchis ;
Cette couleur frappa l'œil des brebis,
Et d'agneaux blancs je groſſis mon partage.
Que les deſſeins du Seigneur ſont profonds !
Dieu ſe rangea du côté des frippons ;
J'en étais un, je l'étais par ſa grace.
Ce tour malin m'attira la diſgrace
Du vieux Laban, qui jaloux de ſon bien,
De ſa maiſon me chaſſa comme un chien.
Sur les confins de la terre promiſe,
Loin du Tabor, ſous un Ciel nébuleux,
Jean rencontra le célèbre Moïſe,
Qui pour peupler promptement ſon Egliſe,
Dans le déſert fit périr les Hébreux.
Son front connu, couronné de verveine,
Glaçait d'effroi les rives du Jourdain,
Un bâton noir dans ſa main inhumaine
Semblait encor menacer Benjamin.
Ami, dit-il, le jour de ma naiſſance
Sur l'onde errante on riſqua mon berceau,
Le Dieu du Nil, touché de mon enfance,
Vint m'arracher du vaſte ſein de l'eau.
Au bord du fleuve où les jeunes Nayades,

ſurément parlé d'Albert le grand ſon Profeſſeur, & par-là Jacob a pu apprendre les ſortiléges d'Albert. Ce raiſonnement paraîtra un peu bête : que faire ! les Théologiens ne s'expliquent point autrement.

Les blonds Silvains & les Amadryades
D'un roseau verd tendrement s'enchaînaient,
Où le cristal, d'une onde transparente,
Trompait toujours la pudeur innocente
Des sœurs d'Atlas, qui souvent s'y baignaient.
De ce bain pur sortait une Princesse :
Jaloux d'avoir caressé ses appas
Le fleuve encor promene avec tendresse
Les doux attraits qu'il a vu dans ses bras ;
Son onde errante en conserve l'image :
Naïs encor était sur le rivage
A demi-nue : elle voit sur les eaux
Voguer au loin ma légére nacelle ;
Nymphes, que vois-je ? ô Ciel ! s'écria-t-elle,
Un jeune enfant exposé sur les flots !
Fille de Rhée ! ô Lucine fidelle !
Viens l'amener dans les bras de Naïs.
Le Dieu de Chypre attentif à ses cris,
Sur l'onde humide étend déjà son aile,
Les Alcyons s'élancent de leurs nids,
Le souffle doux dont Zéphire caresse
Le sein des fleurs, la robe du printemps,
Me précipite aux pieds de la Princesse,
Le tendre Amour dans ses bras caressans.
La sage Egypte éleva mon enfance,
Avec grand soin les Prêtres révérés,
De l'art des Rois m'apprirent la science
Du grand Apis les mystères sacrés.

L'air de la Cour effraya ma foibleſſe ;
Fier d'être ingrat, je quittai la Princeſſe,
J'allai garder les troupeaux de Jéthro :
Tel autrefois des bras de Calipſo,
Un jeune Roi, conduit par la ſageſſe,
Sauva ſon cœur des piéges de l'Amour.

Au pied d'Horeb au déclin d'un beau jour,
Des Francs-Maçons j'apperçus la lumiere ;
Le Vénérable au milieu d'un buiſſon
Me dit : mon frere, êtes-vous compagnon,
Maître, Apprentif, Ecoſſais, Trinitaire (4) ?
Là, donnez-moi le ſigne du Maçon,
L'attouchement & dites-moi le nom
D'un des piliers ? ... mais cet homme ricane :
Me tromperais-je... êtes-vous un profane ?
Comme il regarde ... il eſt bien curieux.
Eloignez-vous au plutôt de mes yeux ;
Prétendez-vous connaître nos myſteres ?
Point ne ſaurez comment boivent les freres.

Le Vénérable après quelques momens,

(4) Il y a parmi les Francs-Maçons différens degrés de lumiere. Outre les Apprentifs, les Compagnons & les Maîtres ; les Freres éclairés des derniers myſteres diſtinguent les Elus, les Ecoſſais, les Chevaliers de l'Aigle, de l'Epée, la grande Maîtriſe d'Orient, les Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem & les grands Princes Trinitaires. J'ai l'honneur d'être revêtu de toutes ces dignités, je n'en ſuis pas plus riche.

Me

Me dit : l'ami, je ſuis avant le temps ;
Ma main tira du ſein de la matière
Du faible Adam la fragile pouſſière ;
Ma voix puiſſante anima le néant,
Du vieux Cahos je pris le diadême ;
La volonté, la raiſon d'un Tyran,
Dit la Sorbonne, eſt ma regle ſuprême.
Mon nom ſuperbe eſt le Dieu du long nez (5) ;
Le ſort affreux des Juifs infortunés,
Leurs cris perçans ont touché ma clémence ;
Cours à Memphis annoncer ma puiſſance,
Va dire au Roi que j'aime les Hébreux,
Que j'ai fait choix de ce peuple craſſeux,
Ladre, vilain, pour embellir la terre ;
Un jour mon fils, du ſang de ces lépreux,
Arróſera les chardons du Calvaire.
Comment, Seigneur, porterai-je vos loix ?
On n'entend point diſtinctement ma voix ?
Un vieux Rabbin, couſin de ma mere,
A ma naiſſance a fait certaine affaire,
Il me rogna, non pas le bout des doigts ;
Mais autre choſe ; il eût mieux fait, je crois,
De me couper le filet à la langue ;
Point ne ſaurait dire un mot de harangue ?
Sans le flatter comment parler au Roi ?

(5) Titre magnifique que Jehova ou Jupiter prend dans l'Ecriture-Sainte.

Je manquerais, Seigneur, à l'étiquette ;
Les courtisans se railleraient de moi.
Va, ne crains rien, & prends cette baguette ;
Cours à l'Egypte inspirer la frayeur,
De Pharaon va braver la colere ;
Pour le damner j'endurcirai son cœur.
Les Rois se croient les maîtres de la terre.
Dis, la Nature a-t elle fait un Roi ?
Va, les mortels n'ont qu'un maître, c'est moi.
Enfans galeux (6) de la terre promise,
De Pharaon brisez le joug de fer ;
Fuyez l'Egypte & courez sous Moïse
Chercher la mort aux sables du désert.
Son fier bâton fléchira les obstacles,
Jamais Merlin ne fit tant de miracles,
Et Zoroastre, admiré du Persan,
Auprès de lui ne fut qu'un ignorant :
L'art merveilleux de la Pirotechnie (7),
Etonnera vos regards incertains,
Et le veau d'Or, fondu par la Chymie (8),
Ramassera votre argent dans ses mains.

(6) Les Juifs couverts de lépre & de gale furent chassés de l'Egypte. Moïse se mit à leur tête, & alla fonder dans le désert cette République d'Usuriers, de Fesse-Mathieux, de vilains & de fripons.

(7) La Pyrotechnie, ou l'art des feux d'artifices.

(8) Moïse ayant besoin d'argent pour conquérir la Palestine, imagina avec Aaron l'aventure du

En vrai tyran je regnai ſur mes freres ;
Des reins ſacrés, entourés de myſteres,
Affermiſſaient mon empire naiſſant,
Le Dieu d'Iſaac me montra ſon derriere (9) ;
(Car un mortel ne peut voir ſon devant.)
Je fis des loix, ma politique altiere
Du ſceau du Ciel ſcella leur caractere ;
Un grand ſuccès illuſtra ma carriere,
Et je devins fameux dans l'Orient.

Veau d'Or. Il le fit fondre, & jetta les cendres dans la mer, dans un endroit où il ſavait bien de retrouver l'or.

(9) Un homme qui aſſure d'avoir vu le derriere de Dieu, eſt un inſenſé qu'il faut mettre aux petites maiſons ; parce que tous les honnêtes gens croient fermement que Dieu n'a ni côté, ni devant, ni derriere.

CHANT VIII.

Hiſtoire de l'innocent Joſeph.

DE la vertu chacun vante la gloire :
C'eſt un bon mot, il trompe les humains.
Le fier Brutus, le plus grand des Romains,
Ne ſuivit qu'elle, il s'en plaint dans l'hiſtoire.
A la chercher Platon perdit ſon temps ;
Dans mon printemps j'ai cultivé l'ingrate,
Je n'ai compté que de triſtes momens.
Trajan, Titus, le vainqueur de l'Euphrate,
A ſa chimère ont offert leur encens ;
L'affreux Néron, ſous les yeux de Séneque,
Quelques momens adora ſon erreur ;
Des Muſulmans, l'Apôtre ſéducteur,
Le fer en main le prêcha dans la Mecque ;
Pierre dans Rome en a fait ſon bonheur.
Dans ſon roman, l'Auteur de Télémaque,
Veut embellir ce fantôme trompeur ;
La raiſon plaint le fils du Roi d'Itaque ;
Mais d'Eucharis elle adore le cœur.
Un Génevois, pour l'ame d'Héloïſe,
Habilement en a fait un poiſon ;
Un Moine obſcur, feu Saint François d'Aſſiſe,
A pris pour elle un groteſque cordon.

Benoît, Pacôme, Antoine, Hilarion,
Dans le désert ont jeûné pour lui plaire ;
Frere Guſman (1) la mit dans un Roſaire ;
François de Paule dans la ſoupe à l'oignon (2).
Le vieux Simon en fit un Scapulaire,
Bruno lui mit un peſant capuchon.
De la vertu chacun fit une image ;
Mais le bon ſens a ri de leur tableau.
Un jeune Hébreu lui rendit ſon hommage :
La chaſteté, la couronne du ſot,
Fut autrefois ſon triomphe & ſa gloire ;
Vous le verrez, Lecteurs, voici l'hiſtoire ;
Le Dieu des Juifs la dicta mot pour mot.

Jean vit plus loin un dévot perſonnage,
C'était Joſeph, le joli cavalier !
Parmi les ſots, les gens de ſon village,
Il ſavait lire, il paſſait pour ſorcier.
Je fus, dit-il, déteſté de mes freres,
J'avais jadis fait quelques ſonges creux,
Et raconté qu'ils célébraient entr'eux

---

(1) Guſmand, nom de S. Dominique, qui n'était point aſſurément de cette illuſtre maiſon comme le prétendent les Jacobins, voyez ſur cela les Bollandiſtes.

(2) Le Fondateur des Minimes a cru que l'huile dans la ſoupe était la perfection de la perfection ; voilà pourquoi les Minimes mangent de l'huile : Hélas, mon Dieu ! votre perfection ne ſe trouve que dans le cœur du Philoſophe.

Des Loyola certains méchans mysteres ;
Que je dirais, s'ils n'étaient pas honteux ?
Je fus vendu, conduit en esclavage,
Chez un Seigneur de la Cour de Memphis.
Ce courtisan, martyre de l'usage,
Voulait encor sur le sein des Laïs
Cueillir lui seul les roses du bel âge,
Plaire à l'amour avec des cheveux gris.
Son juste-au-corps & sa large brayette,
Portait encor la brillante étiquette
Du temps d'Hérode & de l'arrière-ban.
Sa jeune épouse, incertaine & volage,
Touchait le cœur ; un minois ravissant,
Certains appas, Ciel ! quel galant corsage ! ...
Mais dans ces bras, mon Ami, je fus sage,
Et ce jour-là je fus un innocent.
J'avais un nez, un peu long pour mon âge ;
En plein midi l'ombre de son profil
Me dérobait la moitié du visage.
Ce nez fameux était droit comme un fil (3) ;
Il enflamma le cœur de ma maîtresse,
Elise avait les vertus de la Cour,
Beaucoup d'esprit, encor plus de faiblesse ;

(3) Dom Calmet, le crédule Historien des Vampires, nous dit que les Dames de Memphis avaient des vapeurs à l'aspect du nez de Joseph. Voyez les Ouvrages de ce savant Bénédictin.

Sa voix plaintive appellait la ſageſſe
En ſuccombant aux efforts de l'amour :
Mon cher Joſeph, votre nez m'intéreſſe ;
Il eſt bien fait, ſa taille me plaît fort,
En le voyant je ſens certain tranſport,
Je me connais... Quoi ! moi de la tendreſſe
Pour un manant ?... mais pourtant ſa jeuneſſe...
Si la raiſon.... mais la raiſon a tort,
Sans paſſion comment uſer la vie ?
Près de Junon le chaſte Hymen s'endort,
Le court moment d'une tendre folie
Vaut cent fois mieux que les ans de Neſtor.
Là, dites-moi... perſonne ici n'écoute ;
Ne cachez rien, parlez-moi ſans détour,
Jeune & bien fait, vous avez plu ſans doute
Dans les hameaux, on y connaît l'amour ;
Collette eſt belle, une taille légére,
Un joli ſein que couvre la pudeur,
Et qu'en jouant ſur la verte fougére
On laiſſe en proie aux regards du vainqueur,
Vous captivaient.... peut-être la Bergere
A vos deſirs.... Quoi ! vous ne dites mot ?
Quoi ! ſes appas ? .... Que ce garçon eſt ſot !
N'avez-vous point dérobé certain gage ?
Perdu le vôtre ? .... O non, grace au Seigneur !
C'eſt un tréſor, on le garde au Village,
Et c'eſt l'*Hymen qui cueille cette fleur.*
Mais à la Ville où le caprice engage,

Où le plaisir souvent d'être volage
Forme des nœuds, connaît-on ce bonheur?
Il a raison... mais... comment, il est sage!
Dieux, qu'il est beau! dites-moi, m'aimez-vous?
Madame, ô Ciel! vous avez un époux,
Pouvez-vous donc?.... je connais l'innocence,
Quoi! la pudeur.... excusez mon silence,
Mon front rougit.... vos coupables desseins..
Je voulus fuir, la Princesse indiscrette
Deux fois voulut saisir mon aiguillette.
Je fis un saut, j'échappai de ses mains;
En me sauvant, à cette débauchée,
J'abandonnai ma culotte ébrechée.
Son cœur honteux, dans ces affreux momens,
Pousa dans l'air mille cris éclatans,
Son époux vint: ah! mon chat (4), lui dit-elle,
Tout sot Laquais, d'une chaîne fidelle,
Voulait briser les légitimes nœuds:
L'honneur m'empêche..épris d'horribles feux..
L'honneur toujours éclaira ma famille,
Vous le savez.... car j'étais encor fille:
L'honneur alors.... Ah! le crime est affreux!

(4) Mon chat, expression caressante dont les belles Dames de Paris régalaient leurs époux en 1760. Aujourd'hui le terme à la mode & le plus caressant est *mon Grec*, parce que toutes les têtes sont à la Grecque.

Un

Un vil manant de Méſopotamie...
Je vis encor ; arrachez-moi la vie...
Comment, un gueux vouloir me violer!
Ceſſez vos cris, & de grace, Madame,
Nommez au moins l'honneur ſans vous troubler.
Vous violer... ah! le crime eſt infâme,
Et nos ayeux l'auraient puni jadis ;
Le ſiécle change : aujourd'hui dans Memphis
De violer qui veut prendre la peine,
Eſt-il, Madame, une ſeule inhumaine ?
Lucrece eſt morte, elle était d'un pays...
O temps! ô Ciel! que je ſuis malheureuſe!
Tenez, voyez cette culotte affreuſe...
Quoi! le coquin ſur mon front conjugal
Voulait planter... étiez-vous la coëffeuſe ?
Chere moitié, le trait eſt déloyal ;
Comme un héros, je ſais qu'un manant baiſe ;
Mais ſans culotte ? ah! cet original
Voulait jouir du plaiſir à ſon aiſe,
Le ſavourer en Fermier-Général.
Je prends ſur moi le ſoin de la vengeance ;
Dès ce moment puniſſons l'inſolence.
Holà! mes gens ! qu'on le mene en priſon.
Dans un tombeau creuſé par le caprice
Où triomphait la cruelle Albion,
Chargé de fers, d'honneur & d'injuſtice ;
L'Amiral Byng attendait ſon ſupplice.

Un compagnon partageait sa douleur,
De leur cachot pour dissiper l'horreur,
Ces gens rêvaient : quelquefois le mensonge
Tarit les pleurs qui tombent de nos yeux.
Binck étonné vit la nuit dans un songe
Son chef chargé d'un panier monstrueux ;
Il était plein de ces plaisirs des Dames
Dont le badaud se régale à Paris :
Plaisirs décens qu'on peut donner aux femmes
Sans ombrager les fronts de leurs maris.
Sur le panier Margot la Ravaudeuse,
La Lescombat, Javote l'Ecossaise,
Avidement dévoraient ces biscuits.
Quel rêve affreux ! disais-je à l'Insulaire ;
O jour terrible ! un conseil sanguinaire
Va te traiter comme ses ennemis ;
Un fusilier buté contre ton crâne,
Au mouvement d'une légère canne,
Tire en virant le bout de son canon ;
Le chien s'abat, une pierre étincelle ;
Hélas ! dans l'air à l'instant ta cervelle
Vole en éclat, & d'un durable affront
Couvre en tombant la ténace Albion.
L'autre rêveur, me dit : l'ami Prophète,
Mon songe est beau, je n'ai rien sur la tête,
Bien m'en croisse, en voici la raison :
Point n'ai de femme, & suis encor garçon.
Pour mille gueux qui dans ces camps de guerre

A la Courtille humectent leur misére ;
J'ai magasin de vin gros & nouveau,
J'en vends beaucoup, mon nom est Ramponeau.
Hier dans la nuit, monté sur deux béquilles,
Près d'un grand puits, au fond d'un magasin,
Ainsi que Dieu, j'ai changé l'eau en vin.
Ce rêve est beau, je n'y vois point de filles ;
Pas même un brin, il doit plaire au bon Dieu (5) ;
Ayant trois jours vous quitterez ce lieu,
Près des remparts où la molle indolence
Dans des chars d'or promene l'inconstance ;
Vous romperez les Fauxbourgs & Memphis ;
Or, mon ami, quand chez vous les Marquis,
Les Courtisans, chenilles de Versailles,
Iront trinquer, boire avec la canaille ;
Au nom de Dieu ! mon cher, songez à moi.
Par trois sermens il me jura sa foi :
Un prisonnier se parjure sans peine.
J'avais l'espoir de voir briter ma chaîne

(5) On ne comprend point ici le sens du faiseur d'Almanachs, il faut qu'il ait pensé d'après les Casuistes, pour trouver un rêve beau à cause qu'il n'y a point de filles, & croire qu'un rêve sans filles plaise davantage à l'Etre suprême, qu'un rêve où il y a des filles. Les Lecteurs ne seront point de mon avis, rêver pour rêver, ils préféreront un rêve où il entre des filles, sur-tout dans le dénouement du rêve.

Au ſonge heureux que ferait un bon Roi ;
Pour mon malheur le Roi ne rêvait guére,
Mais ſon Miniſtre avait rêvé ſouvent (6).
Enfin le Roi fit un ſonge effrayant,
Où les Docteurs trouvaient bien du myſtére,
Dont ſe moquaient le malin courtiſan.
Dans un Palais où l'avide Finance,
D'une urne vaſte épanche ſur la France
Abondamment la miſére & les maux,
Le Roi voyait ſept Fermiers Généraux
Qui ſur leurs pieds n'étaient pas encor fermés ;
Gens malotrus, ſans naiſſance & ſans noms,
Maigres, petits, ladres, ſots & frippons,
Tels qu'ils ſont tous en entrant dans les fermes.
Ce fatal ſonge intimida le Roi ;
En s'éveillant il veut ſavoir pourquoi
Ces ſept Fermiers ont mangé la Boiſſiére,
Dupin, Paris & de la Popliniere.
De Ramponeau le Roi parlait ſouvent,
Ainſi qu'il fait de l'ami Pompignant (7).

---

(6) Joſeph n'en veut point ici au ſage Miniſtre qui gouverne actuellement l'Egypte. Il connaît les grands ſoins qu'il ſe donne pour ſoulager les peuples ; encourager l'Agriculture, illuſtrer la Marine, le Commerce & les Arts. Il entend ſans doute un ancien Miniſtre, un vieux Maréchal qui faiſait des rêves.

(7) Auteur Français, qui fait imprimer que le Roi parle toujours de lui.

Il fut par lui que j'expliquais les songes
Plus jôliment que le Mouphti Latin.
Quoi, disait-il, les Dieux du genre humain
Seront toujours entourés de mensonges!
La vérité n'approchera point d'eux?
Ne cherchons qu'elle, & l'Egypte ira mieux.
J'entre à la Cour: un air de complaisance
Me prit au nez, j'eus presque des vapeurs;
Ces lieux sont pleins de vils adorateurs,
Toujours craignant l'orage ou le tonnerre;
Lâches, rampants, fourbes, toujours polis:
Ces vermisseaux ne vont que terre à terre,
Et ne sont grands qu'aux regards des petits.
Je m'énonçai, mais avec éloquence:
Grand Roi, lui dis-je, écrasez le Fermier,
Un Roi chéri n'est jamais sans finance,
On vous adore, amour est l'abondance;
Otez le nom de vingtiéme denier,
Et vous verrez l'Egypte en allégresse
A vos genoux apporter ses trésors.
Vous connaissez ses vœux & sa tendresse,
Vous avez vu l'excès de ses transports.
Voir, dit le Roi, voici le bon système,
J'ai le cœur bon, sensible & généreux (8),

(8) Le Roi d'Egypte était adoré de son Peuple; quel Roi aussi plus attaché à ses sujets! Les soins immenses qu'il se donne pour l'arrangement

J'aime mon peuple, il faut le rendre heureux.
Grands, écoutez ma volonté suprême,
Vîte à Joseph que l'on donne un Crachat,
Qu'il soit ici le second de l'Etat;
Grand, s'il le peut, mais grand sans diadême:
Bravo, Seigneur, dit certain Richelieu,
Monsieur P** a bien un ruban bleu.

---

des Finances, font espérer que l'Egypte pourra enfin se passer de fripons.

CHANT IX.

Histoire de Fanchon ; Jean veut jouir de ses faveurs ; châtiment du Ciel : apparition de l'Ange Gabriel.

PRès de Joseph, au coin d'un verd bocage,
Jean vit Fanchon, un mince corset blanc,
Jupon léger, comme on porte au village,
Embelliſſaient ſon embonpoint charmant ;
De ſes ayeux elle eut pour héritage
Deux yeux frippons, & deux tettons jolis ;
Ces globes ronds tentaient les yeux du ſage,
Et plus ſouvent la main des étourdis.
O ſein brillant ! ô beau ſein de Liſette !
Je vous cachai : c'était ſous une fleur.
Humble jaſmin, timide violette,
De votre ſort j'enviai la douceur,
Vous occupiez la place de mon cœur.
J'étais putain, ma mere maquerelle ;
Notre talent fut connu des Hébreux ;
J'étais gentille, & quand la fille eſt belle,
Le chaland vient, & le couvent (1) va mieux.

(1) Nom honnête qu'on donne à Paris aux maiſons conſacrées à la débauche.

Mais au Marais nous étions ſans pratique,
Cinq ans durant nous y tînmes boutique,
Pas un pigeon n'entrait au colombier:
Que ce Marais eſt un maudit quartier!
Les gens y ſont gauches à toute outrance,
D'un mauvais ton, d'un air, d'une innocence!
Enfin l'ami nous y mourions de faim.
Maman me dit Fanchon: il faut demain
Aller glaner; déjà l'Automne avance;
Vers Vaugirard vous aurez de la chance;
Le vieux Caſſandre eſt un riche terrein,
Bon, généreux & galant pour ſon âge,
Il a des droits, certains droits de *jambage* (2),
Tâchez un peu d'attraper de ſon bien.
J'allai glaner dans les champs de Caſſandre.
Il m'apperçut parmi ſes moiſſonneurs:

(2) Droit comique & fort indécent, connu de nos peres. Un Seigneur mettait dans le lit de la nouvelle mariée une jambe bottée & éperonnée. Ce droit s'appelle encore en Picardie le droit de *jambage*. Il n'y a point d'impertinences que le petit orgueil des hommes n'ait imaginé, pour rendre ces petits animaux à deux pieds plus grands aux yeux de leurs ſemblables, preſque toujours effrayés de leur petiteſſe. On a tiré du gibet la honte & la gloire, c'eſt un grand honneur d'avoir au moins une potence au bout de ſon potager pour avoir le beau privilége d'y accrocher ſon prochain, une fois en paſſant, pour lui apprendre à vivre.

Ma belle enfant, me dit-il d'un air tendre,
Quoi ! vous glanez ? glanez plutôt les cœurs ?
Un Ciel serain, le plus beau payſage,
L'éclat des champs ne vous égalent point,
Aline a-t-elle un ſi joli corſage ;
Non, ſon corſet n'a point cet embonpoint.
Filles de l'ombre, ô douces violettes !
Venez parer Fanchon de vos couleurs,
Ah ! ſi ma main... mais avec des lunettes
Comment pourrai-je arranger tant de fleurs ?
Allez, Monſieur, cela vous plaît à dire ;
Vraiement mon ſein n'eſt point ſans agrémens.
C'eſt trop d'honneurs ; mais, Monſieur veut-il rire ?
J'ai trop d'eſprit, je connais les amans,
Ils ſont trompeurs, l'Amour l'eſt davantage.
Caſſandre était un vieillard fort épais
D'eſprit ſur-tout. A ce brillant langage
Il reconnut que j'étais du Marais (3).
Ma belle enfant, êtes-vous en ménage ?
Ou par hazard cherchez-vous un époux ?
Combien, quinze ans ; eh c'eſt juſtement l'âge
Où d'un mari jeune cœur eſt jaloux ;
Et cependant voulez-vous des noiſettes (4) ?

(3) Le Marais, quartier de Paris où les gens n'ont point d'eſprit, ou bien en ont toujours trop tard.

(4) L'Hiſtorien dit expreſſément, que le Bon-

Dans mon jardin, il en croît de parfaites ;
Venez, entrez, cueillez-en sans façon
Et faites-en bonne provision :
Mais où les mettre ? attendez je m'avise...
Il faut les mettre... où... dans votre jupon :
Mais, Monseigneur, je n'ai point de chemise ;
Et vous verriez... hélas ! que puis-je voir ?
Ma pauvre enfant, je porte des lunettes ;
Et puis après vous partirez le soir :
Vesper accourt & le temps est fort noir,
Qui pourrait voir sous le sac aux noisettes ?
Chez nous je vins apporter le présent.
Voyant mon sac, mon habile Maman,
Me dit : Fanchon, louons la providence ;
Ton air galant, & sur tout mon esprit,
T'alloront bien ; Cassandre est sans prudence ;
Vas dès ce soir, & sans faire de bruit,
Subtilement te glisser dans son lit.
Comme l'on peut dans le monde on s'avance ;
L'un par l'épée, & toi par le fourreau.
Qu'as-tu, ma fille ? une frêle innocence ;
Et deux moulins, l'un à vent, l'autre à l'eau ;

---

homme mit du bled dans sa chemise, à cause que la fille était sans jupon. Il est probable qu'une fille qui tient dans la chemise un demi-boisseau de froment, ne peut guères s'empêcher de montrer le fond du sac. Pour gâter l'anecdote j'ai changé le froment en noisettes, il ne faut pas me faire un crime de cette aberration ; car je n'aime point les crimes.

Un gueux adroit s'attache à l'opulence :
Il a raison ; car la dure indigence,
De l'univers est le premier fléau.
Or dans la nuit j'allai trouver Cassandre,
Dans ce moment que mon cœur était tendre ;
Mon greluchon dormait tranquillement.
Près de son lit j'avançai doucement,
J'ôtai jupon, corset & collerette,
Puis par les pieds j'entrai dans sa couchette.
Mon vieux s'éveille ; il sent je ne sais quoi
De châtouilleux remuer dans sa couche ;
O tendre Amour ! cher enfant est-ce toi ?
Non, c'est Vénus : c'est elle que je touche.
Reine des cœurs ! laisse-moi sur ta bouche
Cueillir encor mille baisers brûlans,
Divin Amour ! que tes feux sont puissans !
Viens-tu donner des sens à ma vieillesse ?
Viens-tu, dis-moi, de l'aveu d'Oïarou (5) ?
Ou de la part du fourbe Manitou (6) ?
Non, Monseigneur, excusez ma tendresse ;
Je viens vers vous de la part de l'Amour ;
Je suis Fanchon, cette jeune glaneuse
Qui dans vos champs a travaillé ce jour ;
Si je pouvais, serais-je assez heureuse...
Ah ! si l'espoir d'un sincere retour....

---

(5) Le Dieu des Negres.
(6) Le Diable blanc des Negrites.

Maman m'a dit qu'un galant héritage
Vous distinguait; que vos droits étaient beaux,
Je viens chercher votre droit de jambage,
J'aime beaucoup les droits Seigneuriaux?
O belle enfant! ô l'orgueil de ta mere!
Que n'étais-tu du temps heureux d'Homere?
Où l'on formait de si sages liens?
Comment, Fanchon, mépriſe les modernes?
Son jeune cœur aime les anciens?
Comment, ma fille, à quinze ans discernes,
Comme Dacier, leur mérite éclatant?
Ah! que ne puis-je en cet heureux moment
Couvrir ton sein des roſes d'Amathonte;
Mais chere enfant, ma vieilleſſe & ma honte;
Je voudrais bien; mais que ſont ces deſirs?
L'hyver n'eſt plus la ſaiſon des plaiſirs.
Heureux Titon! toi ſeul eus l'avantage...
Mais attendez, Monbrin, notre barbier,
Eſt un garçon fameux dans le Village,
Depuis vingt ans il apprend ſon métier,
En nous coupant proprement le viſage;
Il eſt habile & ſavant ſur les droits;
Allons le voir, il me dira, je crois
Bien des ſecrets; il a pour lui l'uſage,
L'expérience eſt la fille de l'âge.
Caſſandre alla conſulter ſon Monbrin.
Fier d'être heureux il vint le lendemain
D'un ſtyle uſé me conter ſa tendreſſe,

Deux fois il veut ; mais que veut la vieillesse ?
Donner des feux, l'hyver est sans chaleur.
A ses efforts je vois fuir la nature.
Je fus deux nuits sur le lit de douleur ;
Du Sacrement l'agréable jointure
Ne s'ouvrait point aux vœux de mon vainqueur.
Dans le combat, Cassandre eut trois foiblesses:
Aux Trépassés, il promet trente Messes,
S'il peut remplir son amoureux dessein.
Le Ciel l'exauce, & le Héros soudain,
Sent que l'espoir ressuscite son ame ;
Son œil éteint, subitement s'enflamme,
Au rouge heureux répandu sur mon sein.
Epoumoné, fatigué comme mille,
Mon-greluchon, dans sa course tranquille,
Recule, avance, & lâche comme un grand,
Reste sans vie en achevant l'ouvrage,
Un Duc & Pair en aurait fait autant.
Car les Seigneurs n'ont pas tout en partage,
Dans la coulisse ils ont raté souvent.
Le Roi Breton, las peut-être d'entendre
Vanter la honte & l'amour de Cassandre,
Sur le gazon s'endormit doucement ;
Jean l'apperçoit, Amour viens à son aide !
Fanchon, hé quoi ?.... mais Fanchon n'est point laide ?
Son cœur est bon, on peut toucher ce cœur.

Viens te livrer, ma fille à la tendresse ;
Et dans mes bras goûter le vrai bonheur.
Laisse ton vieux ; que pourrait sa vieillesse !
Ah ! pour manquer à la loi du Seigneur,
Il faut au moins des talens au pécheur.
J'en suis pourvu : vois-tu mon encolure,
Ce bras nerveux ? la féconde nature
Sur mon ensemble épuisa sa vigueur :
Viens, hâte-toi d'éprouver ma valeur.
Fanchon d'abord faisant la précieuse,
Se rengorgeait.... vraiment y pensez-vous ?
L'honneur, Monsieur... tenez, je suis honteuse,
De la vertu mon cœur est trop jaloux,
Car la vertu n'est qu'une circonstance ?
Quoi ! voudriez-vous... ah ! bon Dieu quand
j'y pense !
Vous, me baiser ? Ecartez cette horreur,
Je ne pourrais... voyez-vous, ma frayeur
Redoublerait, je perdrai connoissance.
A ce discours, Jean sourit dans son cœur,
Il prend Fanchon & doucement la pousse
Contre un buisson, l'embrasse tendrement,
Puis d'une main le barbare la trousse,
De l'autre il cherche.... ô supplice effrayant !
Deux fois Fanchon veut rabattre sa cotte,
Son sein palpite aux apprêts du tourment ;
Dans les déserts d'une vaste culotte,
Jean furte, cherche ; ô prodige étonnant !

Au-lieu d'un peigne(7) il trouve une chandelle.
A ce spectacle une rage cruelle
Se peint soudain dans les yeux de Fanchon.
Jean sans parole à ce terrible affront,
Pousse un soupir, Saint Dunstan se réveille,
Crie au miracle; au pied de la merveille
Il s'agenouille en bénissant le Ciel.
Dans l'air on voit descendre Gabriel,
Aux pieds de Jean l'Ange tombe en extase,
Signe son front, bénit trois fois la grace,
Et du Seigneur admirant les desseins,
Il leve au Ciel ses innocentes mains:
Dieu de Jacob! ô puissance éternelle!
Ton œil sourit aux propos des humains!
Jean veut pêcher, & ta main paternelle
Change à l'instant son priape en chandelle:
Ainsi Barjone a vu dans un festin,
Sous tes regards l'eau se changer en vin;
Le Juif, au son d'une faible trompette,
Vit à ses pieds les murs de Jéricho;
Au mouvement d'une mince baguette,

(7) Il y avait ici une lacune, nous avons cru faire plaisir au Lecteur oblitéré, en la remplissant du mot honnête de *peigne*, parce qu'il est probable que Jean dans ce moment voulait peigner Fanchon, à l'exemple de M. le Duc de ... à qui l'âge ne permettant plus de grands travaux, s'amuse aujourd'hui à peigner le ... des ..... c'est à dire, les filles.

L'onde fit place au gendre de Jéthro.
Ingrat, brûlé des feux de l'adultere,
Infâme époux, impitoyable Jean,
Viens, reconnais le bras du Tout-Puissant,
Cette Chandelle est encor un mystere;
Mais cette nuit le Ciel t'éclairera;
Cours aux autels appaiser sa justice;
Et toi, Dunstan, conduis Jean chez Patrice:
Sur son destin ce vieux Saint l'instruira.
L'Ange aussi-tôt, de sa main immortelle,
Arrache à Jean la divine Chandelle,
Et gravement tenant le lampion,
Comme Denis monté sur un rayon,
Vers l'Eternel subitement s'envole.
Jean retrouvant son peigne (8) & la parole,
Les yeux au Ciel, le cœur en oraison,
Fait au Très-Haut cette ardente priere:
Que ta bonté, que ta grace pleniere,
Dieu trop puissant, m'ont causé de guignon!
Un jupon court, sans ton triste miracle,
A mes desirs n'opposait point d'obstacle;
Dans ses beaux bras, la sensible Fanchon,
D'un bonheur pur couronnait ma tendresse;
Las d'être époux je devenais amant,
Encor un pas, je goûtais la faiblesse
Dont ta puissance honora mon néant.

(8) Il y avoit ici la même lacune, c'est le même remplissage.

CHANT

CHANT X.

S. Dunſtan conduit Jean au Purgatoire de S. Patrice. Leur paſſage à Paris.

DUnſtan & Jean ont paſſé d'Italie ;
La Suiſſe avare étale à leurs regards
Ces beaux jardins, où le Dieu du Génie
Reçoit l'encens des Héros & des Arts.
Brillant rival de Corneille & d'Homere !
Pere du chant ! ô mon Maître, ô Voltaire !
Dunſtan t'a vu, que Dunſtan eſt heureux !
Ah ! ſi la faim, la pénible miſere,
Ne m'enchaînaient dans leurs fers douloureux,
J'irais parer tes autels de guirlandes,
A tes foyers, ornés de mes offrandes,
Je brûlerais un légitime encens ;
Je fléchirais tes Pénates propices ;
Mes vers heureux, écrits ſous tes auſpices,
Seraient ſans doute applaudis des talens.
Des champs d'Arcueil déjà Dunſtan découvre
Les boulevards du ſuperbe Paris ;
Déjà ſes yeux ont vu du haut du Louvre
Un Peuple immenſe aux genoux de Louis.
Français, pour vous que ce jour a de charmes !
Livrez vos cœurs au plus ardent tranſport.

Que le plaisir fasse couler vos larmes ;
Louis revient, il a vaincu la mort.
Sur les genoux de l'éternelle Hygie ;
Metz à l'instant va l'offrir à vos yeux.
Bonheur des Rois, amour de la Patrie,
Remplissez l'air de vos chants glorieux ;
Venez chanter le succès de la France :
La Paix, les Arts, la Gloire & l'Abondance
Vont triompher dans l'Empire des Lis ;
Je vois tomber l'autel de la Finance,
Epars au loin sous ses vastes débris,
J'entends crier la Boissiere & Pâris (1),
D'un regard froid le Saint long-temps admire
Ces foux charmans, ce variable Empire,
Où tous les goûts ont fixé leur séjour,
Où le caprice & la raison volage,
Des mêmes fleurs couronnent tour-à-tour
Le sein d'Eglé, les chansons de l'Amour,
Et quelquefois le front serein du sage.
Sur ces remparts où la frivolité,
Le Dieu du jour & la fatuité
Viennent chanter aux pieds du Persiflage,
Dunstan a vu des tableaux merveilleux,
Où de Téniers le pinceau curieux

(1) Je ne cite que ces deux Fermiers pour épargner au Public l'ennuyeuse liste d'une bande de fripons qu'il déteste depuis long-temps.

A peine exprès, en vieille enluminure,
Chaumeix, Hayer, l'indocile Beaumont;
Comme un cheval tiré d'après nature
Au gros charbon, l'animal Jean Fréron,
L'Ange des sots, la honte du beau style;
A ses côtés Palissot l'imbécille,
Peint à la grecque, est hué des passans;
Environné de lauriers éclatans,
On voit Rosbac au pied d'une éminence:
Quatre Tambours, remplis d'expérience,
Donnent de loin le signal du combat;
Mars en chenille, orné d'un chapeau plat,
Conduit au feu des portraits à la mode,
Des vieux Pantins, des Perruquiers Français;
Arnaud (2) plus loin célébre dans une Ode,
De ces Héros les étonnans succès:
En clair obscur un moderne Ergumene
Foulait aux pieds les palmes de Boileau,
D'Aristophane & les Vers de Rousseau (3).
Petit Auteur du mince Aristomene,
Qui de neuf sœurs prêchez les nourrissons,
Quittez ces soins, ne perdez pas vos veilles,

(2) Le Poëte Lyrique du cul de Manon. Il fait embouchier la trompette déshonnête du temple de la sottise.

(3) Marmontel s'est avisé de dire dans sa Poëtique tout le mal possible d'Aristophane, de Virgile, de Boileau & du Poëte Rousseau.

De leur travail inſtruit-on les Abeilles?
Eſt-ce aux Génies à ſuivre des leçons?
Galant conteur d'Hortenſe & de Timante,
Chantez Lubin, peignez-nous ſon amante,
Pour honorer votre Conte enchanteur
Demain, Baſtienne avec ſon Confeſſeur,
D'un ſot enfant de l'Opéra-Comique
Enrichirait le Fauxbourg Saint-Laurent (4).

---

(4) *Madame Favart & l'Abbé de Voiſenon ont mis en Opéra quelques Contes de Marmontel. Voici la Chanſon qu'on fit courir à Paris à l'occaſion d'Annette & Lubin.*

CHANSON,

ſur l'air : Il était une fille, Romance *Villageoiſe tirée du même Opera.*

Il était une femme
Qui pour ſe faire honneur,
Se joignit à ſon Confeſſeur;
Faiſons, dit-elle enſemble
Un ouvrage d'eſprit,
Et l'Abbé le lui fit.

Il cherche en ſon génie
De quoi la contenter,
Il l'avait court pour inventer;
Prenant un joli Conte
Que Marmontel ourdit,
Deſſus il s'étendit.

Peint à la craie, un gros crâne à l'antique
Fixait sur lui les regards du passant,
C'était Trublet, qui, l'œil sur sa lorgnette,
Ne pesant rien, *compilait* maint écrit.
Tout vis-à-vis, Dubelloy sans esprit,
Du vieux Froissard rimaillait la gazette,
Tout Paris court à ses douteux succès :
Pour faire honneur à son drame imbécille,
Des Magistrats sur les murs de leur Ville,
Entre Saint-Pierre (5) & feu Jean de Calais,

On a dit qu'un troisieme
Au travail concourut,
C'est Favart qui les secourut ;
Aux œuvres de sa femme,
C'est bien le droit du jeu
Que l'époux entre un peu.
Esprit, naturel, graces,
Tendre simplicité,
Tout cela fut du Conte ôté :
On mit des gaudrioles,
De l'esprit à foison
Tant qu'il fut assez long.
A juger dans les regles,
La piéce ne vaut rien,
Et cependant elle prend bien :
Lubin est sûr de plaire,
On dit qu'Annette aussi
En tire bon parti.

(5) Les Magistrats de Calais ont accordé à M. Dubelloy tous les honneurs que les garçons Bon-

Ont du rimeur accroché l'effigie.
O Dubelloy ! ton aride génie,
Tes lauriers secs, sont dûs à la Clairon :
Des vieux foyers, cette antique Bergere,
Depuis cinq ans, t'a fait son greluchon ;
Pour lui marquer ton amitié sincere,
Deux fois le jour tu panses son ulcere (6),
Pour un rimeur, ô l'honnête garçon !
Dans un tableau que soutient la folie,
Mais que Moliere orna de mille fleurs,
L'Auteur plaisant de la Métromanie (7),
D'un air malin, montrait aux spectateurs
Les immortels nés de l'Académie (8).

---

chers rendent au carnaval au bœuf gras. On a enjolivé la mignature du Dramatique des romarins, de perce-pierres & de coquillages. Les applaudissemens que Paris a donné au siége de Calais prouvent le mauvais goût du siècle, & la décadence du bon.

(6) Un Dieu, non pas celui du goût, a affligé la Clairon d'un ulcère que l'honnête Dubelloy panse deux fois le jour. Cet accident menace la France de la perte de cette Histrione. Un Peuple qui devient tout comique, & qui a perdu l'instinct qu'il avait autrefois pour l'Etat, doit naturellement trembler en voyant un ulcère dévorer en détail, celle qui fait depuis si long-temps ses plaisirs.

(7) La métromanie, le Chef-d'œuvre du Théâtre depuis Moliere. Cette Pièce excellente n'a pas eu l'éclat de la rapsodie du Siége de Calais.

(8) Marmontel, Saurin, Trublet : Hélas ! si la Fontaine, Boileau, la Bruyere voyaient ces gens-là sur leurs siéges, quelle idée auraient-ils de notre goût.

Peintre des fleurs, Poëte du printemps,
Heureux Redouté, j'appercois votre image :
L'art vous a peint au fond d'un paysage,
Où l'horizon, fermé de vers luisans,
De son éclat embellit vos ouvrages.
Le Saint honteux d'avoir perdu son temps,
A contempler tant de sots personnages,
Quitte Paris, & traverse Noyon,
Amiens, Boulogne, arrive en Albion.
Au vaste fond d'une froide caverne,
Digne réduit des enfans de l'Averne,
Un Dieu Romain a fixé son séjour.
Ce trou fameux est couvert de montagnes,
Jamais les fleurs ne croissent alentour,
Ces sables noirs, ces arides campagnes
N'ont jamais vu l'éclat du Dieu du jour.
Sur l'Océan est ce endroit horrible :
L'étroite entrée est presqu'inaccessible :
Onc on ne voit sur ces rochers déserts
Que les débris dispersés des naufrages,
Ou les mortels, que le flux des orages
Ont apportés du vaste sein des mers.
Ce lieu caché, si l'on en croit l'histoire,
Par les Anglais fut nommé Purgatoire (9).
Depuis mille ans, Patrice le Breton,

(9) La Note, ou l'Histoire de ce Purgatoire, est à la fin du Chant.

Du sot bigot ; y reçoit l'oraison ;
Pour le choyer, on allume à sa gloire
Gomme, résine & parfum très-puant,
Dont Rome enfume encor le Tout-Puissant (10).
Dunstan conduit Jean aux pieds du vieux Prêtre,
Le Saint voyant un plat Artésien,
D'un air bénin lui demanda : mon Maître,
N'êtes-vous pas Académicien ?
Car dans Arras la Bibliographie
Fonda, dit-on, nombreuse Académie,
Tripot habile, estaminet savant,
Qui chaque mois diserte éloquemment
Sur la hauteur qu'avait dans l'origine,
Chez les Flamands la premiere chopine.
Hélas ! dit Jean, saluant le Patron,
Je suis, grand Saint, un pauvre compagnon,
Comme Bonel (11) je n'ai point de génie,

(10) Nos encensemens sont bien ridicules, ils incommodent nos femmes. gâtent nos habits. Il faut que nous soyons furieusement bêtes pour nous imaginer que Dieu chérisse la fumée, & bonnement le croyons-nous fait pour partager le gâteau avec un Seigneur de Paroisse & des pagodes de Marguillers ? Pourquoi cette idolâtrie n'a-t-elle pas encore effrayé les dévots, si acharnés contre la raison & les Philosophes.

(11) Bonel. Moine non lettré. Ce Frere Jardinier a composé, sans savoir lire ni écrire, un Livre sur les choux & les raves de son pays, avec un Tout

Tout mon bon ſens eſt dans un violon ;
J'en racle fort, c'eſt ma profeſſion,
Et fais ſouvent danſer l'Académie.
Bien te remets, répond le Saint Breton ;
Ta haine injuſte a fait pleurer Marie,
Pour ſe venger l'Eternel, dans Arras,
Avant trois jours va déployer ſon bras ;
Des feux ardens brûleront les coupables ;
J'entends déjà ſes carreaux redoutables,
Le bruit tranchant de la faulx du trépas.
Quand ſur la nuit l'amante de Céphale
Fera rouler ſon char d'or & d'opale,
Que ſa main blanche ouvrira dans le Ciel
Au Dieu du jour la porte orientale,
Sur les genoux de l'Ange Gabriel,
Le front couvert d'une grace immortelle,
Tes yeux verront la fille Joachim :
Un beau crachat (12) éclate ſur ſon ſein,
Un ſceptre d'or orne ſa main pucelle,
Et ſous ſes pieds une chaîne éternelle
Tient dans ſes fers le Démon & Calvin.
Tu la verras deſcendre avec la gloire,

ſupplément conſidérable ſur les bettes-raves, & les autres eſpeces de bêtes, dédié à l'Académie. Cette merveille lui a mérité une place dans l'Eſtaminet littéraire d'Arras.

(12) Crachat, nom qu'on donne en France au S. Eſprit.

Sur ton chevet écarter la nuit noire ;
Ton ciel de lit, couvert de Chérubins,
Retentira de cantiques divins.
O l'heureux Jean ! notre Médiatrice
De ton courroux calmera la fureur ;
La douce paix de ſa bouche propice
Par un baiſer coulera dans ton cœur.
Va, ſois heureux autant que le Ciel même ;
Jouis, mon fils, de la gaieté ſuprême,
Que l'Eternel accorde à ſes élus ;
Va mériter ſes palmes immortelles,
En Paradis, ſes faveurs éternelles,
Couronneront tes modeſtes vertus.
Diſant ces mots, le Saint à barbe griſe,
De ſon étole entoure la Terreur,
Et par trois fois ſaintement l'exorciſe
En conjurant le Diable & le Sauveur :
Tel dans Arras le jour que Bonneguiſe (13)
Chomme la manne, un Prêtre évangéliſte,
Des Pélerins les flots tumultueux
Qu'un vieil uſage attire dans ces lieux,
Et qui ſoudain, pour conſerver la grace,
Au cabaret vont boire à pleine taſſe.

---

(13) L'Evêque regnant.

Le Purgatoire de S. Patrice eſt une ancienne bêtiſe qui a fait beaucoup d'éclat, dans le temps que nos peres étaient des ſtupides. L'exiſtence de ce

trou fameux a été prouvée par une nuée d'Auteurs & de Saints ; ce qui prouve que les Ecrivains Sacrés ne sont pas si croyables que M. Joly de Fleury veut le persuader dans ses Discours au Parlement.

Voici les respectables & croyables témoins qui ont garanti cette fable. Le *Cardinal de Vitry* en parle dans son Histoire d'Orient. *Matthieu Paris* dans celle d'Angleterre pag. 4, chap. 10. S. Antoine dans sa Somme, assure que Dieu montra ce Purgatoire à S. Patrice. Denis le Chartreux, chap. 4. *de Novissimis*. Henri de Salteries *Salterienfis*, Auteurs du onziéme siécle, rapportent que J. C. fit voir la caverne du Purgatoire à S. Patrice. Giraud de Cambrai *dans sa Typographie de l'Hibernie*; Cæsarius, & enfin Mauriques *dans ses Annales* inutiles *de Citeaux*, tome 4. liv. 7 pag 104 cite tous les Auteurs qui ont parlé de cette fable. Le R. P. François Bouillon, Cordelier, nous a donné en 1659 une histoire du Purgatoire de S Patrice, approuvée de la Sorbonne, assez niaise pour accorder des priviléges à des sottises ; ce qui démontre, que depuis la naissance de cette Ecole, jusqu'au siécle de l'Abbé de Prades, nos sages Maîtres ont toujours été des sots.

Voici le précis historique du Trou de S. Patrice. Ennius agité du souvenir de ses crimes, ne pouvait goûter aucun repos, il fit plusieurs pélérinages, visita les saints lieux, implora les secours de tous les Saints ; les Bienheureux à qui il s'adressa, étant tous de bois, de marbre, d'argent ou de bronze, étaient froids & naturellement durs ; ils ne purent soulager Ennius. Le Docteur désespéré allait assez prudemment sans mot dire à personne, se jetter dans la riviere, lorsqu'il entendit une voix céleste qui lui dit : *Descends dans le Purgatoire de S. Patrice, tu obtiendras la rémission de tes péchés & la délivrance des peines qu'ils méritent.*

Ennius part pour le Purgatoire, & après des aspersions, des confessions, des communions pré-

paratoires, il entre dans la Caverne, où il voit des prodiges étonnans, où il entend des tonnerres effroyables. Au milieu de ce lieu horrible était assis le Souverain Juge des vivans & des morts. Il vit amener à ses pieds un gros Bénédictin, porté par quatre Diables, qui suaient & succombaient sous ce pesant fardeau. Le Juge condamna ce Moine aux Enfers pour avoir empêché les fidéles de faire d'inutiles charités aux Capucins indignes. Un Chanoine pour avoir couché avec sa servante, fut condamné à porter toute sa vie l'habit crasseux de S. François. Un autre est délivré des flammes éternelles, pour avoir donné de la paille aux Capucins, & le Juge ordonne que la paille soit délivrée aux Diables pour servir à les brûler dans l'Enfer. Ennius sortit de cette caverne nettoyé de tous ses crimes.

De pareilles fables que la Religion a crues & a prêchées, sont bien capables d'ouvrir les yeux du sage. Le Ciel ne nous a donné que la raison, ne suivons qu'elle; que peut-on nous donner de mieux que la raison? Je le demande à M. Joly de Fleury, & à Maître le Daim, du côté du Greffe, comme dit le grand-pere de Guillaume Vadé.

CHANT XI.

Dunſtan & Jean retournent à Arras. Un orage les ſurprend au-deſſus de l'Abbaye d'Avennes : accident qui arrive à Jean ; ſuites de ce malheur.

HEur & malheur accompagnent toujours
Nos triſtes pas : au ſein des deux amours
Un jour, hélas ! j'éprouvai leurs diſgraces.
Toi que j'aimais, toi que ſuivaient les Graces,
Et que Vénus orna de ſes appas ;
Te ſouvient-il, Liſe, quand tes beaux bras
M'enveloppaient dans ces rians bocages,
Zéphir jaloux de nos tendres plaiſirs,
D'un doux murmure agitait les feuillages ;
Ton ſein naiſſant, ouvert à mes deſirs,
Abandonnait, à mes lévres brûlantes,
Ces lis charmans, qui raviſſaient mes yeux.
Moment chéri ! tranſports voluptueux !
Où ſuis-je ? ô Ciel ! à mes mains pétulantes,
Perfide Amour, que tu livres d'attraits !
Jeune Zéphir ſuſpendez vos regrets,
N'enviez plus le ſort qui me couronne.
Dans mon bonheur Liſette m'empoiſonne ;
Un doux venin coule avec ſes faveurs :

Témoin ſecret de mes vives douleurs,
O grand Saint Côme ! à qui le Ciel propice
Donna le ſoin de ſoulager nos maux,
Du vieux ſerpent corrigez la malice,
A mes douleurs accordez du repos,
Ou de Colomb retirez le calice.
Si dans nos champs vous aviez des autels,
Le cœur rempli de vos biens immortels,
J'irais placer auprès de votre image,
Et le tableau de mon triſte naufrage,
Et le récit de mes cuiſans regrets ;
Je le peindrais de ces traits pleins de flamme,
Tel que le ſent & peut le peindre une ame,
Reconnaiſſante à vos rares bienfaits (1).
Ami Lecteur, ſi vous êtes plus ſage,
Contre un roſier ne vous frottez jamais :
Bien je comptais trouver un pucelage ;
L'épine tient à l'arbre de l'amour,
Bien l'ai ſenti dans ce funeſte jour.
Heur & malheur ſont pour notre nature,
Jean l'éprouva, voici ſon aventure.
Le fier Dunſtan, monté ſur ſon cochon,
Du Purgatoire a quitté l'horizon :
Le nez toujours ſerré dans la pincette,

(1) Nous ſommes intimement perſuadés que ce préambule eſt une fiction pour nous, & une vérité pour M. le Duc D... Voyez le Colporteur.

Jean triſtement voltige à ſon côté ;
Déjà de loin il a vu la retraite,
Où Pecquini, Cythere & la beauté,
Vont dès l'aurore, en corſet de bergere,
Chanter en chœur les leçons du bréviaire,
Et ſur le ſoir les hymnes de l'Amour (2).
Du vieux Douai Jean découvre la tour ;
Il t'apperçoit, ſévére Radamanthe,
Ton diadême eſt un réchaud ſans fond,
Ton ſceptre affreux la fourche de Pluton.
A ton aſpect Apollon s'épouvante,
J'entends frémir les bords de l'Hélicon.
Fais triompher la fourbe & l'injuſtice,
Ramenes-nous le ſiécle de Sylla.
Pourquoi ton ſein injuſtement propice
Veut-il nourrir l'hydre de Loyola ?
Ton fier mortier ſur ſa tête effroyable,
Ton glaive ardent dans ſa griffe coupable,
A tes côtés épouvantent les Rois.
Couronnes-tu les forfaits de ces traîtres ?
Ne crains tu rien pour les jours de tes Maîtres?
Entre leurs mains ta balance eſt ſans poids ;
Né chez Damiens (3) ton cœur ſans bienfaiſance

(2) L'Abbaye de Flines, où il y a de très-jolies Vierges.

(3) Ce M. eſt de la Thuyloie. J'ai de grandes raiſons de me plaindre de ce tyran, ſa colere m'a ſacrifié à la haine des Jéſuites.

Oublierait il les dangers de Louis ?
Dans quel malheur veux-tu plonger la France ?
Rappelle-toi leur perfide vengeance :
Ils ont frappé le dernier des Henris.
Vierge inconnue à la chaſte innocence,
Reine des ſots, étroite bienſéance,
De tes couleurs vient tremper mon pinceau,
Il faut des fleurs pour cacher ce tableau ;
Sa nudité bleſſerait le coupable.
Jean & le Saint allaient au gré du vent,
Quand vers Arras, un orage effroyable
Les aſſaillit au-deſſus d'un Couvent.
En vain Dunſtan conjure la tempête,
Parle à la foudre & commande aux éclairs,
Le froid Nord-Eſt qui gronde ſur ſa tête
Sifflant au loin lui répond dans les airs.
Le pauvre Jean, balancé par la foudre,
Croit que ſur lui le Ciel va ſe diſſoudre,
Veut ſe tirer des mains de Saint Dunſtan.
En s'agitant de la pince il s'échappe ;
Subtilement le ſaint Roi le rattrape
Par ſon engin ; la pince au même inſtant
Tout raſibus lui coupe l'inſtrument ;
Dunſtan ſurpris redoublant de vîteſſe,
Court après Jean, le ſaiſit par la feſſe,
Et gravement l'emporte dans Arras.
Muſe, dis-nous, comment le piteux cas,
Du pauvre Jean, venant du Ciel en terre,

Alla gaudir dans un ſaint Monaſtere
Mainte Nonette ; & comment Sœur Suſon
Sentit bientôt mouvoir ſous ſon jupon,
Ce fier objet cher à la créature.
Près d'un ruiſſeau, couronné de verdure,
Que chaque Nonne a groſſi de ſes pleurs,
Où l'onde triſte en s'éloignant murmure
De voir ſes bords en proie à cent douleurs ;
La jeune Sœur, d'une main innocente,
Légérement careſſait ſon beau ſein ;
Dans ce moment, ſur ſa gorge naiſſante,
De la Terreur tombe le triſte engin.
Sur ce ſein blanc Priape s'électriſe,
Et du corſet gliſſant ſous la chemiſe,
Il va ſe perdre, on ne ſait pas bien où :
C'était je crois.... ce n'était pas au cou.
Du doux plaiſir la flamme enchantereſſe
Coule à grands flots dans le ſein de la Sœur.
Divin Jéſus ! Seigneur que ta tendreſſe
Eſt généreuſe aux beſoins du pécheur !
De quel bienfait combles-tu ton image.... !
O Ciel ! Amour ! plaiſir où mon cœur nage !
J'expire ! où ſuis-je ? à ces cris trente Sœurs
Viennent en pleurs au ſecours de la Nonne ;
D'un ton dolent Sœur Tecle la queſtionne :
Dans quel endroit ſentez-vous des douleurs ?
Votre rofier va-t-il porter des fleurs ?
Ou ſortez-vous des jours caniculaires ?

Car, jarni Dieu ! je vous tordrai la gueule...?
Dame ! voyez cette affreuſe bégueule,
Qui devant nous oſe dire, je veux....
Donnez-lui donc : elle a place pour deux.
Petit Jéſus ! n'en avez-vous point mille....
Te ſouviens-t-il des remparts de la Ville,
Quand Bourbonnais était en garniſon? ....
Ce mot lâché, crac, la mere Fanchon,
D'un fier ſoufflet vous cole la Manon.
Poiſſardes ſont femmes qui ſe défendent;
Les coups de poing ſe donnent & ſe rendent;
Fichus, jupons, de vos triſtes débris,
Caques, pavés, bancs, ſiéges ſont remplis :
Les airs au loin de leurs cris retentiſſent;
Vingt poliſſons à leurs coups applaudiſſent;
Dans le marché tout paraît confondu;
Concluſion, le lapin eſt perdu.

CHANT XII.

Une maladie épidémique attaque l'Artois. La Vierge, une Chandelle à la main va trouver la Terreur. Réconciliation de Jean & de Jérôme.

LE bien, le mal composent l'Univers ;
Ils sont par-tout, & même dans mes vers ;
C'est un bonheur pour le mortel né libre,
D'être bercé par leurs juste équilibre.
A ce défaut, l'un d'eux séparément,
Pourrait guider les pas certains du sage ;
De cette preuve un Cordier est l'image.
Filant son lin, marchant en reculant,
Que Dieu l'avance ou Satan le recule,
Il fait toujours sa corde également.
Mais quoi, tandis que ma main ridicule
Veut nuancer de bizarres couleurs,
Du bien, du mal l'étonnant assemblage,
Sur quel pays vois-je fondre l'orage ?
L'Artois succombe à ses tristes malheurs ;
Ma Muse tremble, & sa frayeur augmente ;
La pâle Mort s'élance du tombeau,
Je vois voler sa faulx étincelante ;
Le signe ardent d'une fièvre crûlante

En traits de feu s'imprime sur la peau.
Gazet (1) nous dit dans sa grossiere histoire ;
Que l'Eternel, pour affermir sa gloire,
Marquait ainsi d'un feu vif & brûlant,
L'endroit du corps qui servait au coupable
A transgresser sa loi triste & durable.
Eglé voyait noircir sur son sein blanc
La fraîche rose, où la main d'un Amant
Avait surpris des faveurs ravissantes.
Ce teint brûlant, sur la peau des servantes,
Vers le nombril était plus transparent.
Le Loyola portait sur son derriere
Le noir cachet de ses coupables feux.
Là, maint Curé, près de sa Chambriere,
La festoyant, voyait l'endroit verreux
Où le Seigneur imprimait sa colere.
Un Moine ardé de ces feux au pendant
Du plus enflé, dans ce double accident
Criait au Ciel : guérissez la brûlure,
Mais pour Manon conservez mon enflure.
Reine des Cieux ! fille auguste des Rois !
D'un triste peuple entends la faible voix ;
Un poison lent dans ses v[illegible]es se glisse,
L'aveugle Mort s'apprête [illegible]crifice,
Je vois son glaive étendu sur Arras :

(1) Mauvais Auteur d'une Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas.

Du ſein de Dieu deſcends, Vierge immortelle!
Viens arracher la faulx de la cruelle :
Sion t'a vu triompher du trépas.
Toi, qu'enfanta le néant redoutable,
Et que chaque être a nourri dans ſon ſein;
Jalouſe Mort, dont le fer implacable
Eſt ici bas le ſceptre du Deſtin,
Fuis loin de nous; par ſes regards propices
A nos malheurs, Marie offre un ſecours;
Nous allons voir, ſous ſes heureux auſpices,
De nos beaux jours recommencer le cours.
Anges du Ciel! enfans de la lumiere!
De vos lauriers parez le Firmament,
Des Cieux Marie a franchi la barriere;
J'entends rouler ſon char de diamant.
L'Aſtre du jour reſplendit au tour d'elle;
Une Chandelle en ſa main éternelle
Va diſſiper les ombres de la mort.
Tranquille Artois, bénis ton heureux ſort.
Du ſein doré d'une brillante nue,
Chez la Terreur, Marie eſt deſcendue :
Monſtre, dit-elle, à qui mon faible cœur
A prodigué ſa douce bienfaiſance,
Je viens encor, quel excès de clémence!
A tes regards préſenter le bonheur.
Jadis mon Fils te fit à ſon image,
Ingrat, noirci de ſes bienfaits nombreux!
Ta haine indigne a terni ſon ouvrage,

Et ta vengeance a fait rougir les Cieux.
Sors de ton lit, va trouver Nulsifrote :
Dans son cœur froid va rallumer la paix ;
Et rougissant tous deux de votre faute,
Venez encor mériter mes bienfaits.
Vois-tu, mon fils, cette sainte Chandelle
Qui va sauver les tristes jours d'Arras ;
Au pur éclat de sa flamme immortelle
Tu verras fuir la fiévre & le trépas.
Le jour sacré qu'on célébre la Manne (2),
Dans cette Eglise où Judas le profane (3),
Est noblement pendu parmi les Saints,
Fais remplir d'eau vingt ou trente bassins ;
Puis doucement dégoutie dans icelle
Un peu de suif de la sainte Chandelle ;
Ceux qui boiront de cette eau saintement,
Des feux ardens guériront au moment.
Or, dès demain, quand la naissante Aurore
De ses couleurs peindra les champs de l'air,
Va-t-en trouver mon Serviteur Lambert,
C'est un Prélat que ma tendresse honore ;

(2) On adore dans l'Eglise d'Arras la sainte Manne.

(3) A la porte de la Cathédrale de la même Ville, on voit les figures des douze Apôtres. Celle de Judas accrochée à un arbre, est en rang d'oignons avec les autres. Les Artésiens fort reconnaissans, ont dressé ce monument à Judas Iscariotes, pour conserver la mémoire de ce pauvre défunt.

Tu lui diras.... mais à propos mon cher,
Es-tu pourvu d'un peu d'intelligence?
Et ton gros crâne a-t-il du jugement?
Là, saurais-tu tourner un compliment?
Non, sur mon Dieu, je n'ai point d'éloquence;
De compliment voir je ne sais un mot;
Un brin je peux défiler mon chapeau,
Très-gauchement faire la révérence;
Mais quand par fois l'on boit à ma santé,
Tout aussi-tôt je trinque avec les autres:
Vierge, excusez mon incapacité,
Appris je n'ai qu'un peu mes patenôtres;
Encor en ai-je oublié la moitié.
Ton air épais aisément le fait croire,
Le compliment n'est point Artésien;
Dans ton pays on ne fait rien de bien;
Hors s'enyvrer, tu connais cette gloire.
Sans compliment, à Lambert tu diras
Que samedi dans l'Eglise d'Arras,
Au chant du coq habillée à la Grecque,
Le front couvert d'un verdoyant arequ,
Je paraîtrai sur le haut de l'Autel,
Tenant en main ce brandon immortel.
Cours à Lambett, annoncer ce mystere.
Dans un nuage, où grondait le tonnerre,
Marie au Ciel à l'instant s'envola.
Jean effrayé soudain se réveilla,
Et sur le champ va trouver son Compere.

En le voyant, Nulsifrote enchanté,
Saute à son cou, dans ses bras s'entrelace;
Vingt fois le serre, & trente fois l'embrasse:
A ces transports la Terreur agité,
Au fond du cœur sent expirer sa haine:
Viens, cher ami, de notre antique chaine
Serrons les nœuds, & que l'humanité....
Mais par sans-dié, laissons-là la morale....
Au Cabaret réparons le scandale
Que nos débats ont causé au prochain,
Lavons nos cœurs, ranimons dans le vin...
Mais à propos, connaîtrais-tu la Vierge?
Eh bien! l'ami, je l'ai vu cette nuit;
Dans sa main blanche elle avait un gros cierge,
A son aspect mon cœur fut interdit.
Dame, vois-tu? j'avais sur la conscience
Bien du mauvais, & ces sortes de gens
Voudraient toujours qu'on eût son innocence,
Qu'on ne bût point. Il faut tuer le temps,
Il est si long; ami, passons-le à boire.
Laissons la Vierge, & cela vaudra mieux,
Au cabaret je conterai l'histoire;
Sais-tu, Jérôme, où l'on vend du vin vieux?
Chez la Fricau; non, allons chez Claudine.
Tous deux s'en vont au Cabaret voisin:
Holà! quelqu'un, qu'on apporte chopine!
Buvons, ami, buvons jusqu'à demain:
A toi, mon Jean; grand merci, mon Compère;

Hé, mon garçon! apporte un plus grand verre;
Dis, nous prends-tu, bourge, pour des moineaux?
J'avalerions la cave & les tonneaux,
Le Cabaret, le vin juſqu'à la lie.
Le cœur joyeux, nos deux héros en train,
Sans le mâcher vous avalaient le vin,
Et de leurs pots, d'où naiſſait leur génie,
Sortait par fois mainte groſſe faillie,
Que dans Arras l'on prend pour des bons mots.
Jean déjà ſaoul, faiſait mille propos:
Le Ciel plaiſante, il nous la baille belle!
Que veut Marie & ſa longue Chandelle?
Quoi! pour la fiévre elle ordonne de l'eau;
Pour nous, Compere, allons droit au tonneau,
Chaſſons le mal à grands coups de bouteille;
Car ſans le vin, le corps eſt en langueur:
Point d'eau, ſanbleu! c'eſt le jus de la treille
Qui ſeul pourra le remettre en vigueur.
Oh! la maiſon.... à crier je m'ennuie:
Vîte, du vin ici comme la pluie;
Le temps qui court ſur le char des ſaiſons
Le mûrira, tandis que nous boirons....
La joie au cœur! Jean, conte-nous l'hiſtoire.
Te ſouviens-tu, quand le voiſin Grégoire
Eut ſon affaire, & que par amitié,
Notre Paſteur perfora ſa moitié?
Le pauvre époux avait bien la berlue,

Oh ! le Curé savait bien s'aviser....
Dame Margaut est femelle entendue ;
Morbieu ! sur elle on peut se reposer :
Teint à ravir, croupe grasse & dodue !
Depuis long-temps leurs cœurs étaient unis ;
Margaut souvent lui faisait des caresses ;
C'est le plaisir qui choisit nos maîtresses,
Et c'est le cœur qui nous fait des amis.
Narguons, morbleu ! ceux que l'on fait à table,
Les vrais amis ne sont que dans la fable.
Buvons à nous, tope à notre amitié ;
A toi, Jérôme, allons à ta moitié ;
Le vin est bon, puisqu'il se laisse boire :
Mais à propos, quand demain la nuit noire
Prendra la fuite, en voyant Lucifer,
Dis-moi, comment irons-nous chez Lambert ?
Trop je ne sais... Quel singulier message !
La Vierge rêve.... & gens de notre étage
Sont-ils tournés pour faire un compliment ?
Mais que dira l'Evêque en nous voyant ?
Va, Monseigneur est homme comme un autre.
Ne crois pas ça, tu te trompes, mon Jean ;
Son fier néant, n'approche point du nôtre ;
L'humilité, la vertu des enfans,
Ne pare plus le front changeant des grands ;
La vanité, voilà leur caractere.
Tiens, ces gens-là sont ces gros pots de terre
Qu'on voit briller dans les appartemens,

Dans les jardins & sur les cheminées ;
Ouvre ces pots, & regarde dedans,
Qui verras-tu ? des toiles d'araignées.
L'orgueil s'est fait un trône d'un tonneau ;
L'ambition peinte sur un chapeau,
D'un main rougi, vous fait une Eminence.
Le sentiment, plus fort que l'éloquence,
Vous réglera, dit Jean, buvons un coup.
Bois donc, Compere, dis coquin, es-tu fou ;
On est heureux ma foi quand on s'enivre,
Ne cessons point de goûter ce bonheur ;
Jus de Bacchus ! précieuse liqueur !
L'Artésien, sans toi, pourrait-il vivre !
Viens soulager mon chagrin & mon cœur.
Allons, l'ami, vive la tempérance !
Elle me plaît, ainsi qu'aux Templiers
Du temps jadis, plaisait la continence ;
Holà ! garçon, apporte dix septiers.
Voûte des Cieux couverte de nuages,
Où le jour brille, où naissent les orages,
A mes accords, ouvrez-vous un moment ;
Ne voilez plus aux yeux du Firmament
Deux scélérats enterrés dans l'ivresse.
Toi, qui sur eux prodigua la tendresse !
Tes biens flatteurs & tes dons infinis,
Reine des Cieux, du séjour de la gloire
Où l'Eternel t'a mis près de son fils,
De tes Héros admire la victoire,

De tes bienfaits, voir germer les beaux fruits.
Sous, ivres, morts, couchés sur la pouſſiere,
Reconnais-tu ces monſtres endormis ?
Hélas ! en vain, le pouvoir ſalutaire
De ta Chandelle, à leurs ſoins eſt remis.
Fille des Rois, lance ſur ces coupables,
D'un Dieu vengeur les carreaux redoutables !
Dans le chaos qu'ils ſoient anéantis ;
Mais, quoi ! ton ſceptre eſt la bonté ſuprême ;
L'aſtre du jour, ton brillant vêtement ;
Le doux Jéſus, ton riche diadême,
Et ton pouvoir, celui du Tout-Puiſſant.
Ton chaſte ſein, où nâquit la clémence,
S'ouvre pour eux ; je vois déjà leurs cœurs,
Par des remords, expier leur offenſe,
Et t'attendrir par leurs ſenſibles pleurs.
Sous les drapeaux de l'auguſte Marie,
Jérôme & Jean s'en vont trouver Lambert.
Jéſus du haut de la ſainte Patrie
Sur leurs ſuccès a déjà l'œil ouvert.

CHANT XIII.

Jean & Jérôme vont trouver l'Evêque Lambert. Réception que leur fait le Prélat.

ANciennement quand Rome était payenne,
Et qu'un Pontife, inſpiré du Seigneur,
Aux vieux Romains prêchait la foi chrétienne,
L'Egliſe alors avait de la candeur,
Point ne ſongeait aux faux biens de la terre;
Pierre en ſabots au fond du Sanctuaire
Tout rondement béniſſait ſon prochain,
Sans vétiller ſur la ſotte rubrique (1).
L'ambition, le faſte Evangélique
D'un ſceptre fier ne chargeaient point ſa main;
Le vaſte orgueil, ſur ſon crâne divin,
Point n'avait mis la Thiare ſuperbe;
Ainſi qu'un ver, Pierrot caché ſous l'herbe,

(1) Un homme qui manque gravement à la Rubrique, commet un péché mortel, diſent les Docteurs, & s'il meurt après avoir offenſé la Rubrique, il eſt damné. Les Rubriques ſont certaines lettres rouges qu'on voit dans les Bréviaires des Prêtres, & d'autres bêtiſes imaginées pour faciliter la damnation des hommes; l'Egliſe en dit trop & en fait trop pour qu'on la croie. Hélas! n'avions-nous pas aſſez de nos paſſions, ſans nous damner encore pour des lettres rouges & des ſottiſes.

Pas ne penſait que l'anneau du pécheur ;
Des Souverains, ſcellerait la grandeur ;
Qu'un jour Léon, par ſa magnificence,
Eclipſerait la majeſté des Rois ;
Que Sixte-Quint, aux accens de ſa voix ;
Ferait trembler l'Angleterre & la France.
Contens & fiers de leur ſainte indigence,
Pierre, long-temps tes enfans glorieux,
De leur ſageſſe ont éblouis le monde :
Ce temps n'eſt plus, la vanité profonde,
A dans leurs mains briſé la clef des Cieux :
Dans des chars d'or que le faſte environne,
Où l'azur brille, où l'art hardi couronne
Du diadême, ornement de nos Rois,
Ta mince barque & tes filets adroits,
On voit dans l'air voler ton Eminence ;
Là, Monſeigneur, plus loin, Sa Révérence ;
Gens engraiſſés des biens de nos ayeux,
D'un air hautain, nous béniſſent pour eux.
Car la fierté, l'inſolence & la gloire,
Sont aujourd'hui les talens des Prélats,
Par eux Lambert fut connu dans Arras ;
Vous le verrez en liſant cette hiſtoire.
Sur un rivage aujourd'hui fréquenté ;
Vers Achicourt s'éleve une Cité,
Ses murs épais ſont ſans magnificence,
Sans agrémens, pourtant en récompenſe
Dans leur enceinte on entend quelquefois

Parler

Parler ſans goût le bel eſprit bourgeois,
En temps & lieu, comme on fait dans la Suiſſe,
Adroitement dire un Dieu vous béniſſe,
Lorſque quelqu'un éternue hautement.
Près des foſſés, dans un éloignement,
Sur le côteau paraît la Citadelle,
Fort inutile, & cependant fort belle.
Là, chaque hyver, pour choyer les tendrons,
L'amour honnête amene les Dragons,
Gentils Soudarts, polis, conſtans, fidéles,
Qui chaque jour offrent à trente belles
Des tendres cœurs fermes comme le temps;
Car les Dragons ont de beaux ſentimens;
Un ſaint Hymen, fait ſous la cheminée,
D'un nœud coulant unit la deſtinée
De chaque fille à ſon fidéle amant;
Pour conſtater la force du ſerment,
Sans la figure épaiſſe d'un Notaire,
L'Amour lui-même écrit ſur la pouſſiere
Les ſaints accords du chaſte engagement.
Près de ces lieux paraît un doux azile,
Où dans la paix, loin du bruit de la Ville,
Un ſaint vivait en mangeant comme un ſaint.
(Lambert était le nom du perſonnage)
Auſtere Evêque, admiré dans ſon âge,
S'il n'eût été trop ſévére au prochain.
Il poſſédait le génie ordinaire
De réciter leſtement un bréviaire,

Qu'un Capucin ſouvent n'entend pas bien.
Hors ce talent, Lambert ne ſavait rien ;
Léger d'eſprit, faible de conſcience,
Il accuſait le tentateur malin,
D'avoir lui-même apporté dans la France,
Le paſſe-pied, le menuet, la danſe,
Le Mirliton, la béquille & Pantin.
Il s'écriait dans l'ardeur de ſon zèle :
Ah ! que la guerre eſt un rude fléau !
Qu'un plumet blanc, ſur les bords d'un chapeau
Ombrage bien une jeune pucelle !
A cet objet, hélas ! la plus cruelle,
Point ne pourra réſiſter un moment,
Et le plumage un jour aſſurément
La couvrira ; fillette eſt trop fragile.
O mœurs ! ô ſiécle ! Arras ! ô pauvre ville !
Un luſtre avant que l'Ebere vomit
Ces fiers ſoudards que la danſe ſéduit,
Sur tes foyers l'ennui tombait à verſe ;
Si les beaux jours au ſoir, à la traverſe,
Pour ſe gaudir, on branlait le jupon,
C'était ſans bruit, c'était ſans violon :
Branle on danſait ; mais blanle de couchette,
Un tour de lit, où ſouvent la fillette,
Faiſant un ſaut, en avait pour neuf mois.
Ainſi Lambert ſe lamentait par fois.
Muſe, dis-nous, comment un noir fantôme,
Vint l'animer contre Jean & Jérôme,

Comment l'enfer vint souffler dans son coeur,
Des saints autels, l'homicide fureur.
Là sombre nuit, sous une étoile obscure,
Déjà par-tout ombrageait la nature,
L'astre brillant qui dore nos côteaux,
Depuis une heure, au sein profond des eaux,
Rafraichissait son ardeur amoureuse,
Le tendre lis, la chaste tubéreuse,
D'un vent plus frais humectaient leur blancheur.
Dans une alcove où régnait l'opulence,
Entre deux draps reposait Monseigneur.
La gravité, fille de l'indolence,
Sur ses genoux, dans un songe flatteur,
D'un fade encens parfumait Sa Grandeur.
Dans ce moment, l'horrible Typhone,
Qu'un long serpent entortille & couronne,
Vient du Pontife arracher les rideaux,
Offre à ses yeux ses sinistres flambeaux:
Fier souverain du petit Diocèse,
Dont le mérite est un bonnet fendu,
Peux-tu goûter le repos à ton aise,
Quand dans Arras ton pouvoir est perdu?
Dis, est-il temps de sommeiller encore,
Quand sous tes murs la jeune Terpsichore
A contre toi suscité ses enfans:
Deux violons, deux coquins insolens,
Dans les vapeurs d'une ivresse endormie,

Ont vu, dit-on, l'immortelle Marie,
Abandonner à leurs profanes mains
Un saint brandon, le salut des humains,
Comment le Ciel protége-t-il la danse?
Un violon, dont la vertu s'offense,
Peut-il toucher, par ses sons discordans,
Le goût divin du Maître des vivans?
Deux malheureux que la haine & l'envie
Ont si long-temps enchaînés dans mes fers,
Sont destinés à sauver leur Patrie,
Et de leur gloire étonner l'univers.
Prélat, on veut avilir ta puissance,
Braver tes loix, fouler tes Mandemens;
Jadis par eux tu censuras la danse,
Laisseras-tu tes foudres impuissans?
Il faut sur eux que ton courroux s'épuise;
Arme tes mains des canons de l'Eglise,
Et sous tes pieds écrase ces méchans.
Dieu de Jacob! Dieu puissant de Moïse!
Dont Abiron ressentit la fureur,
Terrible Dieu! mémorable vengeur!
Ce n'est plus toi désormais que j'implore.
Anges affreux! pâles Dieux de Milton!
Embrasez-vous du feu qui me dévore,
Pour me venger, sortez du Phlégéton.
Du vieux Lambert brûlez l'ame implacable;
Jean & Jérôme ont bravé sa vertu.
Disant ces mots, le monstre redoutable

Au noir Ténare eſt ſoudain deſcendu.
Du haut des airs le blond fils de Latone
Voyait déjà les Chantres du Seigneur
Le verre en main, du jus frais de la tonne,
Se délaſſer des fatigues du Chœur.
Quand nos Héros, encor ſous de la veille,
Les yeux mouillés du nectar de la treille,
S'en vont heurter au palais de Lambert.
Un Suiſſe orné d'un grand baudrier verd,
Ouvre auſſi-tôt, d'un ton de ſuffiſance,
Leur dit : Meſſieurs, ici que voulez-vous?
De Monſeigneur un moment d'audience :
Là, pourriez-vous, par amitié pour nous,
Sans l'acheter, nous rendre ce ſervice ?
Quoi! ſans argent ſans argent point de Suiſſe,
Mes bonnes gens, vous êtes dans l'erreur.
Ah! mon ami, ſi le jus de la treille
A le pouvoir de changer votre cœur,
Tenez, voici de quoi boire bouteille ?....
Vous raiſonnez, vous verrez Monſeigneur,
Allez, montez. Nos gens chez Sa Grandeur,
S'en vont frapper. Le Prélat ſe réveille :
O jour heureux ! ô précieux bonheur !
Le Tout-Puiſſant exauce enfin Ninive,
Il va ceſſer d'appéſantir ſon bras ;
La ſainte Vierge, à nos cris attentive,
Deſcend demain pour ſecourir Arras.
Nos yeux mortels ont vu la nuit derniere,

L'éclat brillant de sa vive lumiere,
Dans votre Eglise, au lever du Soleil,
Vous la verrez dans un char de vermeil,
Entre vos mains remettre son gros cierge.
Que dites-vous ? quel propos ? quoi, la Vierge
Vous a parlé ? voir dame. Oui, répond Jean.
Quoi ! tu soutiens,.. mais qu'es-tu, mon enfant ?
Musicien, faisant danser les filles.
Comment, coquins, corrupteurs des familles,
Qui chaque jour, contre mes Mandemens,
Osez encor de vos vils instrumens,
Faire parler l'écorchante harmonie,
Quoi ! de l'Artois, la poussiere & la lie,
Deux scélérats, deux gueux, deux violons,
Auront la nuit, vu la Vierge Marie ?
Holà ! mes gens... vîte dans nos prisons...
Quel pot-pourri ! j'en aurai la migraine ;
Comment morbleu ! la canaille chrétienne,
Dans mon Palais, bravera vos bontés...
A ce discours, Jérôme Nulfifron,
Tremblant de peur, lâcha dans sa culotte,
Ce que l'on fait dans les commodités.
Jean, embaumé de la liqueur traînesse ;
Pour son ami, rappellant sa tendresse,
Veut du Prélat, appaiser la fureur :
Pontife saint, Evêque magnanime,
De mon ami n'accusez point le cœur,
Son accident, Seigneur, n'est point un crime,

L'ignorez-vous... Quoi... ce sont nos enfans,
Nourris, formés, travaillés dans nos flancs;
Ayons pour eux, les entrailles d'un pere,
Un fils a-t-il plus de droit sur sa mere?
Comme elle, hélas! nous leur donnons le jour,
Ne sont-ils pas dignes de notre amour?
Quand accroupi dans un coin solitaire,
Le cul au vent, un papier à la main,
Les yeux baissés, le menton sur le sein,
Serrant le ventre, & poussant du derriere,
Nous donnons l'être à cet infortuné,
Se relevant, l'homme le plus austere,
D'un air bénin, lorgne le nouveau né;
Ces doux regards sont les adieux d'un Pere
Qui voit son fils pour la derniere fois (2).

---

(2) Les Romains qui étaient nos Maîtres, & qui sont encore nos Législateurs, respectaient les étrons. Le culte de la Déesse Cloacine est une preuve victorieuse de leur bon goût. Le jour de sa fête les latrines étaient décorées de verdure & de fleurs; peut-être, dit un Auteur, que les étrons qui bordaient les avenues, avaient ce jour-là le bouquet sur l'oreille. L'expérience nous prouve que nous aimons prodigieusement la merde; la preuve en est sensible dans les enfans, qui plus voisins de la nature & de la vérité, regardent plus long-temps leurs ordures que les personnes expérimentées. Voyez sur ce sujet les savans Mémoires de l'Académie de Troyes. Ce Corps respectable a épuisé & lêché parfaitement cette matière. Nos précieuses de Paris ne goûteront point cette

BRO-TAYL
18

Ce beau ſermon où l'Auteur à la fois
Vantait l'amour, excuſait ſon Confrere,
Ne fut goûté. Monſeigneur en colere,
Grinçant des dents, tempêtant & jurant,
A coups de pieds, de ſon appartement,
Chaſſa Jérôme & Monſieur ſon Compere.

Note; une délicateſſe ſtupide ne leur permet point de nommer, ni d'entendre nommer des objets auſſi familiers, parce qu'ils ne ſont point encore à la Grecque. Au reſte, j'ai ſuivi mon Hiſtorien, & j'ai tâché de peindre agréablement ce morceau dégoûtant.

CHANT XIV.

Saint Vaaſt à cheval ſur Jean-Jacques, va trouver l'Evêque Lambert : Marie deſcend du Ciel avec la Chandelle d'Arras.

LE goût des Saints fut toujours merveilleux,
Dans leur hiſtoire on voit ces Bienheureux
En amitié prendre chacun leur bête ;
Témoin Antoine, il aimait ſon cochon :
Aux champs du Nil, dans un ſaint tête-à-tête,
Ils ſe parlaient en faiſant oraiſon.
Du grand Saint Luc le goût évangélique
Etait un bœuf, Inigo le dindon ;
Monſieur Saint Roch, ſi l'on croit ſon cantique,
A Montpellier, jadis en bon Chrétien,
Alla mourir dans les bras de ſon chien.
Le vieux Denis faiſait cas de ſon âne,
Le careſſait, le baiſait comme Jeanne.
Sainte Gertrude aimait beaucoup les rats (1) ;

(1) Sainte Gertrude, Patrone des Chanoineſſes de Nivelle, eſpéce de Vierges folles, qui éteignent l'huile de leurs lampes, pour jouir d'un aſſez gros revenu. Leur Patrone eſt celle des Rats ; on peint cette Sainte avec ces animaux qui montent & deſcendent ſur ſa croſſe.

L'Apôtre Saint qui jadis dans Arras
Alla planter l'étendart Catholique,
Aimait les Ours (2); il fit bâtir pour eux,
Près de la Scarpe, un Couvent somptueux:
Il leur donna le harnois monastique,
Et l'air lêché d'un gros Bénédictin.
Mere de Rome! ô toi savant Attique!
Le paganisme autrefois dans ton sein
Peignit un Aigle à côté de Jupin;
Sur les genoux de la mere d'Helene
Un Cygne blanc caressait ses attraits;
Aux pieds du Dieu qu'invoque l'Hypocrene,
L'ardent Python percé de mille traits.
Reine des cœurs! la Colombe amoureuse,
Avec l'Amour, accompagnent tes pas,
Cent fois le jour elle vole en tes bras,
Et chaque fois tu la rends plus heureuse.
Si pour mes vers, le Mouphti des Latins
Me niche un jour parmi ses Dieux Romains,
Ou si sans lui je faisais la conquête
De ce séjour où sont les Chérubins,
Point ne voudrais caresser une bête;
Zéphire seule y ferait mon bonheur,

(2) On nourrissait anciennement dans l'Abbaye de Saint Vaast, des Ours, en mémoire de l'amitié que ce saint Fondateur avait pour ces animaux. Les Moines moins lêchés que les Ours, sont restés en possession des richesses immenses de cette Abbaye.

Zéphire seule aurait toujours mon cœur.
Du fier Lambert le courroux indocile
Avait touché les cœurs des Bienheureux ;
Vaast allarmé des malheurs de sa Ville,
Pour la sauver abandonne les Cieux,
Plane dans l'air, vole vers la Norwerge,
Où l'Aquilon, sur un trône de neige,
D'épais glaçons couronne les Hyvers,
Et dans leurs bras engourdit l'univers.
Déjà le Saint a passé la Scithie,
En le voyant, l'attentive Orythie,
Tient dans ses fers Borée & ses enfans ;
Le Bienheureux dans l'Isle des Ours blancs (3)
D'un air pressé cherche après sa montune.
Un Genevois, lassé de son allure,
Parmi les Ours, ses compagnons chéris,
A quatre pieds marchait ainsi qu'un âne ;
Instruit, lêché, par ses nouveaux amis,
On admirait, dans sa marche profane,
L'air élégant des Ours les plus polis.
Le grand S. Vaast, à cheval sur Jean-Jacques,
A traversé l'horison des Cosaques,
Déjà Berlin frappe ses yeux surpris ;
Un Roi couvert de la brutale gloire
Dont Alexandre a fait pâlir l'histoire,

(3) Les Ours blancs sont avantagés d'une intelligence égale à celle de l'homme.

De son Palais appelle les beaux Arts.
Enfans du Ciel que la paix environne,
Ne courez point sur ses sombres ramparts
Mêler vos fleurs aux palmes de Bellonne,
Laissez la Mort couronner le Dieu Mars :
Et toi, grand Roi, que le bon goût inspire,
Ne touche plus aux fleurs de l'Hélicon,
Ta voix terrible épouvante Apollon,
Tes doigts sanglans discorderaient sa lyre,
Et ses lauriers sécheraient sur ton front.
Féconde l'art de détruire la terre,
Place ton trône à côté du tonnerre,
Solon pourra t'éclairer sur les loix ;
Mais Apollon n'inspire point les Rois (4).
Nos voyageurs, qu'Eole favorise,
Ont traversé les plaines du Valais,
Jacqués reçoit cette belle Héloïse,
Dont sa vertu défigura les traits.
Du feux honteux dont son ame est épriſe,
Il ose au Saint étaler la fureur ;
Tais-toi, Jean-Jacques, & laisse ta sagesse ;
Que me dis-tu ? le crime est dans ton cœur.
Un style ardent nuance ta faiblesse ;
Mais sous les fleurs j'apperçois le serpent ;
Ta vertu lâche est cette fausse Itaque,

(4) Je ne goûte plus les Poësies de ce Monarque depuis qu'il a égorgé si cruellement l'humanité.

Qui ſous Mentor égarait Télémaque ;
Et ta Logique un ſophiſte éloquent.
Pour la vertu ton ame eſt ſans étoffe,
Julie a fait dans tes bras un enfant :
Tel en couvrant une ſage jument,
Epris d'amour, un cheval philoſophe
Fait un poulain très-vertueuſement.
Dans un palais où l'orgueil canonique
Couronne en paix, des ſueurs de Jéſus,
Du vieux Lambert le faſte évangélique,
Jacques & le Saint ſont déjà deſcendus.
Au fier Prélat, Saint Vaaſt tint ce langage :
Vois-tu, Lambert, cette bête ſauvage,
C'eſt un enfant du Docteur Robinſon ;
A ſes leçons, l'imbécille Beaumont,
N'a pu répondre, & ſa Grandeur enrage.
Pour toi, mon fils, ſois plus juſte & plus ſage,
Ne brave pas ce ſauvage éloquent ;
Ainſi qu'Antée il eſt fils de la terre,
En combattant ſur le ſein de ſa mere,
Graint-il Chriſtophe, ou ſon fier Mandement ?
Pour l'étouffer il faut les bras d'Hercule,
Et Monſeigneur eſt un nain ridicule.
O cher Lambert ! ſois pacifique & doux,
N'écoute plus les conſeils du courroux,
Orne de fleurs ta croſſe Apoſtolique,
Tiens en tes mains l'étendart politique,
Laiſſe danſer le plat Artéſien ;

Né ſans eſprit, ce peuple aime la danſe ;
Si mainte fille y perd ſon innocence,
C'eſt une fleur, cette perte n'eſt rien.
Cours aux Autels offrir ton ſacrifice ;
Au chant du coq, notre Libératrice,
Va dans Arras ramener le bonheur ;
Une Chandelle, en ſa main bienfaiſante,
Ecartera de ſa flamme puiſſante
La pâle mort, la fiévre & la douleur.
Toi que Phœbus & Lucine ont fait naître
Pour embellir leur abſence & les Cieux ;
Toi, que le Maure avant nous voit paraître,
Et que la Perſe adore avec ſes Dieux,
Accours, Aurore, & répands ta lumière,
Pourſuis la nuit dans ſa ſombre carriere,
Viens nous montrer un ſpectacle étonnant.
Vingt Tonſurés de leur moëlleuſe couche
Ont délaiſſé le repos ſéduiſant,
En te quittant, ſur ta brûlante bouche,
Le Chantre, Jeanne, a ſcellé ſon amour.
Un grand-Vicaire au chœur avant le jour ?
Y penſe-tu ? diſait la jeune Eliſe ;
Quoi, de mes bras, pour courir à l'Egliſe,
L'ingrat s'échappe ? à ma bouillante ardeur
Réponds au moins, donne-moi la pitance,
Et puis après, va, ſi tu veux, au chœur.
Comment, vingt ans de ſoins & de conſtance,
Trente rivaux immolés à ton cœur,

N'arrêteront sa fureur désolante
D'aller chanter les hymnes du Seigneur.
Ainsi criait une vieille servante,
Dont le Doyen, lunettes sur les nez,
Chommait encor les appas sucannés.
Quoi, si matin! veux-tu gagner un rhume?
Disait Sufon, dans les bras du Prévôt,
D'aller au chœur reprends-tu la coutume?
Un prébendé doit-il être dévot?
Au Sacristain laisse cette rubrique:
Comment Lambert, ce Prêtre fanatique,
Fait-il sonner l'office avant le jour;
Que ne va-t-il résider à la Cour?
Est-ce sa fête ici qu'on solemnise?
Quoi, ton Prélat ferait-il son métier?
Connaîtrait-il les dedans d'une Eglise?
C'est le devoir d'un sot Pénitencier.
Malgré les cris de trente Gouvernantes,
Du vieux plain-chant les notes discordantes,
Tremblaient déjà sur les vitres du chœur,
Depuis minuit auprès de Monseigneur,
A deux genoux, Jérôme & son confrere,
Les yeux au Ciel, le cœur en oraison,
Gâtaient les chants du fier Alectryon.
Dans l'air ému l'on entend le tonnerre,
Le vent augmente, on sent trembler la terre;
L'orgue ébranlé bourdonne en frémissant,
Faucet, basson, haute-contre, serpent,

N'ont plus d'accords ; la baſſe ſans cadence
Tremblante aux coups d'un archet incertain,
Ne ſoutient plus les Chantres du lutrin.
Maître Grégoire, homme d'expérience,
Dont le long nez naſille au faux bourdon,
Trois fois au chœur veut rendre l'uniſſon ;
Mais c'eſt envain, l'affreux tonnerre augmente,
L'Egliſe s'ouvre ; on apperçoit ſoudain
Des Cieux parés la voûte étincellante.
Sur les genoux d'un brûlant Chérubin,
Du Tout-Puiſſant deſcend l'auguſte Mere,
Une Chandelle éclate dans ſa main ;
Du Saint-Eſprit l'abondante lumiere
Du haut des Cieux rayonne ſur ſon ſein.
Chantres gagés ! ceſſez votre harmonie ;
Ce gros plain chant étourdit le Seigneur,
Proſternez-vous à l'aſpect de Marie :
De ſon triomphe adorez la grandeur.
Lévites ſaints, dont mon fils eſt le pere,
Venez jouir des fruits de ma bonté,
Du Dieu vivant je ſuis l'auguſte Mere,
Et mon ſourire ouvre l'éternité.
Juſques aux Cieux vos cris ſe font entendre,
Pour vous ſauver l'amour me fait deſcendre.
Ne craignez plus la fureur du trépas,
Contre ſes traits j'apporte une Chandelle
Qui toujours brûle & ne s'éteindra pas.
O toi ! mon fils ! mon ſerviteur fidéle !
Avance ;

Avance, Jean, & reçois ce flambeau,
Fais-en tomber quelques gouttes dans l'eau,
Ceux qui boiront cette onde salutaire
Des feux ardens guériront aussi-tôt ;
Mais l'esprit fort, le pécheur téméraire,
Qui douteront de son effet puissant,
Seront punis de mort au même instant.
Disant ces mots, sur les genoux de l'Ange,
Au bruit confus des concerts de louange,
Marie au Ciel remonte gravement.
Toi, que le temps démolit en silence,
Religion faite pour les enfans,
Qui veut briller à notre intelligence
En éteignant le flambeau de nos sens ;
Du sanctuaire où ta voix nous appelle
Viens nous montrer cette sainte Chandelle
Qu'allume encor la superstition.
L'Artésien avec dévotion,
De tous côtés vient signaler son zèle,
De Saint-Omer, Mathurin du Haut-Pont (5) ;
Depuis long-temps à ton culte fidèle,
A tes genoux accourt avec les siens ;
Du vieil Hédin les fiers Paroissiens
Viennent t'offrir leur figure importune ;

(5) Mathurin du Haut-Pont, figure qui sonne l'heure à S. Omer, aussi révérée dans les Pay-Bas, que les glorieux S. Bertin & Martin de Cambrai.

Bapaume, Lens, Lilliers, Aire, Bethune,
Viennent te rendre un immortel honneur.
Courant fêter la Chandelle divine,
A son amant, plus d'une pélerine,
Laisse cueillir son innocente fleur;
Avec Colin, Lise gaiement couronne,
Son lourd mari des lauriers d'Actéon;
Près de Lubin, la volage Fanchon,
Goûte en allant les douceurs de la tonne;
Pan dans les bois veut instruire Erigone,
La Nymphe rit & fuit à sa leçon.
Le vieux Silene accompagne la troupe,
Bacchus du Ciel leur apporte sa coupe,
On boit, on chante, & les jeunes Silvains,
Avec grelots, sifflets & tambourins,
Au tour d'Eglé faisaient mainte gambade,
Un Faune épais dans sa main tient la Croix,
Et dans Arras la sainte mascarade
Entre à l'instant au bruit de mille voix.
Abbé charmant, aimable Saint Sulpice,
Que faisiez-vous dans ces momens douteux?
Près de Sophie, à côté de Clarice,
De mille fleurs vous orniez leurs cheveux,
Ah! parfumez le sein de ces bergeres,
Un jeune enfant de ses ailes légeres
Vous a prêté le volage secours,
Ainsi que lui, trompez toutes les belles;
Et promenez vos ardeurs infidelles;

Eſt-on conſtant dans l'âge des amours ?
Ne ſuivez point cette vieille ſageſſe,
Qui veut encor reſpecter un fichu,
Abandonnez la timide tendreſſe
Qu'inſpire aux ſots une auſtère vertu :
Vous n'allez pas à la ſainte Chandelle
Chercher le feu qui brûle votre cœur ;
Le feu du Ciel eſt conſtant, plein d'ardeur ;
Abbé, le vôtre eſt toujours infidelle.

CHANT XV.

Sanſpain enleve la Chandelle d'Arras. On la retrouve dans ſon grenier. Proceſſion de la ſainte Chandelle.

VErs un ſentier qui mene à l'hôpital,
Paraît un mont ; au pied une fontaine ;
Sur le ſommet, un vigoureux cheval ;
L'onde qui coule eſt l'eau de l'Hipocrene ;
Et le cheval, l'Apollon de Fréron.
Un laurier verd que la foudre environne,
Croît au milieu de cet aride mont,
Le Dieu des Vers, de ſes branches couronne
Les chants d'Horace & ceux de Fénélon.
La main du Temps, ſur ſon auguſte tronc,
Y ſuſpendit la trompette d'Homere,

Entrelacé des fleurs d'Anacréon
Elle y posa le Clairon de Voltaire,
Et le cornet à bouquin de Milton.
Orné des fleurs dont vous parez Glicere
Je vois, Bernis, briller votre chapeau;
Et pour vous seul sur ce double côteau
J'entends chanter les moineaux de cythere.
Virgile aux pieds d'Euterpe & des Saisons,
Le front couvert de vos roses lyriques,
Présente aux Dieux ces belles Géorgiques
Que votre Muse unit à nos chansons.
O mont sacré! ton heureuse fontaine
Mêlait ses eaux à l'or du vieux Plutus,
La main des Dieux & celle de Mécene
Donnaient des prix aux travaux de Phœbus;
Et jusqu'aux champs qu'arrose la Durance,
Le chalumeau des grossiers Troubadours
Etait orné des fleurs de l'abondance.
Ce temps n'est plus, les vents de l'indigence
Ont désolé les Chantres de nos jours.
La faim habite avec eux le Parnasse,
Et les talens de Catule & d'Horace
Sont mis aux fers sous des Dieux rigoureux(1).

(1) Loin de récompenser les talens en France, sous le prétexte d'une Religion dont on se moque, on jette les Poëtes dans les Galbanons de Bicêtre, avec les scélérats qui ont mérité le dernier supplice.

O Rois vainqueurs ! ô bourreaux de la terre !
Pour égorger les mortels malheureux,
Vos mains de sang, dans les champs de la guerre
Aux meurtriers présentent des honneurs ;
Sur les endroits où tombe le tonnerre,
Le Ciel jamais fait-il naître des fleurs ?
Par des bienfaits méritez nos hommages ;
Nos chants divins peindront aux yeux des âges
La paix, l'amour & les dons généreux
Dont l'Eternel embellit ses images.
En quinze cent, sur ce mont périlleux
Vivait, dit-on, un Poëte fameux ;
Sanspain, était le nom du malheureux.
L'affreuse faim, dans ses mains désolantes,
Avait détruit son robuste embonpoint.
Saturne avait de ses aîles pésantes
Frotté trente ans son aride pourpoint.
Le dernier siécle avait fait sa culotte ;
Son caudebec était une anecdote
Des jours naissans du bon vieux Roi Guillot.
Trente-deux trous sur ce feutre gothique
Très-bien comptés, formaient l'époque antique
D'autant de Rois fameux dans l'Yvetot (2).

(2) Yvetot, Bourg de France au Pays de Caux en Normandie, à deux lieues de Caudebec. Il a porté long-temps le titre de Royaume ; ce qui a occasionné beaucoup d'écritures & de disputes entre les Savans en US.

Pour son bonheur, ce célèbre Lyrique,
Très-peu croyait à la Foi Catholique,
Et doutait fort du bon enfant Jésus;
Sa sainte Mere, à sa Muse critique,
Servait souvent à faire maint rébus:
Le Dieu des vers fut toujours incrédule;
Perse, Térence & Plaute, sans scrupule,
Ont persiflé les Dieux du temps passé:
Si Dieu mourut, comme Rome l'assure,
Si sous Tibere il souffrit la torture,
Faut-il en rire? O rimeur insensé!
Laissez en paix un pauvre trépassé.

Un jour Sanspain, il était près d'une heure,
Encor à jeûn, sortit de sa demeure,
Et dans le Temple où la Chandelle était,
Cherchant la rime, entra d'un air distrait.
Là, fixement il lorgne avec surprise
Quelques momens le sacré lampion:
Tel vers Horeb, à l'aspect d'un buisson
Toujours ardent, le farouche Moïse
Fut près d'une heure en admiration.

Sanspain, ayant bien parcouru l'Eglise,
Et se trouvant isolé dans ce lieu,
Tel que Fantin sur les pieds du bon Dieu,
Il s'empara de la sainte Chandelle:
Parbleu, dit-il, la trouvaille est fort belle,
Point n'ai d'argent, encor moins de crédit,
Ce lampion, pour composer la nuit,

Me servira ; sous sa sainte lumiere,
Mes vers plus doux, plus coulans & moins
froids
Eclateront comme le feu Grégeois.
Dans un réduit voisin d'une gouttiere,
Où se tenait le synode des chats,
Il emporta la Chandelle d'Arras.
Le vol bientôt se répand dans la Vilie,
Le Magistrat, le Bourgeois imbécille,
Sur ce sujet bavarde sans esprit.
Arras, privé du sacré phénomene,
Est agité ; Monseigneur est contrit,
Tout est en pleurs ; l'enlévement d'Hélene
Anciennement ne fit pas tant de bruit.
On cherche, on furte, on accuse, on raisonne ;
Pour le trouver chaque Prêtre se donne
Du mouvement : on découvre à la fin
Le luminaire au grenier de Sanspain ;
On le reprend, & pour venger l'injure
Faite, dit-on, au Dieu de la Nature ;
L'Auteur saisi par dix Hallebardiers,
N'habite plus qu'une prison obscure ;
Car dans ce temps l'on brûlait les Sorciers,
Et maintenant les gens qui savent lire (3).

(1) Peu s'en est fallu que M. l'Archevêque de Paris, le Daim & consorts n'aient fait brûler Jean-Jacques Rousseau, pour avoir fait imprimer

O Roi David! dont la divine lyre
Chanta Sion, la Vérole & les Cieux;
De ces accords qui charmaient les Hébreux,
Et que Jerôme a mis en mauvais ſtyle (4),
Viens ſeconder les tranſports d'une Ville;
Pour retrouver le ſacré Lampion,
Arras va faire une Proceſſion.
Sous l'étendart de la Vierge Marie,
Du Carnaval la troupe eſt réunie.
Au haut d'un bois fiché par trois grands cloux,
Pliant la tête & courbant les genoux,
Premierement venait l'Etre ſuprême:
Un Capucin, aux yeux creux, au teint blême,
Modeſtement portait le ſacré bois,
Une Catin à côté de la Croix,
De Magdelaine offrait la tendre image;
Tettons flamands rempliſſaient ſon corſage,

---

en Hollande, avec la permiſſion des Etats-Généraux, un très-bon Livre. Quel droit avait le Parlement, & *le côté du Greffe*, pour punir, flétrir un étranger, un Proteſtant! Le Parlement ne pouvait avoir que la raiſon du piſtolet du même Jean-Jacques. C'eſt manquer à la Nature & à Dieu même que de punir un homme pour ſes ſentimens. C'eſt une bêtiſe dont notre ſiécle des lumieres n'eſt pas encore corrigé.

(4) Saint Jerôme a traduit fort mal l'Ecriture Sainte: il n'avait point aſſez de talent & de connaiſſance, dit Scaliger, pour entreprendre cette beſogne avec ſuccès.

Sa

Sa belle gorge & ſon regard fripon
Faiſaient honneur à la Proceſſion.
Le bon Larron & ſon vilain confrere,
L'un figuré par un Tailleur auſtere,
Et le méchant par un dur Procureur,
Venaient enſuite en louant le Seigneur.
Pompeuſement arrangé ſur deux lignes,
Venait le corps des Capucins indignes;
Barbe de chevre entourre leur menton,
Leur crâne ignoble eſt ſous un capuchon,
Ce long tuyau leur tombe ſur l'échine;
A leur côté pend un lâche cordon.
Fils de François, vénérable vermine!
De vos beautés vous charmez les paſſans;
L'éclat du jour, le feu des diamans,
La pourpre, l'or, la douceur de l'hermine,
N'égalent point vos pompeux vêtemens (5).
Du vieil Elie arrivaient les enfans;
Le froc épais de leur chaude cuiſine
Sentait encor la fumée & l'odeur;
En vieux plain-chant ils célébraient en chœur
Du Mont-Carmel les beautés éternelles.

(5) A croire les Capucins, il n'y a rien dans le Ciel & ſur la Terre de comparable à la beauté de leur habit. Ces Moines, les plus ignorans & les plus orgueilleux de l'Egliſe, ſe diſent tous de condition, ou la plupart d'entre eux ont été Capitaines de Cavalerie ou de Dragons.

Vingt Cordeliers, les yeux sur les pucelles ;
Pour s'exciter à la componction,
Dessous leur froc, avec dévotion,
De tems en tems soulevaient leurs chandelles.
Trente porcs gras, vêtus en Jacobins,
Faisaient jouer le grelot du Rosaire.
Fiers d'être sots, trente Génovefains
Se pavanaient en lisant leur Bréviaire ;
A leur côté brillaient les Théatins,
Les Recolets, les Peres Augustins ;
De saint Bruno les Moines solitaires
Venaient ensuite ; ils portaient les mysteres ;
Les instrumens dont à la Passion
S'étaient servi les Romains téméraires,
Pour tourmenter le Maître de Sion.
D'un gros Abbé la douce Chambriere
Portait le coq qui chanta pour Saint Pierre ;
Quand, chez Caïphe, assis au coin du feu,
Il renia correctement son Dieu.
La prébendée était une matoise
Dévote au Ciel & robuste en amour ;
Pour son plaisir elle aurait dans un jour
Fort bien porté les coqs de sa Paroisse.
Hector, valet d'un Chanoine joueur,
Tenait les dés, avec quoi du Seigneur ;
Vadeboncœur, Sansquartier, la Tulippe
Avaient Joué certaine vieille nippe.
Le bon Jésus, pour un grand Souverain ;

Etait fort pauvre, & comme Auteur fort maigre
Il ne portait qu'un habit d'Ecrivain.
Dans un flacon, un gros Bénédictin
Tenait le fiel; un Chartreux, le vinaigre;
Le fier Chaumeix représentait Judas;
Maître Fréron, le voleur Barrabas;
Et puis venaient Saint Denis, Sainte Jeanne,
Qui par Chandos, fut trouſſée autrefois,
Et dont l'honneur, amoureux & profane,
Fut conſervé, nous dit-on, douze mois,
Pour ſe livrer le treiziéme à ſon âne.
Très-bien monté ſur un cheval de bois,
Venait Saint George, après lui Saint François,
Le ſacré Cœur, Sœur Marie Alacoque,
Saint Auguſtin, liſant le Soliloque,
Saint Inigo, le plus bête d'entr'eux,
Quoique chaſſé du Ciel & de la France,
Voulait encor prouver ſon innocence,
En rajuſtant ſon cas dur & honteux.
Le crâne orné d'un ſoufflet, nommé mitre,
Venait Lambert, ſuivi de ſon Chapitre;
A ſes côtés, avec dévotion,
Jérôme & Jean jouaient du violon.
Le Magiſtrat eſcortait la Comteſſe,
Qui de l'Artois était alors maîtreſſe;
C'était Mehaut, dont la douce équité
Paiſiblement gouvernait la Cité;
Son ſceptre heureux eſt le ſceptre d'Aſtrée,

Et ſes vertus celles du temps de Rhée :
Sur ſes genoux le bonheur eſt aſſis,
De ſes bienfaits il orne ſon pays.
Pour ſeconder l'Artéſien fidéle,
Mehaut portait la divine Chandelle ;
L'éclat des Cieux n'égale pas ſon teint ;
En la voyant, on connaît la tendreſſe,
Le ſage même, aux charmes de ſon ſein,
Sent qu'il eſt homme, & chérit ſa faibleſſe.
Louant le Ciel, & béniſſant l'amour,
Le carnaval au Temple eſt de retour ;
Des belles mains de la jeune Princeſſe,
Lambert reprend l'auguſte Lampion,
Et donne avec, la Bénédiction.

CHANT XVI.

Fin tragique d'Aline & de Sanſpain.

POur varier le récit & les charmes
D'un long Poëme, il y faut des malheurs.
Sur les Héros, on dit que les beaux cœurs
Ont du plaiſir à répandre des larmes.
A mes accens, Lecteurs, mêlez vos pleurs,
Sur la douleur je vais monter ma lyre.
Aux champs du Tibre, où l'Aigle des Céſars,
Les Dieux du goût, des vers & des beaux Arts,
De Rome ancienne éterniſaient l'Empire,

S'éleve un Temple habité par l'orgueil.
Un vieux Mouphti, qui ne voit que d'un œil
Les biens du Ciel, de deux ceux de la terre,
Dans la nacelle où jadis Simon Pierre
Mangeait ſon pain trempé de ſes ſueurs,
Sa main plaça le faſte & les grandeurs.
Comme aux Tarquins, l'orgueil lui fit un trône;
L'ambition d'une triple couronne
Vint elle-même orner ſes cheveux gris :
Mars en ſes mains remit un cimetere ;
Le vieux Caron, les clefs du Paradis ;
Le Dieu Momus lui donna pour tonnerre,
Des vieux canons & des papiers moiſis.
De tous nos biens ce Roi mange la dîme,
Pour s'enrichir il taxe chaque crime,
Pour un écu Sodome a ſon pardon ;
Au temps paſſé Dieu n'était point ſi bon.
Le Pape auſſi, ma foi, n'était pas tendre ?
Liſez l'hiſtoire, il fut fatal aux Grands,
Sous de ſots Rois il oſait entreprendre
De les braver, le Pape a des talens.
Pour étouffer les palmes du génie,
Il eut jadis la barbare induſtrie
D'imaginer un tribunal affreux,
Où dans les fers, l'innocence & le vice
Sont confondus par des arrêts honteux.
L'art criminel d'égarer la juſtice,
Eſt le ſavoir de l'Inquiſition ;

L'ame des ſots, la ſuperſtition ;
Les yeux bandés, y conduit au ſupplice
Le tendre Amour, Galilée & les vers.
L'Artois alors avait ſon ſaint Office,
Pour les ſavans des échafaux divers.
Un Jacobin, enfant du ſaint Roſaire,
Prêtre ignorant, dévot & ſanguinaire,
Par le Mouphti de ce Sénat nouveau
Etait nommé le juge & le bourreau.
Sanſpain bientôt parut en ſa préſence :
Frere, dit-il, quel métier faites-vous ?
De l'Ecriture avez-vous connaiſſance ?
A Saint Thomas croyez-vous comme nous ?
Des ſept Docteurs ce bœuf eſt l'angélique ;
Vers l'Italie en ſtyle académique
Un Crucifix lui fit des complimens,
Dans ce temps-là les Crucifix aux gens
Parlaient, dit-on, comme avec leurs ſemblables...
Mais vous riez... ce ne ſont point des fables...
Mais par hazard auriez-vous des talens ?
J'ai, Monſeigneur, de l'eſprit comme un rêve,
De la raiſon comme on n'en trouve point,
Et de lecture un énorme embonpoint,
Me rend habile ; au printemps quand la feve
Pouſſe ſa fleur, je pétille d'eſprit,
Je fais des vers & des bouquets aux filles ;
Dans mes chanſons je mets force chevilles,

Maints hiatus, je mets tout à profit. . .
Oh! mon cher frere, abandonnez Horace,
Laiſſez Naſon, attentif à la grace
Suivez l'Egliſe, adorez ſes avis,
Allez *pian* & marchez ſur la trace
Du bon Jéſus qui rendit efficace
L'écrit divin du Moine d'Akempis.
Ah! Monſeigneur, répondit le Poëte,
Sur ce ſujet ayez l'ame bien nette,
Du bon Jéſus j'ai ſuivi le ſentier.
Le fils de Dieu nâquit ſur le fumier,
Moi, Monſeigneur, je nâquit ſur la paille.
A ſa naiſſance on fit mainte rimaille,
On entendit les bergers du hameau
Sur le haut bois chanter l'enfant nouveau;
Auſſi chez nous mon gros parrein Grégoire
Fit ſans eſprit un beau cantique à boire.
Le bon Jéſus ne voyait que des gueux,
Des Publicains, des Scribes, des Lépreux,
Matthieu, Judas & la femme adultere,
Et Marthe encor qui tenait un bouchon,
Sa jeune ſœur, la belle Madelon,
Fille à croquer, d'un pliant caractere,
Qui chaque jour épiçait dans Sion
Lévi, Juda, Nephtali, Zabulon,
Et qui donna ſes faveurs à ſon frere;
Il en mourut, non en dernier reſſort;
Pour le guérir, à l'ombre du myſtere,

On fit courir le bruit qu'il était mort.
Or, de Jéſus bien j'imitai la vie,
J'ai vu long-temps mauvaiſe compagnie,
Maître Fréron, des Grecs, des Procureurs,
Des Hollandais, des Moines, des Rimeurs.
Le bon Jéſus fut trahi par un traître,
Par mes amis je fus trahi vingt fois;
Notre Seigneur fut jugé par un Prêtre,
De cet état, Monſeigneur eſt, je crois;
En tout voyez j'ai copié mon Maître;
Il fut pendu, je le ſerai peut-être;
Il deſcendit au ſéjour des Démons,
Pas trop n'y crois, non plus qu'à vos ſermons,
Mais tant y a, ſi pour punir nos crimes
Notre Dieu bon a creuſé ces abymes,
Ainſi que lui, certes j'y deſcendrai;
Il en ſortit, pour moi j'y reſterai,
Car il faut bien ſe fixer dans la vie,
De trop de maux l'inconſtance eſt ſuivie.
A ce diſcours, le grand Inquiſiteur
Frappa du pied, s'écria! quel blaſphême!
Jamais le Ciel ouït-il telle horreur!
Sanſpain, Meſſieurs, ſe condamne lui-même;
Un vil mortel copier le Seigneur!
Gardes, menez ce coquin au ſupplice,
Qu'il ſatisfaſſe au vœu de la juſtice!
Et que ſon corps, conſumé par le feu,
Soit un encens flatteur au nez de Dieu.

L'ordre donné, les gens du saint Office
Vers le bûcher conduisent notre Auteur.
Deux Capucins, objets dignes d'horreur,
L'accompagnaient, & sans intelligence
De l'Eternel lui vantaient la clémence,
L'honneur des Saints, & dans leurs pots-pourris
Grand bien disaient du benoit Paradis :
Vous souperez ce soir avec les Anges,
De vos deux yeux vous verrez le Seigneur,
Vous chanterez ses sublimes louanges :
Tel que Zadig, dans un plain-chant flatteur,
Avec les Saints vous redirez en chœur :
Jésus est bon, son mérite est extrême,
Au tour de lui que je vois de grandeur !
Qu'il est divin ! Ah ! combien Monseigneur,
En Paradis, est content de lui-même !
Sanspain, orné d'un triste vêtement,
Les yeux baissés cheminait lentement
Vers le bûcher, suivi du saint Office ;
Pour s'amuser dans ses mains il branlait
Un Crucifix, secourable hochet,
Qu'on donne aux gens que l'on mene au supplice,
Et qu'un Voleur porte jusqu'au gibet,
Pour honorer l'Eternel & l'Eglise.
Toi, qui chantas le fils du vieil Anchise,
Peintre élégant des malheurs d'Ilion,
Viens me prêter ces cyprès dont Carthage

Vit décorer le tombeau de Didon ;
Viens, s'il eſt vrai, que le ſombre rivage
Troubla ſon onde au bruit de tes accords,
Inſpires-moi ton ſublime langage,
Un même objet doit effrayer les morts.
Aline accourt, une pâle triſteſſe
De ſon beau teint efface les couleurs ;
Sanſpain la voit, Aline eſt ſa maîtreſſe,
Le déſeſpoir a confondu leurs pleurs.
Le tendre inſtinct, ſur l'autel de l'enfance,
Avait reçu leurs innocens ſoupirs,
Depuis cinq ans les feux de la conſtance
Brûlaient leurs cœurs, éclairaient leurs plaiſirs.
Aline eſt belle, & Pſiché l'eſt moins qu'elle ;
Chaque printemps, une grace nouvelle
Arrondiſſait, ſous les doigts de l'Amour,
De ſon beau ſein l'agréable contour :
Phriné jamais au fier Aréopage
N'offrit un ſein paré d'autant de fleurs ;
Gorge d'Aline, on trouve ton image,
Et ta beauté peintes dans tous les cœurs.
Les yeux remplis d'amour & de vengeance,
Vers les ſoldats la jeune Aline avance.
Un fer peſant armait ſa faible main :
Tygres, dit-elle, affamés de carnage,
Aſſouviſſez votre brutale rage,
Prenez ce glaive, enfoncez-le en mon ſein !
C'eſt dans mon ſang qu'il faut laver l'outrage

Que la Chandelle a reçu de Sanſpain ;
Ce n'eſt pas lui, c'eſt moi qui fis le crime,
De mes appas ſon cœur fut la victime ;
Il m'adorait, ce malheureux amour
Cauſe ſa perte & la mienne en ce jour.
Près de ces bois où l'Aurore fidelle,
Chaque matin, donne un char de vermeil,
Ouvre les Cieux aux courſiers du Soleil,
Je vis Sanſpain, d'une flûte nouvelle
Il eſſayait les agréables ſons ;
Auprès de lui j'amenai mes moutons,
Il me jura, ſur ſa lyre immortelle,
De ne porter d'autres fers que les miens ;
A nos ſermens l'Amour mêla les ſiens.
Mon ſein couvert de ſes baiſers de flamme,
Mes tendres bras ouverts à ſes deſirs,
La volupté, l'ivreſſe & les plaiſirs,
De leurs bienfaits environnaient ſon ame.
Tant de bonheur égara ſa raiſon,
Pour me chanter, dans ſa folie extrême,
Il démeublait l'olympe & l'horizon,
Junon, Vénus, l'aſtre du jour lui-même
N'avaient l'éclat dont il ornait mes yeux :
Les Dieux, Aline, ont peint ſur ton viſage
Et mon amour & la beauté des Cieux,
Mon tendre cœur pour garder ton image,
S'il le fallait, renoncerait aux Dieux.
A ces accens, connaiſſez la folie.

FIXO-TAYLOR INST. FORD.

Son crime, hélas! n'était point dans ſon cœur;
Sa faible tête a cauſé ſon malheur.
Sauvez mes jours en lui ſauvant la vie;
A vos bienfaits je devrai ce bonheur.
Tes yeux, Aline un pouvoir invincible
Changent les cœurs des farouches ſoldats,
L'humanité, pour ſe rendre ſenſible,
Avait beſoin de tes puiſſans appas;
A ſon aſpect, ou plutôt à tes charmes,
Trente Guerriers ont vu tomber leurs armes;
Et ton Amant s'échappait de leurs bras,
Quand tout à coup un Prêtre ſanguinaire,
L'Inquiſiteur, d'un regard menaçant,
Vint aux ſoldats inſpirer ſa colere:
Faibles Chrétiens! lourds enfans de la terre;
Vous reculez... craignez le Dieu vivant.
Quoi! les attraits d'une faible bergere
Ont pu toucher vos indomptables cœurs?
Vos ſens durcis aux horreurs de la guerre,
Sont agités, vous répandez des pleurs?
A votre foi Dieu remet ſa vengeance,
Vous le craignez, vous n'oſez le ſervir.
Oubliez-vous ce que peut ſa puiſſance?
Lâches, tremblez! ce Dieu va vous punir.
A ce diſcours, la troupe ſanguinaire
Sent ranimer ſa premiere valeur;
Ainſi jadis écumant de colere,
Dans le déſert, Moïſe avec fureur,

Encourageait le barbare Lévite :
Tel dans les champs des enfans d'Iſraël
On vit encor le Prêtre Samuel,
La hache en main, d'un bras ferme & cruel,
Trancher les jours d'un Prince Amalécite.
De ſon Amante on arrache Sanſpain.
En ſa faveur aimable Aline, en vain
Tu fais parler tes pleurs & ta faibleſſe.
Sur le bûcher un Soldat inhumain
Vient d'attacher l'objet de ta tendreſſe....
Arrête, monſtre... ah! comment! un Amant!..
Aline, ô Ciel! Aline en ce moment
Sur le bûcher ſubitement s'élance :
Sanſpain connais l'amour & la conſtance,
Bénis le Ciel, ta flamme & le deſtin,
Aline vient expirer ſur ton ſein;
Ouvres ton ame à ſes douces careſſes.
Bravons la Mort dans les bras de l'Amour,
Son fer tranchant peut nous ôter le jour;
Mais nos deux cœurs ſont les ſeules richeſſes
Que ſa fureur ne puiſſe nous ravir;
Mourons Amans, puiſqu'il nous faut mourir.
Ce feu, ce bois, ce funébre appareil
Ne peut troubler l'ame égale du Sage,
La fiere Mort n'eſt pour nous qu'un ſommeil
Dont notre vie a commencé l'image.
Que nos ſoupirs dans ces derniers momens....
Déjà la flamme entoure nos Amans;

Le jour s'éteint, l'aſtre de la lumiere
Vers l'Orient recule épouvanté,
L'onde en tremblant s'éloigne de la terre;
Le froid Nord-Eſt de ſon ſein redouté
Laiſſe échapper les enfans d'Orythie:
Ainſi jadis jouant la tragédie
Devant Jacob, ſur le mont Golgota;
Le premier né des enfans de Marie,
Du ſaint Eſprit & du vieux Jéhova,
Vit le Soleil ſe couvrir de nuages,
Du ſein de l'Arche éclater les orages,
Et Lachéſis déchirer de ſa main
Le voile épais qui couvrait le lieu ſaint.

CHANT XVII.

Amours honnêtes de Jean Tirefort. Naiſſance du Curé de Lambre.

PRès de ces champs que la Scarpe environne
Vers ces côteaux où Cérès & Pomone
Vont moiſſonner ces fruits délicieux
Qu'on voit mûrir ſur le ſein de l'Automne,
Eſt un Village antique & cher aux Dieux.
Lambre eſt ſon nom (1), ſous ces tranquilles
Cieux,

(1) Lambre, Village du Diocèſe d'Arras, où était anciennement le Château des Rois de la premiere Race.

Un Brabançon, la fleur de sa Province,
Vivait alors, c'était un Cordonnier ;
Mons Tirefort, était le nom du Prince ;
Ce nom brillant allait à son métier.
Or, le Héros, talent qui n'est point mince,
Adroitement relevait un quartier,
Poissait son fil, affilait l'alumelle,
D'un bras nerveux polissait la semelle ;
Et mieux qu'un Ange il faisait un soulier.
Près du château, sous un vieux toît gothique,
S'éleve un Louvre au travail consacré,
L'ordre Toscan, l'ornement Ionique,
Ne chargent point cette demeure antique :
Un mur obscur de vingt bottes paré,
Soutient sans faste une sombre boutique.
Là Tirefort, l'honneur de la manique,
Sur un treteau, juché sur trois bâtons,
Dressa son trône, où donnant audience,
Comtes, Seigneurs, Marquis, riches Barons,
D'un air soumis lui montraient les talons.
Terrible & ferme était sa contenance,
Son bras armé d'un acier menaçant,
Aurait bravé, sous les yeux du Divan,
Le Grand Visir & les fiers Janissaires.
Henri, d'Estrée & Monsieur Ferdinand,
Et les Anglais, ces braves Insulaires,
Pas un ne maniaient le tranchet comme lui.
Son tire-pied était son seul appui.

Des Rois fameux il ne craignait la chûte ;
Cent fois ſon trône aurait fait la culbute,
Jean le pouvait redreſſer à l'inſtant,
Quel Souverain en pourrait faire autant ?
Pour égayer les ſoucis du ménage,
Mons Tirefort avait à ſon uſage
Fille à croquer & faite pour l'amour :
Si la Bergere était ſans pucelage,
Ce n'était rien, elle avait en retour
Deux yeux frippons, un ſéduiſant corſage,
Un jupon court, il n'était point peſant.
Fort ſe vêtir quand on fait ſon ouvrage,
On le ſent bien, c'eſt trop embarraſſant.
Loin de l'ennui qui tourmente le ſage,
Jean fêtait Anne en tout bien, tout honneur.
Dans ſes amours le Sire eut du malheur,
Car ſa moitié, vicieuſe Mégere,
Sur certain point était un peu ſévere.
Fort ſur ſa bouche elle aimait le devoir :
Jean la trichait, alors il fallait voir
Comme on criait : mon Ami, diſait-elle,
Vous l'avez drôle & vous rattez ſouvent :
Tel que le chien de feu Jean de Nivelle,
Vous le fuyez quand mon cœur vous appelle.
Quel ſacrilége ! ô mon Dieu, quel tourment !
Pourquoi porter le pain du Sacrement
Hors de chez nous, j'ai payé le Notaire ;
Un maudit jour, Monſieur notre Vicaire,

Pour

Pour quatre francs joints à deux escalins (2)
A fait, je crois, en nous serrant les mains,
Un nœud coulant qui m'a traduite en femme.
Le Ciel le sait, cent fois au fond de l'ame
J'ai bien maudit les quatre mots latins,
Dont le Vicaire embarrassa ma flamme.
Ah! cher ami, pour Dieu corrigez-vous;
Quel chien de train! hélas! si les époux
Vivaient ainsi, femme fort mal à l'aise
Verraient le jeûne affamer leur maison.
Un Cordonnier vit-il à la française?
Etes-vous fait pour être un greluchon?
Abandonnez, & Perette & Fanchon.
Ne souillez plus la candeur de ma couche:
Vous connoissez la légende & la loi,
Pas ne devez chommer d'autre que moi:
Si dans mon temps mon ame peu farouche
Vous captiva par ses tendres faveurs;
Faut-il si-tôt oublier ces douceurs.
Il m'en souviens, quand j'étais vertueuse...
Je n'osai point.... je suis trop scrupuleuse....
Ah! sur ton front, prends garde, on pourrai bien....
Il est bien vrai que Jeanne ne fit rien.
Jean Tirefort n'écoutait point sa femme;

(2) Dans le Pays d'Artois & dans le plat-pays des *Patards*, on compte encore par escalins.

Près de l'objet qui captivait ſon ame,
Soudain allait oublier ſa chanſon.
Hélas ! comment aux pieds d'une maîtreſſe
Se ſouvenir d'un ennuyeux ſermon.
Laiſſons en paix reſpirer la faibleſſe,
Nos jours trop courts ont beſoin des plaiſirs ;
Dans notre cœur le ſentiment ſans ceſſe
Parle tout haut par la voix des deſirs,
Si de ſes cris la ſageſſe murmure,
Sans l'écouter, rions de ſon erreur.
Le tendre Amour, l'inſtinct de la Nature,
Dit Tirefort, eſt la loi de mon cœur.
O champs des airs ! écartez vos nuages ;
Brillante Aurore ! enflammez l'horizon ;
Enfans bourrus du vieux Septentrion,
Tremblant Norwege, & rapide Aquilon ;
Fuyez, volez ſur l'aîle des orages,
Allez regner ſur les glaces du Nord,
Le tendre Amour, paraît ſur nos rivages ;
Son char doré, deſcend chez Tirefort.
Les Alcyons, ſoudain vont reparaître,
Le gai Printemps, à ſa voix va renaître,
Flore & Zéphir, ſont déjà de retour.
Fils de Latone ! ô Dieu brillant du jour !
Echauffes-toi des regards de ton maître,
Et rends aux fleurs, la chaleur de l'Amour.
Entre les bras de la fringuante Annette,
Couvert des lis, qui couronnent Paphos ;

Jean, l'heureux Jean, d'une ardeur satisfaite,
Goûtait en paix l'agréable repos.
Sur le sein blanc, où son ame respire,
Son front galant ne rougit point d'aimer;
Quand pour Annette un Dieu même soupire,
Qui rougirait de se laisser charmer;
Tendre union, tes plaisirs ont leur source,
Dans les beaux nœuds dont les cœurs sont épris
Belle & sensible Aréthuse, en sa course,
Contemple encor ces nœuds toujours chéris;
Un Dieu la suit, triomphe & l'environne,
L'aimable Alphée est vainqueur de ses sens;
Et l'urne enfin, que l'Amante couronne,
Est l'heureux prix qui flatte les Amans.
O tendre Amour! d'une chaîne éternelle,
Attache Annette au sort de l'heureux Jean.
Dieu des pavots, qui sommeilles près d'elle,
N'offre à son cœur qu'un songe séduisant;
Et toi, plaisir, sous ton aîle immortelle,
Aux yeux jaloux, cache son sein brûlant.
Annette craint une épouse cruelle,
Jean craint d'ouir un reproche éclatant;
A ses regards, dérobe son Amante,
A ses desirs, voile l'heureux Amant.
En cultivant les champs de l'innocence,
Tous les neuf mois, l'on recueille des fruits.
Jean fut heureux: sa terre eut de la chance:
Au terme fixe, Anne accoucha d'un fils.

Un Magiſter éleva ſon enfance :
Un Cordelier ſe chargea de ſes mœurs.
Entre les mains de ces cultivateurs,
Il fut ſavant comme on l'eſt dans la Flandre,
En latin plat, un ſavant érudit (3) ;
Très-bien ſoutint, même ſans les entendre ;
Thèſes, logique, argumens ſans eſprit.
Tant de ſavoir étonna ſon Village ;
Dans ſon pays on s'étonne de rien ;
Qui ſait boire, y paſſe pour un ſage,
Qui paye à boire, eſt un homme de bien.
Quand on eſt bon, on n'eſt point difficile.
Or donc, Jeannot furieuſement habile,
Sachant ſigner, connaiſſant ſes deux mains,
Eut des amis & des Patrons fort bêtes :
Car les Flamands ſont tous de bons humains.
Dans Lambre alors étaient deux fortes têtes,
L'une, dit-on, en propre appartenait,
A Pénillon, le Greffier de l'endrait.
Homme ſavant, il ne ſavait point lire ;
Et cependant, quand il fallait écrire :
Signer ſon nom, il faiſait une croix.
L'autre cervelle appartenait, je crois...
M'en ſouvient-il... au Baillif du village,

(3) Il étudia dans la pitoyable Univerſité de Douai, où les Docteurs ſont plus ſots, plus ignorans & plus vains que dans les autres Académies du Royaume.

George Bondon, ladre, chiche & vilain,
Au demeurant, très-grave perſonnage.
Quand il chantait le dimanche au lutrin.
Par leurs moyens, Jeannot obtint la Cure
De ſon village; une belle figure
Parlait pour lui, cela parle ſouvent.
De cet objet femme eſt toujours épriſe,
Et rarement d'un mérite éclatant.
De ſon métier, notre Curé content,
Comme il pouvait, gouvernait ſon Egliſe;
Prêchait fort mal, quoique de tout ſon mieux.
Point ne penſait à conquérir les ames:
Mais pour la dîme, il était ſcrupuleux,
Il la prenait ſur le lin, ſur les œufs,
Sur les moutons & ſur-tout ſur les femmes.
On en comptait juſqu'à quinze au Curé,
Encor d'Amour était-il dévoré.
Que voulez-vous? la chair nous eſt contraire?
Son aiguillon dans un Célibataire,
Eſt violent, il faut purger ſes reins.
Dans les Couvens, j'ai connu bien des Saints,
Ceints du cordon, vêtus du ſcapulaire,
Avoir encor bien des démangaiſons.
Hélas! bon Dieu! la chair a des raiſons,
Et des beſoins, à la vertu ſévere...
Mieux conviendrait plus ſouvent de ſe taire,
Que de troubler les plaiſirs d'un pécheur.
Dans ſon logis, le tranquille Paſteur,

Choyait encore une beauté naissante ;
C'était Lison : Lison était servante,
Pour la parade & le jour seulement ;
Mais pour la nuit, Lison était maîtresse.
Son front paré des fleurs de la tendresse,
Embellissait un minois séduisant :
Dans son air tendre on voyait la finesse,
Ses yeux lançaient les rayons du plaisir,
Sur son beau sein, voltigeait le desir ;
Un pied mignon, une jambe élégante,
Un teint, un front, une main caressante,
Des reins puissans, & deux globes unis ;
Voilà mes Dieux ! voilà mon Saint Denis !
Eût dit Arnaud, en voyant son derriere ;
Jadis Manon, la chaste Chambriere,
D'un Rôtisseur, avait le cul fort beau*
Paris connaît le Cantique nouveau,
Dont Baculard honora les deux fesses.
Belle Lison, gémis de tes appas,
Ton fier Amant méprise tes caresses,
Un autre objet va voler dans ses bras,
Le Ciel cruel... La Chandelle d'Arras...
Le tendre Amour... Javote... une pécore...

---

* Tout Paris connaît la belle Epître de M. Arnaud au joli cul de Manon, où l'on trouve ces beaux Vers.

Ce cu divin, ce cu vainqueur,
Il a des autels dans mon cœur.

Arrête, Muſe, attendons que l'Aurore,
Dans nos Vergers, ſur le beau ſein de Flore,
Ait réveillé les Zéphirs endormis;
C'eſt le matin que Phœbus voit éclore,
Avec les fleurs, les Amours & les ris.

CHANT XVIII.

Le Diable va trouver Javote. Le Curé Jeannot fait voir à Javote la Chandelle d'Arras.

UN pucelage eſt un grand avantage,
Ce joli bien eſt un préſent des Cieux;
Pour le détruire il fut fait pour les Dieux:
Un ſot le garde, il leur en fait hommage;
Le ſot a tort, Amour, je fus plus ſage;
Dans mes beaux jours j'ai cueilli cette fleur.
Toi, qui regnas trop long-temps ſur mon cœur;
Te ſouvient-il, inconſtante Glicere,
Quand vers la Loire uniſſant nos deſirs,
Ton ſein, couvert de roſe & de fougere,
Vint ſur le mien répandre les plaiſirs.
Moment heureux, que tu m'es cher encore!
Le jour tombait, au fond de ce jardin,
Près d'un ruiſſeau, ſous ce beau Sycomore;
S'il m'en ſouvient, je penſe que l'Aurore
Nous eût ſurpris encor le lendemain;

Mais par malheur, c'était un jour de fête ;
Liſe à Colin avait promis ce jour ;
L'heureux berger vint chercher ſa conquête ;
L'Amour, hélas ! fit du tort à l'amour.
Depuis ſix mois, grace à la Providence,
Qui donne encor bon exemple aux méchans,
Dans Lambre était un tréſor d'innocence.
C'était Javote, elle avait quatorze ans.
Quelle ſaiſon ! un tréſor à cet âge
Fait grand plaiſir, & je crois que le Sage
L'aimerait mieux qu'un tréſor de trente ans.
Mais en ce ſiécle où trouver des enfans ?
On grandit vîte, & puis le pucelage
Grandit auſſi : ne perdons pas le temps
A le chercher, cette fleur eſt ſi rare.
Anciennement on était fort avare,
On reculait les deſirs des amans.
Anciennement les gens étaient fort bêtes ;
Des bracelets, des cheveux & des fleurs
Aux amoureux tenaient lieu de conquêtes,
Mais dans ce ſiécle en moiſſonnant les cœurs
On eſt jaloux d'avoir les dépendances ;
Aux ſoins conſtans on doit des récompenſes,
Le tendre Amour eſt le Dieu des faveurs.
Javote donc était une pécore,
Peur de le perdre, elle tenait encore
De ſes deux mains ſon gentil ſérieux,
Et de l'endroit n'oſait lever les yeux.

A quatorze ans une fillette ſage,
Comme un bijou, garde ſon pucelage.
S'il était prit, on croirait tout perdu,
Ah! qu'on eſt ſot avec de la vertu.
De la Terreur, cette jeune innocente
Etait la fille, & chez Barbe ſa tante,
Depuis ſix mois Javote demeurait.
Depuis ce temps le Curé la trouvait
Fort de ſon goût; mais la tante cruelle
Dans ſon logis tellement la tenait,
Qu'aucun Amant n'oſait approcher d'elle:
Tel autrefois, ſous la garde fidelle
D'un vieux ſerpent, Colchos vit la toiſon.
Barbe vingt fois valait mieux qu'un Dragon;
Force n'eſt rien, mieux vaut l'expérience;
Barbe jadis... je crois, vers les treize ans
Avait laiſſé ravir ſon innocence.
Moines, Soldats, Robins, Négocians,
Et tant d'Abbés, Dieu ſeul en ſait le nombre...
Juſqu'à quinze ans, Javotte ſans encombre,
Sous l'œil de Barbe eût gardé ſon honneur,
Si Barbe avait étouffé dans ſon cœur
Les mouvemens d'un orgueil indocile.
Ingrate & fiere aux bontés du Seigneur,
Dans les vertus de ſa jeune pupille
Point ne connut la main du Tout-Puiſſant.
De tant d'orgueil Dieu pour punir la tante
Permit au Diable (il lui permet ſouvent

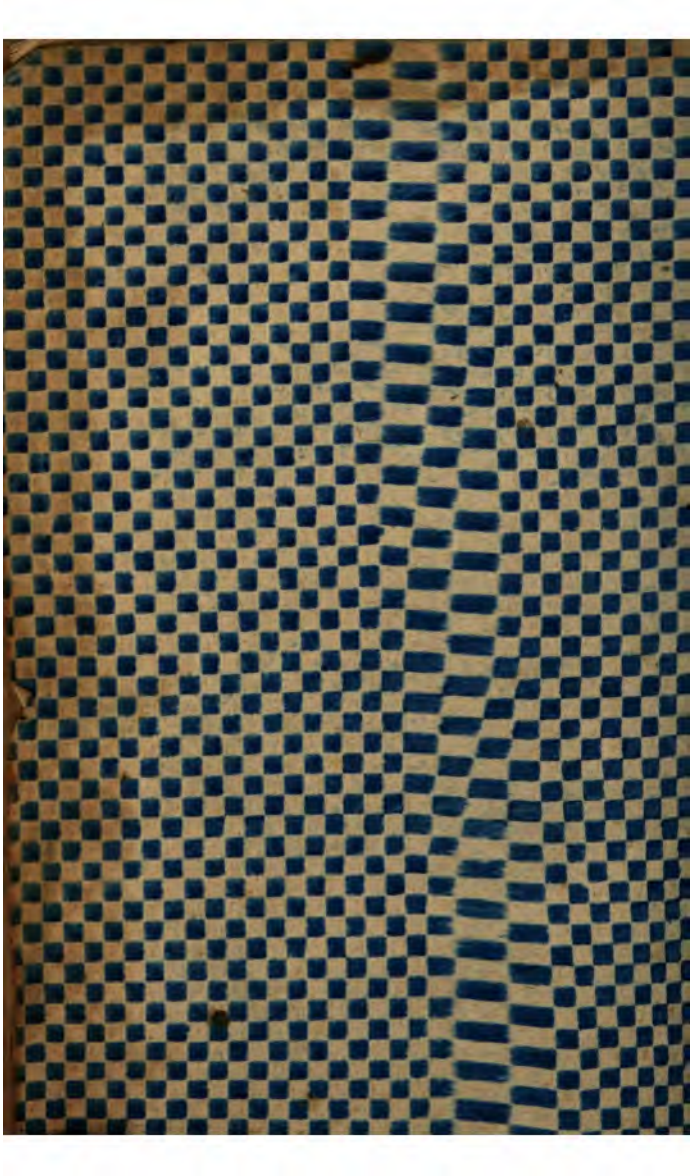
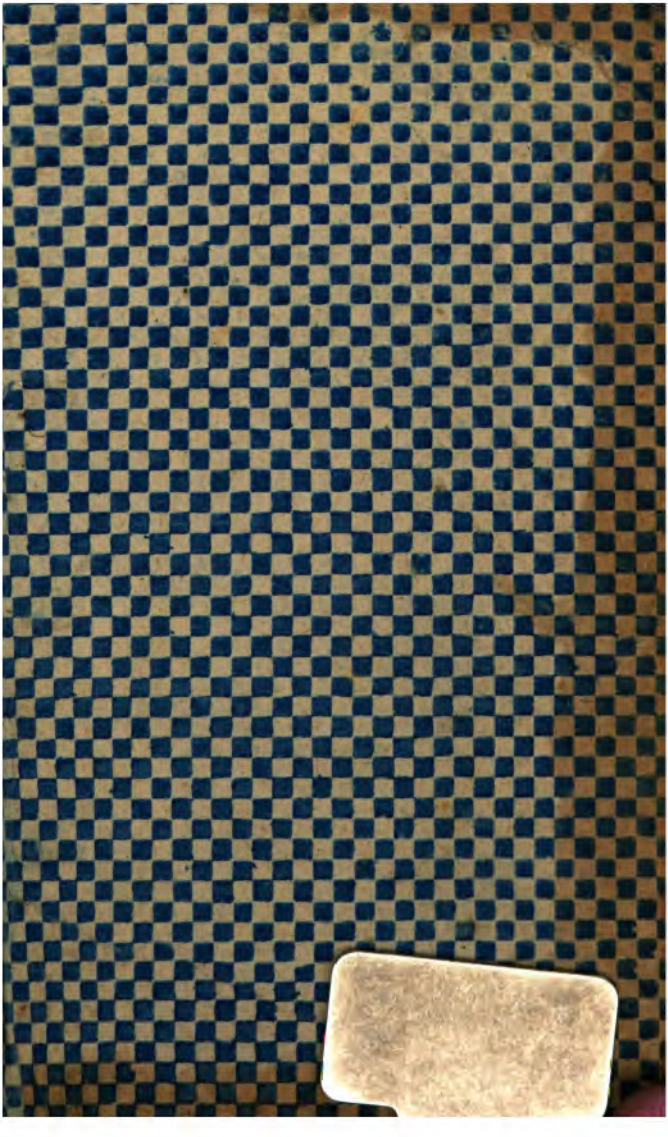
De nous tenter, & le Diable nous tente.)
Il permit donc à l'Ange séducteur,
De s'escrimer avec la jeune niéce.
Contre un Démon que peut une jeunesse ?
Ma foi c'est trop, n'en déplaise au Seigneur,
A quatorze ans donner au tentateur
La liberté de perdre l'innocence ;
Passe à l'amant, s'il aime avec constance :
On gagne un cœur en perdant une fleur.
Pour mieux tromper cette jeune innocente,
Le Diable prit la livrée indigente,
L'œil égaré, le minois d'un Rimeur.
Un juste-au-corps, dont la taille infidelle,
Prend aux mollets & commence à l'aisselle,
De ses lambeaux couvrait un long pourpoint.
Ce négligé, d'un pesant Bourguemestre
Lui donnait l'air & l'épais embonpoint.
Les nudités du Paradis terrestre
D'une culotte ébréchée, où le jour
Perçait par-tout, étalaient leur misere.
Un grand castor dont le vaste contour
Avait jadis embelli Despautere,
Ornait son chef de ses derniers débris ;
Ce feutre usé collé sur ces sourcils
Donne à sa mine une fierté nouvelle.
Le Diable ainsi va chez la Jouvencelle,
Hurlant les vers, soufflant comme le Kain
Très-gravement ce discours il lui tint :

Réjouis-toi ! chante, belle Javotte !
Ton pere heureux, vainqueur de Nulsifrote,
Va de ton nom illustrer la splendeur,
Et de l'Artois relever la grandeur.
Le temps n'est plus, où la brutale envie
De ses accords dérangeait l'unisson,
Aux *raclemens* de son dur violon
Le Ciel sensible a vu pleurer Marie.
Harpe d'Orphée ! ô lyre d'Amphion !
N'aspirez point à sa gloire éclatante,
Titon en vain vous chantez votre Amante ;
Rival des Dieux, heureux Endimion,
Ne vantez plus les faveurs de Diane.
Un feu plus pur, un myrthe moins profane,
Vont couronner le sauveur de l'Artois,
La grace parle, & Marie à sa voix
Vole à l'instant, dans les mains de son pere
Elle remet le flambeau salutaire
Qui doit sauver un peuple malheureux.
Quitte, Javotte, au plutôt cette couche,
Où le Zéphir dérobe sur ta bouche
Ces doux baisers que jalousent les Dieux ;
Hâte tes pas & vole au Presbytere,
Un saint Curé, le guide du pécheur,
T'expliquera ce glorieux mystere,
Et sa Chandelle échauffera ton cœur.
La Jouvencelle en sursaut se réveille.
Brûlant déjà d'admirer la merveille

Dont le Démon vient de flatter ses sens ;
Soudain s'habille. Une simple parure,
De douces fleurs lui servent d'ornemens ;
Sur son beau sein qu'embellit la nature,
Où soupirait l'amour & le printemps,
Sont deux boutons : ces roses pour éclorre
N'attendent point les caresses de Flore,
Les soins des Dieux, le souffle du Zéphir ;
Un doux baiser, une main caressante,
Et le plaisir les font épanouir.
A son Pasteur, Javote se présente.
Galant Jeannot, quel spectacle t'enchante ?
Enveloppé sous un large mouchoir
Du lin très-fin, Javote te fait voir
Un col de neige, une gorge d'albâtre ;
Un Saint Antoine en serait idolâtre.
Si le Démon tentant jadis ce Saint,
Eût à ses yeux offert un si beau sein,
Le Solitaire aurait fait des merveilles ;
Son froid pendant, malgré ses longues veilles,
Un jeûne austère, eût clandestinement
Jusques au Ciel levé son front superbe :
Tel dans nos champs, enséveli sous l'herbe,
A la chaleur s'éveille le serpent.
Ouvre, Jeannot, ton cœur à l'espérance ;
Javote vient t'offrir son innocence ;
Si tu pouvais par art ou par crédit,
La pourvoyer d'un peu d'intelligence ;

Bien lui ferait.... car elle eſt ſans eſprit....
L'eſprit.... l'eſprit.... eſt-ce l'eſprit qu'on baiſe ?
Au demeurant fillette un peu niaiſe,
En eſt plus propre aux myſtères d'Amour.
Jeannot ſurpris, dit en voyant la belle :
Quoi ! c'eſt Javote ! ô Ciel ! avant le jour !
Que voulez-vous ? parlez, gente pucelle ;
Mieux vous convient un jeune Confeſſeur
Qu'un vieux barbon froid & mélancolique,
Qui ne peut plus aider un tendre cœur ;
Sa main tremblante oncques, dit-on, n'applique
Bien comme il faut le baume évangélique ;
Mais fiez-vous à ma robuſte main,
Plus fermement que le Samaritain,
Je panſerai votre fraîche bleſſure.
Foi de Paſteur, je ſuis sûr de la cure.
Dans mes fureurs je puis certainement
Huit à dix fois, ma chere, adroitement
A votre mal appliquer la compreſſe.
Hélas ! Monſieur, point ne viens à confeſſe,
Bien vous ſavez, le bruit court dans Arras
Qu'un ſaint Flambeau brûle & ne s'éteint pas :
Marie, on dit, l'a remis à mon pere ;
Je voudrais voir cet aſtre ſalutaire,
Le révérer, le baiſer ſaintement.
Bonne penſée ! oui, c'eſt Dieu sûrement
Qui vous la donne, & ſa grace, ma chere ;

Quoi ! tu ne peux ? parle, l'intelligence
De ſes rayons vient d'éclairer mes ſens.
Ne ſaurais-tu rappeller ces inſtans.. ...
Qu'eſt devenu la chaleur de ton zèle ?
Arras nous dit que la ſainte Chandelle
Brûle toujours, & la tienne s'éteint. .
Conſole-toi, Javote, & viens demain ;
Je te promets une fête nouvelle,
On veut toujours, on ne peut pas toujours ;
Bonheur, plaiſir, dans ce monde, tout paſſe ;
Et ma Chandelle eſt ainſi que la grace ;
Elle a des temps pour choyer les amours ;
Mais dame, encor elle a bien des vigiles,
Des quatre-temps & des fêtes mobiles ;
Toujours brûler & ne s'éteindre pas
Eſt une fable, on la croit dans Arras.
Belle Zéphire, ô toi ! que ma Chandelle
Embelliſſait dans les champs de Berlin ;
Toi ! que l'Amour unit à mon deſtin,
Et que mon cœur trouva toujours fidèle ;
Reçois ces vers compoſés dans tes bras,
A tes faveurs ils doivent leur naiſſance,
Viens leur prêter l'éclat de tes appas,
Et les orner du feu de ta conſtance.
Puiſſe ce feu, comme celui d'Arras,
Toujours brûler & ne s'éteindre pas.

FIN.

53645512